FÊTES

ET

DÉVOTIONS POPULAIRES

TABLEAU DES US ET COUTUMES RELIGIEUX

DES PATRONAGES DES SAINTS ET PÈLERINAGES CÉLÈBRES

PAR

L'ABBÉ V. G. BERTHOUMIEU

PARIS

VICTOR SARLIT, LIBRAIRE - EDITEUR

RUE DE TOURNON, 19

1873

FÊTES ET DÉVOTIONS
POPULAIRES

MÊME LIBRAIRIE :

Douai (Nord). — Imprimerie Dechristé, rue Jean-de-Bologne.

PROLOGUE

Lorsque les fidèles de l'ancienne loi demandaient à Dieu ses grâces, ils lui disaient : « Souvenez-vous, Seigneur, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Sous la loi évangélique, l'invocation des saints a pris un plus grand développement, elle est une partie considérable du culte que nous rendons à Dieu. Le Sauveur du monde disait : « Si quelqu'un me sert, mon père l'honorera. » (1) Or, comme cette promesse ne s'accomplit pas ordinairement sur la terre, nous devons voir dans cet honneur réservé aux saints le crédit que Dieu leur accorde en raison du culte que nous leur rendons. Cent fois il est dit que « les saints règneront dans le Ciel avec Jésus-Christ. » Qu'est-ce que régner sinon accorder des grâces et recevoir des hommages?

Voilà sur quoi s'appuient les fidèles chrétiens lorsqu'ils rendent aux élus de Dieu le

(1) S. Jean. C. XII. v. 26.

juste tribut de leurs hommages et de leurs prières.

Dans sa liturgie, l'Eglise a réglé la manière dont elle veut que nous honorions les saints.

L'office des apôtres n'est pas le même que celui des martyrs, de même celui des confesseurs est différent de celui des vierges. Certaines fêtes ont leur office propre et leurs cérémonies particulières. Elle a déterminé même le degré de solennité qui convient à chacune.

C'est là le culte liturgique, le seul que l'Eglise a autorisé, et auquel elle imprime le cachet de son institution divine.

Mais il est un autre culte que nous pouvons appeler *populaire*; culte qui est la naïve expression du respect et de la confiance que les hommes conçoivent naturellement pour les grandes vertus, pour le mérite éminent, pour les dons surnaturels de la grâce, pour les personnages dans lesquels ils les aperçoivent : ce culte traditionnel qui n'a rien de contraire au dogme catholique, et n'outrage ni les mœurs ni les institutions chrétiennes, ne saurait être désapprouvé par l'Eglise, et c'est bien à tort qu'on lui a infligé souvent la qualification de ridicule et de superstitieux. Nous

le reconnaissons volontiers, la religion du peuple a quelquefois été mêlée à la superstition; mais ces croyances populaires, lorsqu'elles sont innocentes, qu'elles ne nuisent ni à la pureté des mœurs, ni à l'intégrité de la foi, à plus forte raison lorsqu'elles contribuent à la réveiller et à l'affirmer, peuvent être tolérées, et l'on peut dire qu'alors ce ne sont plus des superstitions.

« Il faut placer, dit Châteaubriand (1), au premier rang des harmonies morales du christianisme, ces *dévotions populaires*, qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués ni absolument proscrits par l'Eglise. Ce ne sont, en effet, que des harmonies de la religion et de la nature.

» Quand le peuple croit entendre la voix des morts, dans les vents, quand il parle des fantômes dans la nuit, quand il va en pèlerinage pour le soulagement de ses maux, il est évident que ces opinions ne sont que des relations touchantes entre quelques scènes naturelles, quelques dogmes sacrés et la misère de nos cœurs.

(1) *Génie du Christianisme*.

» Il faudrait nous plaindre si voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est bien, il est beau, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu, et que nous soyions sans cesse environnés de ses miracles. »

Qu'on ne nous accuse donc pas de vouloir propager la superstition dans le peuple en recueillant ses croyances et ses pratiques religieuses. Nous pensons, au contraire, que sans répudier tout notre passé, tous ces siècles si admirables de foi, de sainteté et de chasteté, il est possible d'épurer l'imagination populaire et de redresser ce qu'il y a en elle de contraire aux saines doctrines.

On ne sera donc pas surpris de rencontrer dans le cours de ce travail plus d'un récit légendaire; on devrait plutôt s'étonner s'il ne s'en trouvait pas. Nous parlons principalement du culte des saints parmi le peuple, et les légendes sont des narrations essentiellement populaires. Les légendes des saints au moyen-âge faisaient partie du culte qu'on

leur rendait ; elles étaient débitées dans les églises, et les pèlerins qui les entendaient en étaient bientôt les plus fervents propagateurs.

C'est dans ces récits authentiques ou apocryphes qu'on retrouve l'origine et la raison d'une foule de coutumes et de cérémonies pieuses qui constituent principalement le culte dont nous parlons.

Un auteur estimé, ramené à la religion par ses recherches historiques et sa bonne foi, professe son respect pour tous les récits populaires qui sans être sanctionnés ne sont pas réprouvés par l'Eglise, parce que, dit-il : « Réalités, allégories ou paraboles, ils renferment une morale utile et douce. » (1)

Pour frapper plus vivement l'imagination du peuple et graver plus profondément les faits dans la mémoire des plus ignorants, des acteurs sur les places publiques, le clergé dans les églises reproduisaient, sous la forme de drame, les pages les plus belles de la *légende d'or*. On représentait la naissance de Jésus, l'adoration des Mages, la Passion, le martyre des saints illustres.

Le bon peuple, dans sa foi naïve et ardente, se passionnait à la vue de ces spectacles et

(1) Collin de Plancy, *Légendes de la Sainte Vierge*.

s'identifiait tellement avec les acteurs qu'il se ruait parfois sur les bourreaux, pensant venger son Dieu et sa religion outragés. On verra sans doute avec plaisir quelques fragments de ces drames reproduits à la page qui leur convient.

La société du moyen-âge, comme on peut déjà s'en faire une idée, ne respirait pour ainsi dire que pour Dieu et les saints ; ils étaient sa vie, sa force, ses plus douces jouissances. Au pied de leurs images la foule venait prier, et le soir, réunis au foyer domestique, le père et les enfants s'édifiaient par la lecture d'une page de leur histoire.

Jadis, le recours aux saints était l'unique médecine du peuple, et n'en déplaise aux défenseurs de la science médicale, les hommes d'autrefois se portaient mieux et vivaient plus longtemps. Mais ce qui donnait à ces dévotions populaires un cachet particulier, c'est que chaque maladie, chaque infirmité avait son médecin céleste, chaque faveur, chaque grâce spéciale avait son avocat auprès de Dieu.

On ne saurait douter, en effet, que Dieu, qui *est admirable dans ses saints*, s'est plu bien souvent à accorder à l'intercession d'un

saint martyr telle grâce, telle guérison ; et aux mérites d'un illustre confesseur telle autre grâce, telle autre guérison. Il n'y a rien en cela qui soit indigne de sa sagesse ; et l'Eglise, dirigée par le Saint-Esprit, loin de blâmer cette croyance, semble au contraire l'autoriser.

Pendant tout le moyen-âge et jusqu'à la Révolution de 1793, les marchands des différents états, et les gens de même profession cherchant dans la réunion de leurs forces une garantie contre l'oppression, donnèrent à leur communauté un caractère religieux ; ils en firent une confrérie pieuse qui avait ses réglements, sa bannière, son patron. Dans les grandes villes, à Paris en particulier, ces confréries avaient une grande importance, chacune d'elles avait sa chapelle où se réunissaient les confrères pour fêter leur saint patron, et appeler les bénédictions du Ciel sur leur état.

Chez nos dévots aïeux, les jours les plus remarquables du calendrier n'étaient désignés le plus souvent que par le nom du saint dont on fait mémoire ce jour-là (1). Les plantes les

(1) Les jours de l'Invention de la Sainte Croix, de saint Georges, de saint Marc, de saint Urbain, jours réputés critiques pour les biens de la terre, étaient désignés comme il suit : Le Croiset, le Georget, le Marquet, l'Urbinet.

plus remarquables par leur beauté ou leurs propriétés portaient aussi le nom de la Vierge ou des Saints.

Mais la foi religieuse des peuples s'en est allée et avec elle disparaissent peu-à-peu ces vieilles coutumes, ces naïves institutions qui choquent l'esprit avancé de notre siècle.

On a dit avec raison, que le plus incrédule des siècles est aussi le plus crédule et le plus superstitieux. De nos jours, le monde, pour employer l'expression vulgaire, n'est plus si *bête* qu'autrefois, mais il croit toujours aux sorciers, aux *mediums,* aux spirites, etc. Les plus instruits sont souvent le jouet des hallucinations les plus ridicules.

Réunir dans un cycle festival les dévotions les plus chères au peuple chrétien ; rappeler cette religieuse confiance de nos bons aïeux qui plaçaient leurs professions, leurs métiers, leurs infirmités et les nécessités de tout genre sous le patronage et l'invocation de la Vierge Marie et des saints ; tel est le plan que nous nous sommes tracé.

Dès lors nous avons dû exclure de ce *Calendrier* une foule de saints, même parmi les plus éminents, pour nous attacher unique-

ment à ceux que la piété particulière des peuples a marqués de ses préférences.

Le culte de Marie, qui n'a rien perdu de son antique valeur, fournirait à lui seul matière à de nombreux volumes. En France, c'est par centaines que l'on compte les sanctuaires et les pèlerinages célèbres de cette Mère de Dieu et des hommes ; au milieu de tant de richesses , nous avons dû faire un choix, il a fallu se borner.

Aussi bien, sont écartées certaines fêtes même solennelles, mais qui n'ont aucun cachet de popularité.

Nous convenons que pour un ouvrage de ce genre il eût fallu des documents nombreux, beaucoup de recherches et d'érudition ; mais si la pensée première qui a présidé à ce travail peut avoir quelque valeur, une plume plus exercée et plus autorisée viendra peut-être un jour donner à cette pensée un plus grand développement et un intérêt plus soutenu.

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES.

JANVIER

MOIS DE L'ENFANT JÉSUS.

2 Le Saint Nom de Jésus.
3 Ste Geneviève.
6 Les Rois.
17 S. Antoine-le-Grand.
20 S. Sébastien,
22 S. Vincent.
25 La Conversion de S. Paul.
29 N.-D.-de-Bonne-Délivrance.
30 Ste Aldegonde.

LE SAINT NOM DE JÉSUS

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? Prononcer ton nom.
LAMARTINE.

« Quand le huitième jour fut venu, où l'enfant devait être circoncis, on lui donna le nom de Jésus. » (1). Ce n'est pas sans un dessein visible de la Providence que ce Nom de salut a été placé au premier jour de l'année chrétienne.

De même qu'un cultivateur intelligent qui veut avoir de bons pâturages, a soin de ménager vers le point culminant de ses prairies une source abondante qui se déverse par une foule de petits canaux et répand partout la fraîcheur et la vie; ainsi, le Nom de Jésus, placé en tête de l'année semble là tout exprès pour faire découler sur elle, les eaux salutaires de ses bénédictions.

Aussi bien la dévotion au saint Nom de Jésus est la dévotion par excellence. En effet, s'il est utile d'honorer les saints qui sont les amis de Dieu; si c'est une louable coutume

(1) S. Luc, C. II.

d'honorer les anges qui sont ses ministres, si c'est une sainte et salutaire pensée d'invoquer Marie, mère de Dieu ; combien plus sainte et plus salutaire encore doit paraître la dévotion au Nom sacré du Rédempteur ?

Rien ne saurait résister à la puissance de de ce Nom. « Ceux qui croiront en moi, disait Jésus-Christ, et invoqueront mon nom, chasseront les démons, saisiront les serpents, et s'ils prennent quelque breuvage mortel, ils n'en éprouveront aucun mal. » (1). Par la vertu de ce Nom, les malades ont recouvré la santé, les paralytiques l'usage de leurs membres; la vue a été rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets. Ce Nom, dit saint Bernard, est une huile mystérieuse, qui éclaire, nourrit et adoucit les plaies.

C'est pourquoi nous voyons dans tous les temps la multitude des pieux fidèles animés de la dévotion la plus tendre envers le Nom de Jésus ; dans les dangers de toutes sortes, ils invoquent ce doux Nom, c'est leur première parole à leur réveil et la dernière au moment de leur repos. Un saint jeune homme disait : « De Jésus dépend tout mon bonheur, ma vie et ma mort. Si je veille, Jésus sera devant mes yeux ; si je dors, je respirerai son saint amour ; si je marche ou je travaille, ce sera dans sa douce compagnie ; si je suis fatigué, Jésus sera mon repos ; si je meurs, ce sera dans les bras de Jésus, son nom sera mon épitaphe. »

---

(1) S. Marc, C. XVI.

SAINTE GENEVIÈVE

> **Afin que Dieu détourne les traits de sa colère,**
> **Sainte Geneviève, priez pour nous !**
> (LITANIES).

Aux réjouissances du nouvel an succèdent à Paris les fêtes et pèlerinages de sa célèbre patronne ; fêtes modestes, elles nous rappellent une des belles pages de notre histoire.

C'était une humble vierge, une timide bergère que Geneviève; cependant son nom, entouré d'une auréole de gloire, a traversé les âges ; la ville la plus riche, la plus magnifique du monde lui doit d'immortelles actions de grâces ; Genevière est sa protectrice, elle l'a préservé des horreurs de la famine et des fureurs du terrible Attila, chaque siècle est marqué de ses bienfaits.

Nanterre, petite ville aux portes de Paris, vit naître cette chaste héroïne, quelques années avant que Clovis vînt pour s'emparer de ces contrées. Geneviève nous est montrée dans tous les récits de sa vie, vaquant dans la maison paternelle aux soins du ménage et allant garder les troupeaux de son père. On montre encore aujourd'hui un parc entouré de grosses pierres, où l'on tient que l'humble vierge allait souvent garder ses brebis. Il y a

aussi le *Clos de Sainte-Geneviève*, au Mont-Valérien.

La tradition, qui a toujours fait de Geneviève une bergère, a trouvé des contradicteurs, qui ont mieux aimé voir en elle la fille d'un grand seigneur; mais ils ne sont pas de ceux qui se réjouissent quand ils voient Dieu choisir les faibles et les petits pour opérer les grandes choses. Oter à sainte Geneviève sa modeste mise de bergère, sa quenouille, son fuseau, c'est enlever à son culte tout son charme, toute sa popularité.

Quoique nous ne fassions pas l'histoire de sainte Geneviève, le fait suivant doit trouver ici sa place. La mère de Geneviève, femme chrétienne, mais d'une vertu ordinaire, ne comprenait pas l'ardente piété qui animait sa fille, et la contrariait souvent dans ses désirs pieux. Dieu, pour l'en punir, la priva de la vue. Il y avait bientôt deux ans que ce châtiment durait, lorsque Géronce, comprenant sa faute et s'étant souvenue des grandes choses que saint Germain avait prédites de sa fille, lui dit un jour : « Mon enfant, prends le seau, et cours au puits me chercher de l'eau. » Geneviève obéit sur-le-champ, et s'étant jetée à genoux sur le bord du puits, elle pria Dieu avec d'abondantes larmes d'avoir pitié de sa mère et de lui rendre la vue. Une voix intérieure lui dit que sa prière était exaucée. S'étant donc levée, Geneviève prit de l'eau, la bénit, et l'ayant portée à la maison, elle en versa sur les yeux de l'aveugle, qui recouvra sur-le-champ l'usage de la vue.

Telle est l'origine de la dévotion des pèle-

rins qui viennent encore de nos jours au puits de Nanterre ; ils s'y rendent pour boire dévotement et appliquer sur leurs yeux malades l'eau que la prière et la piété filiale de Geneviève n'ont pas laissée sans efficacité.

La sainte allait souvent en pèlerinage à la *Chapelle-Saint-Denis ;* la nuit était l'heure qu'elle aimait ; alors, pour éclairer sa marche et celle de ses compagnes, elle faisait porter devant elle un cierge « que le diable ennemy des pèlerinages esteignait souvent pour les faire dévoyer du chemin. » Mais la sainte prenait le cierge en sa main et sur-le-champ il était rallumé par un ange. Les vierges, témoins de ce prodige, auraient bien voulu se jeter aux pieds de la sainte et baiser le bas de sa robe, mais le respect qu'elles avaient pour sa profonde humilité les retenait. Toutefois, le cierge miraculeux lui fut dérobé et conservé comme une relique. Longtemps après sa mort, les parcelles qu'on en détachait pour les pèlerins guérissaient les infirmités corporelles.

Cependant, réduit en fragments, mis en poussière, en atômes, le cierge arriva à sa fin ; il fallut alors, pour satisfaire la dévotion des pèlerins, leur distribuer de petits cierges bénits dans le sanctuaire de la sainte, ou mis en contact avec son tombeau ; pratique qui se voit encore aujourd'hui. Telle est aussi la raison qui a fait de sainte Geneviève la patronne des ciriers.

L'action bienfaisante des saints n'est pas limitée aux quelques années de leur existence ; la mort, au contraire, leur donne une

plénitude de vie et de charité. Le corps de la bienheureuse ne fut pas sitôt inhumé dans l'église des saints apôtres Pierre et Paul, qu'il s'y opéra une foule de prodiges. L'huile de la lampe que l'on tenait allumée devant son tombeau ne se consumait point, et l'on dut entourer celui-ci d'une grille pour contenir la foule qui venait y prier avec ardeur et chercher la guérison de toutes sortes de maladies, et en particulier de la fièvre.

Mais de tous les prodiges opérés par l'intercession de sainte Geneviève, il en est un dont Paris a conservé un immortel souvenir. Pendant les années 1129 et 1130, une maladie terrible qu'on appelait le *mal-ardent* vint jeter la désolation et la mort dans la grande capitale. Ceux qui étaient atteints de ce mal avaient les mains, le visage, la poitrine comme dévorés par un feu invisible ; la science était impuissante ; le peuple eut donc recours à la prière, et l'évêque Etienne ordonna que la châsse de sainte Geneviève serait transportée solennellement de son église en celle de Notre-Dame. A mesure que les saintes reliques avançaient dans les rues de la cité, le peuple qui l'apercevait se jetait à genoux et s'ecriait : *Madame sainte Geneviève, miséricorde !* De tous ces infortunés qui se jetèrent ainsi à genoux, trois seulement ne se relevèrent pas guéris : ils n'avaient pas la foi.

Vers le même temps, le Pape Innocent II vint à passer en France et rendit impérissable la mémoire de ce prodige en en confiant la garde à la liturgie catholique ; il établit une fête qui se célèbre le 26 novembre sous le

titre de *Sainte Geneviève des Ardents*, et accorda de nombreuses indulgences à ceux qui visiteraient l'église élevée sous ce vocable.

Toutes les fois que Paris se vit éprouvé par quelques fléaux, il avait aussitôt recours à sa puissante protectrice, et les reliques de la sainte étaient portées en triomphe par les rues de la cité. Rien n'était plus solennel que ces processions extraordinaires. Sur la demande du prévôt des marchands et des échevins, le Roi rendait un arrêt qui convoquait tous les fonctionnaires publics. Les commissaires chargés de porter la châsse de la sainte se préparaient à cet office envié par le jeûne, la prière et la réception des sacrements. Au jour marqué, dès le matin, la ville entière était en mouvement. On tapissait les rues, on ornait les fenêtres, on s'approvisionnait de fleurs pour les jeter sur le passage des reliques.

On portait d'abord à l'église de sainte Geneviève la châsse de saint Marcel ; cet usage était de rigueur, car il donna lieu au proverbe qui disait : *Sainte Geneviève ne bougera, si saint Marcel ne la vient quérir*. Après la messe célébrée en l'église de Sainte-Geneviève, la procession se dirigeait vers l'église de Notre-Dame ; là il y avait encore messe et sermon, puis l'on se rendait à Sainte-Geneviève-des-Ardents, et là le clergé des différentes paroisses, prenant congé les uns des autres, s'en retournait en son église.

Le roi Clovis et sainte Clotilde furent les premiers qui rendirent à sainte Geneviève un culte de vénération. Le roi chrétien fonda en son honneur une église qu'il dota richement.

C'est là que les reliques de la sainte furent déposées, et la garde en fut confiée à un ordre religieux qui prit le nom de Génovéfains.

Plus tard, vers la fin du XIIe siècle, l'abbé Etienne conçut et exécuta une complète restauration du monument. L'on n'épargna rien pour en faire un édifice digne de la piété des Parisiens et de leur sainte patronne. Ce monument subsista jusqu'en 1744, époque à laquelle un temple de forme grecque vint remplacer l'ancienne basilique qui menaçait ruine. L'architecte Soufflot jeta dans les airs la fière coupole qui domine Paris.

L'édifice était à peine achevé lorsque la révolution vint tout-à-coup en changer la destination : On en fit la sépulture des Marat, des Voltaire, des Jean-Jacques Rousseau, et d'autres ennemis de la religion qualifiés de grands hommes. Dès ce moment, l'église de Sainte-Geneviève prit le nom de Panthéon français ; on en fit disparaître tous les emblêmes religieux et sur son frontispice fut gravée cette insciption :

Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante.

La vertu aurait rougi d'être placée au milieu de ce ramassis infect et ignoble ; sainte Geneviève fut préservée de cette ignominie ; ses ossements, arrachés de la riche châsse qui les contenait, furent brûlés en place de Grève par un peuple insensé, qui insultait là une de ses gloires les plus illustres.

Rendue au culte sous la Restauration, puis redevenue Panthéon en 1830, sainte-Geneviève reprit une dernière fois son premier

titre le 6 décembre 1851, avec un chapitre de six chapelains et un Doyen.

Malgré cette importante restauration, le Panthéon, puisqu'on continue de l'appeler ainsi, ne voit pas se presser sous ses portiques le peuple qui autrefois courait implorer la protection de sainte Geneviève. Les fidèles vont de préférence faire leurs dévotions à l'église Saint-Etienne-du-Mont. C'est là que le tombeau de la patronne de Paris a été transporté en 1803 ; c'est sur ce sépulcre vide, mais digne de notre vénération que la reconnaissance populaire vient tous les jours déposer ses *ex voto*. Nuit et jour la lumière mystérieuse des lampes veille sur ce précieux dépôt. Tous les jours une messe est dite sur son autel en faveur des malades, et la récitation des saints Evangiles a lieu au tombeau de la sainte. Nul doute que la prière de l'Eglise n'ait une vertu efficace pour la guérison des infirmités corporelles. Il faut donc s'agenouiller et prier pendant que le prêtre lit l'Evangile en tenant son étole sur la tête du fidèle qui demande le bon office de ses oraisons. Si ce n'est pas la santé du corps, ce sera celle de l'âme qui vous sera donnée ; car, comme le dit saint Ambroise : « Votre » fièvre est l'avarice, votre fièvre est l'im- » pudicité, votre fièvre est l'ambition, votre » fièvre est la colère. » (1).

Mais c'est surtout le 3 janvier que Paris en foule se presse au tombeau de sa patronne. Les vieillards qui songent à leur fin dernière,

(1) S. Ambroise. *Homelia in sabb. Pentecostes.*

les mères de famille troublées par la sollicitude et le chagrin, les jeunes filles sur le point de prendre une résolution importante, viennent y déposer leurs craintes, leurs espérances, leurs larmes et leurs prières.

Que nos incrédules, nos libres-penseurs jettent sur ces dévotions le sourire de leur dédain, libre à eux. Cependant Voltaire, leur illustre père et modèle, n'a pas toujours pensé ainsi ; car, il nous a légué dans ses œuvres une ode à sainte Geneviève. Il est vrai qu'à cette époque il n'avait pas encore voué son âme et son esprit aux dieux infernaux. Nous reproduisons cette ode comme bouquet final. Aussi bien, il peut paraître plaisant de voir le diable obligé de louer les saints :

Oui, c'est vous que Paris révère
Comme le soutien de ses lis;
Geneviève, illustre bergère,
Quel bras les a mieux garantis?
Vous qui, par d'invisibles armes,
Toujours au fort de nos alarmes
Nous rendîtes victorieux,
Voici le jour où la mémoire
De vos bienfaits, de votre gloire,
Se renouvelle en ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage
Vous voyez les humbles mortels
Vous rendre à l'envi leur hommage,
Prosternés devant vos autels,
Et les puissances souveraines
Remettre entre vos mains les rênes
D'un empire à vos lois soumis;
Reconnaissant et plein de zèle
Que n'ai-je su, comme eux, fidèle,
Acquitter ce que j'ai promis.

Vous tombeau sacré que j'honore,
Enrichi du don de nos rois,
Et vous, bergère que j'implore,
Écoutez ma timide voix.
Pardonnez à mon impuissance,
Si ma faible reconnaissance
Ne peut égaler vos faveurs.
Dieu même, à contenter facile,
Ne croit point l'offrande trop vile
Que nous lui faisons de nos cœurs.

Eh quoi! puis-je dans le silence
Ensevelir ces nobles noms
De protectrice de la France
Et de noble appui des Bourbons?
Jadis, nos campagnes arides
Trompant nos attentes timides,
Vous durent leur fertilité;
Et, par votre seule prière,
Vous désarmâtes la colère
Du Ciel contre nous irrité.

La mort même, à votre présence
Arrêtant sa cruelle faux,
Rendit des hommes à la France
Qu'allaient dévorer les tombeaux.
Maîtresse du séjour des ombres,
Jusqu'au plus profond des lieux sombres
Vous fîtes révérer vos lois.
Ah! vous n'êtes plus notre mère,
Geneviève? Ou notre misère
Est-elle moindre qu'autrefois!

LA FÊTE DES ROIS

> **Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi, où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que l'innocence; Ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre.**
>
> **(CHATEAUBRIAND.)**

L'Epiphanie, une de nos plus belles fêtes religieuses, est devenue une véritable fête de famille. Notre siècle, qui a relégué dans l'oubli tant de pieuses coutumes de nos pères, a voulu conserver celle du *Roi de la Fève.* Certains critiques se sont élevés contre cet usage, dont l'origine se trouve parmi les institutions païennes. Mais une pensée de charité chrétienne l'a sanctifié ; celle-ci veut qu'on réserve du gâteau des Rois une part pour les pauvres, c'est ce qu'on nomme en beaucoup d'endroits *la part à Dieu.* De savants auteurs ne font pas remonter l'origine du *Roi boit* au-delà du XIVe siècle ; ils la trouvent dans ces rites figurés, dans ces scènes dramatiques qui avaient lieu autrefois dans les grandes collégiales : Besançon, Limoges, Orléans, Angers, Clermont-Ferrand avaient leur *Office de l'Etoile.* L'office ci-dessous, qui se célé-

brait à Rouen, est reproduit d'après les manuscrits :

OFFICE DES TROIS ROIS, SELON L'USAGE DE L'EGLISE DE ROUEN

Le jour de l'Epiphanie, après tierce, trois chanoines des premières stalles, parés de chappes et de couronnes, arrivent de trois côtés devant l'autel, avec leur suite, revêtue de tuniques et d'amicts et chargée de présents.

Celui des trois Rois qui est au milieu, montrant l'étoile : L'étoile est étrangement brillante.

Le Roi *du côté droit :* Elle nous montre que le Roi des Rois est né.

Le Roi *qui est à gauche :* Les anciennes prophéties avaient annoncé sa venue.

Les trois Mages *réunis devant l'autel, s'embrassent et chantent ensemble :* Marchons, cherchons-le, pour lui offrir des présents, l'or, l'encens et la myrrhe.

Le chantre entonne alors le répons : Magi veniunt etc., *et la procession se met en mouvement. Arrivés au milieu de la nef, les Mages se montrent l'étoile placée au-dessus de l'autel et chantent ainsi :* Cette étoile vue en Orient, marche encore étincelante devant nous. C'est cette étoile qui annonce celui qui est né, et dont Balaam avait dit : « Une étoile sortira de Jacob et un homme d'Israël s'élèvera, et celui-là brisera sous lui tous les conducteurs des nations étrangères, et toute la terre sera sous sa puissance. »

A ces mots, deux chantres debout de chaque côté de l'autel demanderont doucement : Qui

sont ceux-là qui, sous la conduite d'une étoile, viennent à nous et parlent une langue étrangère?

Les Mages *répondant :* Nous que vous voyez, nous sommes les rois de Tarse, de l'Arabie et de Saba, nous apportons des présents au Roi Christ, au Seigneur qui est né, nous venons sous la conduite d'une étoile pour l'adorer.

Les deux chanoines, *en dalmatique ouvrant la courtine*: voici celui que vous cherchez, hâtez-vous de l'adorer, car il est le Rédempteur du monde.

Les Rois *se prosternant :* Salut, prince des siècles.

Le premier, *prenant l'or :* Reçois cet or, ô Roi!

Le second, *offrant l'encens :* Roi Dieu! prends cet encens.

Le troisième, *offrant la myrrhe :* O Dieu fait homme, prends cette myrrhe, symbole du tombeau.

Cependant on fait l'offerte au clergé et au peuple, et les Mages feignent de dormir, soudain un enfant vêtu de blanc dit cette antienne:

Toutes les prophéties sont accomplies, allez-vous-en par un autre chemin afin de ne pas trahir un si grand Roi.

Les Rois se retirant du côté de l'épître, ils rentrent dans le chœur par le côté gauche, la procession les suit comme les dimanches, et l'on commence la messe.

L'office terminé, le chanoine officiant qui avait figuré le Roi des Rois, donnait à tout le

chapître une collation où il était traité comme le Roi de la compagnie.

Cette exemple ne tarda pas à être suivi par les séculiers, et chaque famille un peu nombreuse eut son Roi, désigné par le sort, et comme marque de distinction, lorsqu'il buvait, chacun s'écriait : « LeRoi boit! vive le Roi!

Le mystère de l'Épiphanie a encore donné lieu à d'aûtres usages qu'on pourrait volontiers appeler pieux.

Les douze nuits qui séparent la fête de Noël de celle de l'Epiphanie sont appelées saintes. Quand la douzième nuit arrive, dans les campagnes, les enfants tiennent dans leurs mains des torches allumées; ces flammes qui courent et s'agitent sur les coteaux et dans la plaine, les cris de joie des enfants qui promènent ces feux, tout cela produit un charme singulier, et rappelle cette lumière mystérieuse qui guidait à travers les campagnes d'Israël les Mages de l'Orient.

Dans beaucoup de lieux, le mercredi des quatre-temps de décembre, avant le jour, on célèbre la messe du départ des Mages. Cette messe qu'on appelle communément la *Messe d'or*, est dite en faveur des voyageurs.

Les Mages, en effet, sont les patrons et le modèle des pèlerins, comme aussi de tous ceux auxquels le devoir impose de longs voyages. Les Mages ont promptement obéi à la voix céleste qui les appelait, et ne se sont laissés rebuter par aucune difficulté. Voilà pourquoi Dieu a si généreusement récompensé leurs efforts.

La tradition rapporte que saint Thomas étant venu évangéliser les provinces où ils vivaient encore, versa sur leur front vieilli l'eau du baptême. Après cette dernière grâce ils s'endormirent dans la paix du Seigneur.

En mémoire des Rois Mages, et pour honorer les témoignages de leur foi et de leur amour, jadis nos rois avaient coutume d'offrir à l'autel, le jour de l'Epiphanie, trois coupes dorées et émaillées, qui contenaient de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ce pieux usage fut souvent imité par les fidèles, avec cette différence que les présents étaient bénits par le prêtre qui les leur rendait afin qu'ils fussent gardés comme un gage de bénédiction pour leurs maisons et leurs familles.

SAINT ANTOINE-LE-GRAND

Et le Seigneur lui dit : Passe à travers la ville, et marque du than sur le front les hommes qui gémissent.

(EZÉCHIEL. IX.— 4.)

Les tentations extraordinaires, par lesquelles Dieu voulut éprouver ce patriarche de la vie ascétique en Orient, ont rendu son nom

célèbre et son culte populaire dans le monde entier.

Antoine était né dans la Haute-Egypte, l'an de J.-C. 251. A dix-huit ans, la mort lui ravit son père et sa mère; or, un jour qu'il était allé à l'église, il entendit lire ces paroles de nos saints Evangiles : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, puis venez, suivez-moi, vous aurez un trésor dans le ciel. » Ce discours le frappa vivement. Etant sorti, il partagea entre ses voisins toutes les terres que ses parents lui avaient léguées, donna tout son or aux pauvres, puis il s'enfonça dans le désert, pour y mener une vie de prières et de mortifications.

Mais la solitude n'épargne pas à l'homme les tentations et les épreuves. Le démon l'apprit bien vite à Antoine en dirigeant sur lui tous ses traits. Il lui rappelait sans cesse à l'esprit les richesses qu'il avait sacrifiées, et les douceurs et les jouissances qu'il avait abandonnées, tandis qu'il menait là une vie inutile et misérable.

Le démon voyant qu'il ne pouvait le vaincre par des pensées de vaine gloire, de vanité et de plaisirs, imagina de l'affliger dans son corps, comme il fit autrefois pour le saint homme Job, afin de l'obliger à quitter la solitude et à rentrer dans le monde.

Au témoignage de saint Athanase, son contemporain et son biographe, parfois un bruit soudain se faisait entendre, l'habitation d'Antoine tremblait et par les parois entr'ouvertes se précipitaient une foule de démons. Prenant

la forme de bêtes et de serpents, ils la remplissaient de lions, de taureaux, de loups, d'aspics, de dragons et de scorpions.

Ce sont ces scènes épouvantables, grandies sans doute par l'imagination des siècles passés, que le crayon des artistes s'est plu à dépeindre. Raphaël Sadeler, David Teniers et l'inimitable Callot ont très-largement usé de la liberté d'enchérir sur le récit de saint Athanase. Pour ceux qui n'ont point vu ces sortes de tableaux, voici une description qui pourra leur en donner une idée.

A quelques pas de sa cellule, Antoine s'est choisi un petit oratoire ; c'est un lieu sauvage et solitaire. Sur la pierre qui lui sert de prie-Dieu, le saint homme est occupé à la méditation des saintes Ecritures. Mais voilà que le désert s'est peuplé tout-à-coup d'une multitude de démons, qui ont revêtu les formes les plus hideuses, celles qui caractérisent mieux les péchés capitaux ; l'air lui-même en est rempli. Ici c'est un crapaud monstrueux qui se dresse et dirige vers le saint sa gueule béante ; par derrière un énorme crocodile menace de le dévorer. Là tout près on voit un affreux diablotin tranquillement assis ; ses culottes trop courtes laissent à nu de longues pattes de vautour, armées de griffes puissantes, et le capuchon dont sa tête est couverte ne cache qu'à moitié son vilain museau de porc ; sans doute ce personnage a la prétention d'être aimable et gentil, car il joue de la flûte, et sa pipe est restée fixée à sa ceinture. De l'autre côté du tableau, ne serait-ce pas le démon de l'orgueil représenté par ce bouc

dont les narines lancent au loin une vapeur noire et enivrante ?

Mais quelle est cette grande dame qui paraît à l'extrémité de la scène ? elle est parée magnifiquement et la queue traînante de sa robe est portée par un petit diable bossu ; seulement elle n'a pas eu soin de cacher ses pieds, en forme de pattes et de griffes de vautour. Elle marche fièrement, portant d'une main la coupe empoisonnée des plaisirs. C'est le démon de la luxure. Pendant qu'elle s'avance, le démon de la gourmandise, sous les traits et le costume d'une grosse cuisinière, frappe le saint homme sur l'épaule, et lui montre du doigt la grande dame. Antoine la regarde en effet, mais son regard trahit sa frayeur et la peine de son âme.

Enfin la cohorte infernale voyant qu'elle ne peut ébranler la constance du saint vieillard, cherche à se venger de sa défaite ; une troupe de démons, à la figure grimaçante, met le feu à sa pauvre cellule, pendant que les autres, munis d'aîles de chauves-souris, s'éloignent en répandant dans l'air la puanteur de leurs excréments.

Après les peintres, les théâtres forains se sont emparés de la tentation de saint Antoine et l'ont représenté dans nos fêtes baladoires. Le peuple y court avec empressement. Une des scènes les plus applaudies, est celle où cette bande d'encornés veut contraindre le saint homme à danser. Lui qui ne veut point en entendre parler, fait tous ses efforts pour se soustraire à cette gymnastique incongrue ;

mais les drôles tiennent bon, et le secouent à outrance, en chantant:

Ah tu danseras, tu danseras, tu danseras!

En vain l'ermite proteste et supplie: messieurs les démons, laissez-moi donc?— Point! point! répondent ces canailles.

Non tu danseras, tu danseras.

Et la farandole continue jusqu'à ce que ces messieurs jugent convenable de passer à un autre exercice.

L'image de saint Antoine était une de celles dont on se plaisait le plus souvent à orner nos églises. Qui ne l'a pas vu avec son habit de bure et son porc traditionnel?

On s'est livré à beaucoup de conjectures sur cette singularité. Les uns ont pensé que le porc est l'emblême du démon qui apparaissait au saint anachorète pour le tenter, d'autres voient là une preuve que le saint élevait de ces animaux pour s'en nourrir; mais comme le fait remarquer un auteur, cette idée est par trop grossière, *nimis pinguis et abjicienda*. On a cru avec plus de raison, que par cet animal, on a voulu rappeler la coutume des anciens religieux de saint Antoine, qui nourrissaient une grande quantité de porcs dont la chair était distribuée par eux aux indigents. C'est pour cela que ces religieux avaient le privilége de laisser errer partout les porcs qui leur appartenaient. Dérober un de ces animaux, faciles à distinguer par la clochette qu'ils avaient au cou, était un crime que Dieu ne laissait pas impuni, même ici-bas. On di-

sait d'un homme à qui il était arrivé un grand malheur : « Il a peut-être dérobé un porc de saint Antoine. »

On comprend dès lors pourquoi les charcutiers et les bouchers ont choisi saint Antoine pour leur patron. Les gens du peuple invoquaient encore ce saint pour préserver leurs animaux de tout mal; et en beaucoup de lieux, en signe de prière pour obtenir ce bienfait, dans les grandes métairies on élevait un porc aux frais de la communauté que l'on donnait ensuite aux pauvres.

L'art chrétien a donné à saint Antoine d'autres attributs qui trouvent ici tout naturellement leur explication, car ils nous amènent à parler du culte que les siècles passés lui ont voué. Nous voulons parler de ces flammes qui brillent aux pieds du saint, et du T qui figure sur sa poitrine.

Principalement pendant le XIe et XIIe siècle, une terrible maladie qu'on n'a jamais pu définir, mais que le peuple a toujours appelée *feu sacré. feu Saint-Antoine, mal des ardents,* causa en France et en plusieurs autres contrées de l'occident de grands rarages. L'histoire du culte de sainte Geneviève en fait déjà mention et nous aurons encore plusieurs fois occasion d'en parler.

Or, en 1070, un gentilhomme du Dauphiné avait un fils, qui fut atteint de cette cruelle maladie. Le père employa tous les remèdes humains pour la guérison de son fils; mais désespérant de le sauver par ces moyens, il eut recours à saint Antoine, dont il avait déjà éprouvé la protection dans une maladie dan-

gereuse. Il le pria donc humblement de sauver son fils, promettant, s'il était exaucé, de consacrer ses biens et sa personne au soulagement des pauvres atteints du feu sacré, et de loger les pèlerins qui venaient à l'église de la Motte-St.-Didier implorer l'intercession de celui qui sut faire trembler les démons. (1)

La nuit suivante, saint Antoine apparut à ce père désolé et lui déclara que Dieu avait exaucé sa prière. « Maintenant, ajouta-t-il, accomplissez votre promesse, et que tous ceux qui se consacreront au soulagement des malades soient marqués d'un *Tau* de couleur bleue. »

Le Tau est un T majuscule; c'est ce signe dont il est parlé plusieurs fois dans la sainte Ecriture comme signe de salut; il a beaucoup de ressemblance avec la croix, et bon nombre de savants s'accordent à dire que la croix sur laquelle fut immolé le Sauveur était ainsi faite.

A son retour, Gaston trouva son fils hors de danger, il lui fit part de sa vision et de la promesse qu'il avait faite: le fils approuva la sainte résolution de son père; et tous les deux ayant revêtu l'habit religieux, sur lequel était empreint le Tau libérateur, ils se mirent à fonder un hôpital au bourg Saint-Antoine et se dévouèrent eux-mêmes au soulagement des malades.

Telle fut l'origine des frères hospitaliers de Saint-Antoine, qui subsista jusqu'au XVII[e]

(1) Cette église qui fut appelée du nom de *Saint-Antoine*, possédait le corps du saint anachorète, qui fut apporté de Constantinople par Josselin, seigneur du Dauphiné.

siècle, où il fut incorporé aux chevaliers de Malte.

Nous avions autrefois la corporation des vanniers qui se rangeait sous la bannière de saint Antoine, sans doute en souvenir des nattes et autres objets en osier que les anciens solitaires d'Egypte confectionnaient afin de donner une partie de leur temps au travail manuel et de gagner quelque chose pour leur subsistance.

SAINT SÉBASTIEN

> Ce sont ceux qui ne prient pas qui ont donné cours à ce proverbe niais « Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. »
>
> (COLLIN DE PLANCY.)

Saint Sébastien, qui reçut la couronne du martyre sous le règne de Dioclétien, était originaire de Narbonne, et l'un des officiers les plus distingués des armées romaines. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, l'empereur ordonna qu'il fût percé de flèches par ses propres soldats, et comme il survivait à ses blessures on l'assomma à coups de bâton.

Saint Sébastien était un des grands noms populaires du moyen-âge, tant en France qu'en Italie. Les peuples l'invoquaient spécialement contre la peste. Voici la raison que de savants auteurs ont donné de cette invocation:

Les anciens, dans leurs hiéroglyphes, figuraient la peste par les flèches qu'Apollon lança contre les Grecs; de même la Sainte-Ecriture, voulant dépeindre Dieu irrité contre les hommes, le montre tendant son arc et lançant sur les coupables ses traits enflammés: « *Nisi conversi fueritis, gladiun suum vibrabit, arcum tetendit et paravit illum; sagittas suas ardcntibus effecit.* » (1) La piété des fidèles s'empara de cette idée, et pensa, non sans raison, que saint Sébastien, percé de flèches, avait obtenu par les mérites de son martyre le pouvoir de détourner les flèches de la colère divine.

La confiance des peuples n'a pas été trompée. Des villes nombreuses, des contrées entières ont été redevables à saint Sébastien de la cessation des maladies contagieuses qui les désolaient. Rome, Milan, Pavie, Lisbonne, en ont conservé un souvenir ineffaçable.

Dans les principales villes de France, de Belgique et d'Espagne, des confréries s'établirent sous son invocation; tandis que les églises plus modestes étaient fières de posséder une image, une statue du saint martyr, nous en avons trouvé reléguées dans les combles des églises, dans les recoins des sacristies, et que les iconoclastes de 93 avaient mutilées.

(1) Psaume VII. 13-14.

Saint Roch est venu plus tard lui enlever ce renom de protecteur contre la peste ; toutefois les compagnies d'archers le fêtèrent toujours comme leur patron.

Saint Sébastien est encore invoqué contre les dangers de l'hérésie, car il reçut du pape Caïus le titre de *défenseur de la foi*, titre mille fois mérité par les enseignements, les chaleureuses exhortations qu'il adressait aux chrétiens, pour les prémunir contre les menaces des tyrans et les ruses de l'enfer.

Jusqu'au XVI[e] siècle, sa fête était chômée ; tout négoce, tout travail était prohibé ce jour-là. De nos jours, la fête de saint Sébastien passe tout-à-fait inaperçue. Néanmoins, dans certaines contrées, elle est demeurée chère aux habitants des campagnes. Là on a coutume d'invoquer saint Sébastien au chevet des moribonds et l'on récite pieusement ses litanies :

« Vous qui guérissez les malades, »
« Force des chrétiens qui vont mourir, »
« Priez pour lui. »

Le corps du saint martyr reposa longtemps dans les catacombes romaines qui portent son nom.

Le pape saint Damase lui éleva en cet endroit une église qui est l'une des sept grandes basiliques de Rome. Le 20 janvier et pendant le mois de mai, une foule pieuse se presse à son autel pour y gagner les indulgences accordées par les souverains pontifes. Tous les peuples de la chrétienté ont désiré de posséder de ses reliques et se sont disputé ses moindres ossements. En France, nous pou-

vons citer Soissons, Paris, Sens, Troyes, Beauvais, Toulouse, Arras.

En invoquant saint Sébastien contre les pestes corporelles, qu'on n'oublie pas aussi de le prier de détourner de nos cœurs la peste des mauvais désirs. L'oraison qui termine ses litanies unit ces deux pensées.

« Bienheureux Sébastien, protégez-nous tous les jours et à tous les moments, préservez-nous des calamités de l'épidémie. Vous pouvez obtenir de Dieu l'éloignement de ce fléau, car nous savons qu'il vous a donné cette puissance. Faites aussi qu'à la fin de nos jours, nous puissions jouir des récompenses éternelles. Ainsi-soit-il. »

SAINT VINCENT.

> **Vos granges seront pleines de blé et vos pressoirs regorgeront de vin et d'huile.**
>
> **(JOEL, C. II.)**

L'introduction en France du culte de saint Vincent, diacre et martyr, remonte au temps du roi Childebert, fils et successeur de Clovis. Ce roi étant allé déclarer la guerre aux Visi-

goths d'Espagne, vint mettre le siége devant Sarragosse, et menaçait de mettre la ville à feu et à sang. Désespérant de pouvoir résister par les moyens humains, les assiégés implorèrent l'assistance divine. Après avoir prié et jeûné, et s'être revêtus de cilices, ils sortirent en procession sur les remparts, chantant des psaumes et portant la tunique avec l'étole de saint Vincent, leur concitoyen. On voyait les femmes en habits de deuil, les cheveux épars et couverts de cendres, poussant des cris et versant des larmes comme si elles eussent été à l'enterrement de leurs maris.

A cette vue, touché de compassion, Childebert épargna la ville à la condition qu'on lui livrerait l'étole de saint Vincent.

De retour à Paris, il fonda, pour y déposer cette insigne relique, une église qui fut renommée par sa grande richesse. Aussi elle ne put échapper au pillage des pirates Normands. Ce fut sur son emplacement que s'éleva plus tard l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

La France s'enrichit encore d'une grande partie de ses reliques. Le Mans conservait le chef et Dun-le-Roi le cœur de ce vaillant soldat de Jésus-Christ. La révolution a profané ces précieux restes et les a jetés au vent. Toutefois le souffle d'impiété de cette triste époque n'a pas tout desséché sur son passage; témoins cette multitude d'églises et d'autels qui lui sont dédiés dans toutes les provinces.

En général, les vignerons ont fait choix de saint Vincent pour leur patron. Un savant liturgiste applaudit à ce choix. « Cette idée est heureuse, dit-il; elle nous rappelle mysté-

rieusement la part que le diacre prend au divin sacrifice. C'est lui qui verse dans le calice ce vin qui va bientôt devenir le sang de Jésus-Christ. (1).

Il serait bien à désirer que les vignerons eussent des pensées si profondément religieuses ; mais la vérité est que le choix a été motivé uniquement par le mot *vin*, première syllabe du nom de Vincent. Tout le monde connaît ce pronostic populaire attaché au 22 janvier, fête du saint :

> **Prends garde au jour de saint Vincent,**
> **Car si ce jour tu vois et sens**
> **Que le soleil est clair et beau,**
> **Nous aurons plus de vin que d'eau.**

L'illustre diacre de Sarragosse a été souvent invoqué pour recouvrer les choses perdues ou dérobées ; son assistance en de pareils cas s'est montrée d'une manière sensible.

LA CONVERSION DE SAINT PAUL

A tel saint, telle offrande.
(PROVERBE.)

Les corporations de cordiers établies autrefois dans plusieurs villes, durent être fort

(1) **Dom Guéranger. — *Année liturgique.***

embarrassées de trouver un patron qui eût quelque analogie avec leur métier. Après mûr examen, le choix tomba sur saint Paul, au jour de sa conversion, 25 janvier. Toutefois, l'analogie n'est pas très évidente et mérite explication.

Tout le monde sait que la confection des cordes exige que l'ouvrier marche à reculons : or le mot *Conversion* vient du latin *Convertere,* se tourner, se mettre dans une situation opposée à celle où l'on était. En saint Paul nous remarquons une double conversion ; en même temps qu'il convertissait son âme à Dieu, il retourna sur ses pas, renonçant aux projets de persécution qu'il allait exercer à Damas, contre les Chrétiens.

Si nous considérons maintenant l'ouvrier, non plus dans sa démarche, mais dans l'action qu'il produit, nous voyons qu'il communique au chanvre un mouvement de torsion ou de *conversion.*

C'est donc sur un simple jeu de mots qu'est basé le patronage de saint Paul sur les cordiers. Du reste, les exemples du genre ne sont pas rares, comme on a pu déjà le remarquer à propos de saint Vincent.

Aussi bien saint Paul était prédestiné pour d'autres raisons à exercer ce patronage : n'est-il pas écrit qu'il s'évada de sa prison de Damas au moyen d'une corde ? C'est l'apôtre lui-même qui nous l'apprend dans sa 2e épitre aux Corinthiens : « Etant à Damas, celui qui était gouverneur de la province pour le roi Arétas, faisait faire garde dans la ville pour m'arrêter prisonnier. Mais on me descendit

dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille ; et je me sauvai ainsi de ses mains. »

NOTRE-DAME DE BONNE-DÉLIVRANCE (1)

> Nous accourons sous votre égide, Sainte Mère de Dieu ; ne méprisez pas nos prières, et délivrez-nous de de tout danger.
>
> (ANTIENNE)

Paris, capitale d'un royaume surnommé royaume de Marie, *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ*, ne pouvait manquer d'avoir des autels privilégiés dédiés à cette puissante Reine. Le plus ancien de ces sanctuaires vénérés fut celui de *Notre-Dame de Bonne-Délivrance*, dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès.

L'image de la madone est une statue de pierre noire, antique et rudement sculptée. Dès le XIe siècle, les chroniques nous montrent la foule des malades et des femmes

(1) L'ordre que nous avons suivi dans le classement des divers sanctuaires de Notre-Dame est celui qui est indiqué dans le ***Calendrier majeur de Notre-Dame***, par l'abbé Orsini.

enceintes qui venaient lui adresser leurs vœux; les captifs, les cœurs affligés se recommandaient à elle, ceux-ci pour être délivrés de leur pénible inquiétude; ceux-là pour être déliés de leurs chaînes. C'est là que le jeune François de Sales fut délivré de la plus cruelle des tentations. L'esprit malin cherchait à lui persuader qu'il était du nombre des réprouvés, et qu'il serait damné. Quelle mortelle angoisse pour ce saint jeune homme! il ne cessait de gémir et de pleurer. Un jour il entre dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès, il se met à genoux devant l'image de Notre-Dame; quelques instants après il se lève, le cœur entièrement soulagé et l'imagination délivrée pour toujours de ces illusions funestes.

En 1533, fut érigée en l'honneur de Notre-Dame de Bonne-Délivrance une confrérie confirmée par les souverains pontifes et enrichie d'indulgences. Cette pieuse association devint célèbre et les plus grands personnages ont tenu à honneur de s'y faire agréger.

L'église de Saint-Etienne-des-Grès a disparu dans la grande révolution, mais sa vénérable madone a été conservée comme par miracle ; elle est devenue l'héritage des religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve, qui échappèrent dans cette terrible époque à la proscription et à la mort, grâce à la protection de Notre-Dame-de-bonne-Délivrance.

SAINTE ALDEGONDE.

Louez le Seigneur dans ses saints.

(PSAUME XL.)

Issue d'une illustre famille du Hainaut, Aldegonde renonça au mariage pour devenir l'épouse de Jésus-Christ et fonda le monastère de Maubeuge. Non loin de cette ville, au village de *Sainte-Aldegonde*, on montre une fontaine qui surgit miraculeusement pour désaltérer la sainte alors quelle fuyait celui qui voulait l'épouser; une chapelle qui lui est consacrée y est contiguë; c'est un lieu fréquemment visité par les mères de familles qui y apportent leurs enfants malades.

La légende dit qu'à peine Aldegonde achevait-elle de se désaltérer dans cette source miraculeuse, elle entendit un bruit causé par une troupe de cavaliers qui semblaient suivre ses traces. L'idée du prince Eudon, son fiancé, lequel était fils de l'un des rois de l'Heptarchie saxonne, en Angleterre, vint soudain à sa pensée et la fit courir vers la Sambre, dans les roseaux de laquelle elle se cacha. Dans la précipitation de sa course, elle laissa un de

ses souliers derrière elle; cette chaussure retrouvée et reconnue par le chef des cavaliers, qui n'était autre que le prince Eudon lui-même, lui fit redoubler ses recherches. Bientôt, reconnaissant sur la verdure l'empreinte des pas de celle qu'il poursuivait, le ravisseur s'élança vers la rivière, certain de la cerner. Il serait venu à bout de son dessein, sans l'assistance de deux anges qui, accourant aux prières de la jeune vierge, l'enlevèrent de terre, et, la soutenant de chaque côté, la transportèrent à pied sec sur l'autre bord.

Le soulier de sainte Aldegonde, ainsi que son voile, sont conservés dans l'église de Maubeuge. En 1469, les abbés de Liessies et de Maroilles, ainsi que le doyen de chrétienté de Maubeuge, furent délégués par l'évêque de Cambrai pour transférer le voile de la sainte, de la caisse d'argent où il se trouvait, dans un reliquaire d'argent doré. Ce reliquaire existe encore aujourd'hui; c'est un curieux ouvrage d'orfévrerie.

Le bourg de Coursolre, où naquit et mourut sainte Aldegonde, possède encore un caveau qui lui servait d'oratoire; les visiteurs emportent dévotement quelques parcelles de terre, comme préservatifs contre les maux de tête.

Le père Triquet, jésuite, nous dit qu'on l'invoquait journellement pour la délivrance de ceux qui sont possédés du malin esprit, contre les chancres, abcès au sein, douleur de tête, contre les fièvres et les esquinancies; autant de maladies par lesquelles Dieu éprouva sainte Aldegonde.

On l'invoquait encore particulièrement contre la mort subite. Depuis un temps immémorial on célèbre le jour de sa fête une messe dite de *mort subite*; comme anciennement, il y va beaucoup de monde, et le prêtre revêt la chasuble qu'on dit avoir été façonnée par les mains de sainte Aldegonde. Voici la légende qui a trait à cette coutume :

Un homme de Dieu inspiré d'en haut, l'ayant avertie que sa mort approchait, et qu'elle devait s'y préparer par des jeûnes et des prières. La sainte sans se troubler répondit : « qu'elle *irait avec joie dans la maison du Seigneur*. » « Quand la mort viendra, ajouta-t-elle, elle sera la bienvenue, elle mettra fin aux misères de la vie que je traîne ici-bas. »

Avant la revolution de 1793, la grande fête de la patronne de Maubeuge se célébrait le mardi de la Pentecôte : « Une population immense venait ce jour-là invoquer la sainte pour la guérison des maux de tête, des maux de gorge, de la fièvre etc. Dans le principe, il y avait à la procession cinq ou six chars chargés d'enfants, de jeunes filles et d'hommes, représentant divers sujets de la vie de sainte Aldegonde ; puis un char triomphal, portant les reliques de la sainte qu'entouraient six bommes couverts de capes bleues et coiffés d'un chapeau donné par l'abbesse. Un géant était le complément obligé du cortége. Plus tard, l'ordonnance de la fête n'admit plus qu'un seul char pour porter la châsse. Ce char était tout doré ainsi que deux anges placés sur le devant. » (1)

(1) *Coutumes et Traditions des Provinces de France*

Aujourd'hui, la procession solennelle de sainte Aldegonde, à Maubeuge, où se pressent une foule de pèlerins, dont quelques-uns venus de fort loin, a lieu le dimanche de la Trinité. On y porte les précieux restes de la sainte; mais le char, vendu à la Révolution, a été acquis par la municipalité de Cambrai, où il figure dans les marches historiques qui ont lieu de temps à autre dans cette ville.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES.

FÉVRIER

MOIS DE LA PURIFICATION.

2 La Chandeleur.
— Notre-Dame de la Treille.
3 S. Blaise.
5 Ste Agathe.
6 Ste Dorothée.
9 Ste Apolline.
12 S. Julien-le-Pauvre.
16 Notre-Dame de l'Epine.
20 Notre-Dame de Boulogne.

LA CHANDELEUR

> Vous êtes la lumière du monde, ceignez vos reins, et tenez à la main des lampes allumées.
> (S. Mathieu, v.)

Que signifient ces cierges bénits, que les fidèles portent à la procession de ce jour ?

Des esprits lourds qu'on appelle savants ne voient là qu'une réminiscence de la fête païenne des *Lupercales*, qui se célébrait au commencement de février. Ceux qui puisent la science à des sources plus pures y voient au contraire un souvenir de ces paroles du cantique de Siméon lorsqu'il prit l'enfant Jésus dans ses bras : « Cet enfant sera la lumière d'Israël. »

Le grand liturgiste du XIIIe siècle, Guillaume Durand, découvre dans cette cérémonie plusieurs sens mystérieux :

« On porte à la procession des cierges allumés afin que chacun s'éclaire par la foi, et donne aux autres l'exemple de ses bonnes œuvres figurées par la lumière, afin que par là nous imitions les vierges sages, dont la vierge Marie est le chef. C'est pour montrer la pureté de la Sainte Vierge, de peur qu'en entendant parler de sa purification, on pût

croire qu'elle avait besoin d'être purifiée. Nous portons donc des cierges allumés, comme si l'Eglise disait : La Bienheureuse Vierge n'a pas besoin de purification, elle est toute brillante, toute resplendissante. » (1)

Il est nécessaire aussi que les fidèles sachent que les cierges sont bénits pour l'usage des chrétiens, qui en les gardant avec respect dans leur maisons, et en les portant avec eux, tant sur la terre que sur l'eau, comme dit l'Eglise, attirent sur eux des bénédictions particulières. On doit allumer ces cierges pendant les orages, et au lit des mourants, comme symbole de la foi et signe de la protection de Marie,

L'église de Saintes célèbre l'octave de la Purification. Voici, d'après le martyrologe de France, l'origine de cette coutume :

En l'année 1327, la nuit de l'octave, on entendit sonner les cloches d'elles-mêmes fort harmonieusement ; ce qui ayant obligé les sacristains de courir à l'église, ils virent plusieurs hommes inconnus qui tenaient à la main des cierges allumés et chantaient mélodieusement des hymnes en l'honneur de la Sainte Vierge; et s'étant un peu approchés, ils prièrent un de la troupe angélique de leur donner son cierge, en preuve de cette merveille, lequel s'est conservé religieusement dans cette église.

La ville d'Alençon honore Marie sous le titre de Notre-Dame-de-la-Chandeleur.

(1) Rational des divins offices L. VII.

En terminant qu'il nous soit permis d'emprunter à Jacques de Voragine la légende du *Cierge de la Châtelaine* :

Une noble dame avait une grande dévotion à la Bienheureuse Vierge. Elle en avait fait la trésorière de ses richesses ; c'était en son nom qu'elle les versait dans le sein des malheureux. Elle redoublait ses aumônes à l'approche des fêtes de Marie. Les pauvres connaissaieut le chemin de sa demeure, et son château était mieux gardé par leur amour que par ses herses et ses ponts-levis. Une année, le matin de la Purification, la cour du manoir hospitalier était assiégée par une foule considérable. La charité est comme l'aimant, elle attire la misère. Ce jour-là la châtelaine, en rentrant dans ses appartements, avait tout donné jusqu'à ses vêtements, pour couvrir les membres nus et glacés de Jésus-Christ, de sorte qu'elle ne put sortir pour aller entendre la messe. Elle se renferma donc seule dans son oratoire, et se prosternant devant une image de la Vierge, elle demeura quelque temps en prières. Etant tombée dans un ravissement merveilleux, il lui semblait être dans une magnifique église, où entrait une troupe nombreuse de vierges. A leur tête marchait une reine environnée de gloire et couronnée d'un diadême étincelant. Elles vinrent toutes s'asseoir par ordre. Alors une troupe de jeunes hommes s'avança pour prendre les places qui leur étaient réservées, l'un d'eux portant des cierges allumés qu'il distribua à ses compagnons et à chacune des vierges. S'approchant aussi de la dame, il lui en

offrit un, quelle accepta avec empressement. Elle vit alors monter à l'autel un prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre, précédé de deux acolytes qui portaient leurs cierges allumés. Elle crut reconnaître que les deux acolytes étaient saint Vincent et saint Laurent, le diacre et le sous-diacre deux anges, et le prêtre Jésus-Christ lui-même. Deux jeunes hommes, s'avançant au milieu du chœur, commencèrent à chanter l'office de la messe; et les assistants mêlant leur voix à celle des deux anges, formaient une harmonie céleste. Quand on fut à l'offertoire, la Reine des Vierges vint déposer le cierge qu'elle portait à la main aux pieds du divin Pontife; ses compagnes et les jeunes hommes la suivirent. Lorsque cette cérémonie fut achevée, le prêtre, sans retourner à l'autel, paraissait attendre que l'étrangère vînt à son tour déposer le cierge qu'elle avait reçu. La Reine des Vierges lui fit dire de ne point retarder plus longtemps le sacrifice, mais la dame s'y refusa; avertie une seconde fois, elle répondit que rien ne pourrait la détacher du cierge bénit, qu'elle voulait le conserver toujours. Enfin une troisième fois, comme l'ange chargé du message voulait lui arracher le cierge des mains, il se rompit, en sorte qu'une moitié resta au pouvoir de l'envoyé céleste. Aprés l'effort qu'elle venait de faire, la dame revint à elle, elle se retrouva agenouillée devant l'image de la Vierge, dans son oratoire; le cierge rompu était à ses pieds. Depuis, elle le garda comme un trésor, et sans doute voulut que ce flambeau merveilleux éclairât

sa couche funèbre pour en écarter les puissances infernales. (1)

NOTRE-DAME DE LA TREILLE

> Les vignes sont en fleurs, elles répandent leur agréable odeur ; levez-vous donc, ma bien-aimée, mon unique beauté, et venez sans retard.
>
> (Le Cantique des cantiques.)

Au temps du roi Clotaire II, Lille avait un sanctuaire dédié à Marie, où cette Reine des Anges et des hommes était représentée assise sur un trône, la couronne en tête, tenant le sceptre de la main droite, pressant l'Enfant Jésus sur son cœur et environnée de sa treille mystérieuse. Déjà à cette époque reculée ce sanctuaire était cher aux Lillois. Chaque soir ils venaient y déposer les clefs de leur ville, et Marie était pour eux leur plus vigilante gardienne. On regarde en effet comme vraiment miraculeux, que pendant les troubles de la réforme, Lille ait su résister aux flots

(1) *Légende d'or — de la Purification de la V. M.*

de l'hérésie, tandis que d'autres villes ses voisines étaient devenues la proie des prétendus réformateurs. Marie a toujours tenu pour agréable ce sanctuaire où elle a répandu des grâces sans nombre. En 1254, il y fut érigé une confrérie à laquelle des rois et des papes se sont fait un honneur d'appartenir ; c'était en un mot un pèlerinage célèbre.

L'antique statue de Notre-Dame existe encore aujourd'hui ; on la vénère maintenant dans une magnifique église récemment élevée à la gloire de Notre-Dame de la Treille.

SAINT BLAISE

Il n'y a si petit saint qui
ne veuille sa chandelle.
(PROVERBE.)

Saint Blaise était évêque d'une ville de l'Asie-Mineure qu'il illustra par ses vertus et son martyre. Son nom, célèbre dans tout l'Orient, n'obtint que plus tard la célébrité dont il jouit en Occident ; ce fut seulement à l'époque des croisades, où ses reliques furent apportées de Constantinople. Dès lors, sa lé-

gende, qui nous le montre si doux, si compatissant pour les misères d'autrui et si puissant pour les soulager, lui valut un culte universel mais surtout populaire.

Dans les campagnes, il est regardé comme le protecteur des bestiaux qui en font la richesse : le laboureur le prie de les préserver, non pas des maladies contagieuses, ce qui est l'office de saint Roch, mais de la dent du loup et des autres animaux carnassiers. En témoignage de leur vénération, le 3 février, jour de sa fête, les hommes se rendent à l'église de leur paroisse qui ne manque pas souvent d'avoir un autel ou une statue du saint, et assistent à la messe chantée en son honneur, tenant en main de petits cierges allumés.

Dans certaines contrées, en ce jour, les fidèles ont coutume de faire bénir du sel et de petits pains. A Metz, en particulier, cet antique usage conserve encore toute sa popularité. Chaque année, l'église de saint Eucaire voit les fidèles se presser dans sa nef. A cinq heures du matin, on chante l'office de saint Blaise ; à huit heures la messe est célébrée solennellement ; c'est alors qu'a lieu la bénédiction des *pains de saint Blaise*. Les bonnes gens gardent ces aliments avec soin et en font usage dans les maux de gorge. C'est le remède du pauvre. Aétius, célèbre médecin grec, après avoir traité la manière de guérir ces sortes de maux, ajoute : Il est encore un autre remède qui a souvent plus d'efficacité, c'est la prière de saint Blaise ; et il en donne la formule.

On raconte que saint François de Sales eut recours à cette invocation en faveur de la vénérable mère de Chantal et trouva fort mauvais qu'une des religieuses attribuât à lui-même sa guérison subite.

Saint Blaise est encore le refuge des mères de familles dans les maladies de leurs enfants, de ces frêles créatures pour le soulagement desquels la science humaine est souvent si impuissante.

Comme on l'a vu plus haut, c'est le récit des miracles de saint Blaise qui a rendu son culte si populaire. il faut donc avoir recours à cette source pour expliquer les croyances et les usages que nous venons de mentionner. Laissons parler un instant Jacques de Voragine:

« Blaise était à peine nommé évêque qu'à cause de la persécution de Dioclétien il se réfugia dans une caverne où il vivait en ermite. Les oiseaux lui apportaient à manger et venaient en foule autour de lui, ne le quittant point qu'il ne leur eût donné sa bénédiction. S'il y en avait qui fussent malades, ils accouraient et remportaient la santé.

» Cependant le préfet du pays avait envoyé des soldats à sa recherche, qui, après avoir fouillé inutilement de tous côtés, arrivèrent enfin, par hasard, auprès de l'antre où habitait saint Blaise. Ils le trouvèrent autour d'une multitude de bêtes dont ils ne purent prendre aucune. Il s'en retournèrent tout étonnés et rapportèrent cela au gouverneur, qui envoya aussitôt de nouveaux soldats avec ordre qu'on lui amenât Blaise et tous les chrétiens. Cette nuit le Seigneur apparut trois fois au saint,

disant : « Lève-toi, et offre-moi un sacrifice. » Peu après les soldats arrivèrent et dirent à Blaise : « Lève-toi, le gouverneur te demande. » Blaise répondit : « Enfants, soyez les bien-venus, je vois bien que Dieu ne m'a pas oublié. » Alors il s'en alla avec eux.

» Une femme avait un fils qui, ayant un os de poisson arrêté à la gorge, était au moment de mourir ; elle apporta l'enfant aux pieds du saint, le priant, en versant des larmes, de vouloir bien le guérir. Saint Blaise mit la main sur lui et pria Dieu que cet enfant et tous ceux qui solliciteraient la santé en son nom fussent guéris, et il fut guéri sur le champ.

» Une femme n'avait qu'un seul pourceau, qu'un loup lui avait ravi, et alors elle pria monseigneur saint Blaise qu'il lui fît rendre son porc. Il lui dit en souriant : « Femme, ne sois pas inquiète, ton porc te sera rendu. » Aussitôt le loup vint et rapporta le porc.

» Blaise étant arrivé à la ville, le gouverneur commanda qu'il fût mis en un cachot, et le lendemain il ordonna qu'on l'amenât devant lui. A son approche, il salua le saint en lui adressant ces douces paroles : « Réjouis-toi, Blaise, ami des dieux. » Blaise répondit : « Et toi aussi réjouis-toi, gouverneur très-bon ; ne parle pas de tes dieux qui sont des diables condamnés au feu éternel avec ceux qui les honorent. » Alors le gouverneur très courroucé fit battre rudement le martyr et le fit ramener en prison. Alors la veuve qui avait recouvré son porc le tua, et elle en porta à Blaise la tête et les pieds avec un pain et une chandelle. Il lui rendit grâce et mangea ; puis

après il lui dit: « Offre tous les ans une chandelle à l'église en mon nom; quiconque le fera en retirera grand avantage. »

« Le gouverneur le fit tirer de prison, et voyant que Blaise ne voulait point rendre hommage aux idoles, commanda de lui déchirer le corps avec des peignes de fer. » (1)

Ces instruments du martyre de saint Blaise, figurés auprès de ses images, à cause de leur ressemblance avec les peignes dont se servent les cardeurs de laines et les drapiers, firent choisir ce saint pour patron de ces divers corps de métiers.

SAINTE AGATHE

> Elle nous a délivré du milieu des flammes ardentes, et nous a tiré du milieu du feu.
>
> (DANIEL III.)

L'usage de placer des inscriptions sur les cloches est fort ancien; mais nos pères, au lieu de ces inscriptions banales dont on se plaît à les orner aujourd'hui, avaient soin d'y

(1) *La Légende d'or.*

graver une invocation à Dieu, à la sainte Vierge ou aux saints, ou bien encore des textes symboliques tirés de l'Ecriture tels que celui-ci :

Jesus autem transiens per medium illorum ibat. (St. Luc C. IV.)

Qui nous montre dans la voix de nos cloches une figure de Jésus-Christ passant au milieu de ses ennemis, sans que ceux-ci puissent l'arrêter.

Mais voici une inscription que l'on trouve encore sur d'anciennes cloches, et qui est pour plusieurs une énigme incompréhensible.

Mentem sanctam, spontaneam, honorem Deo et patriæ liberationem

Ouvrons la *Légende d'or* au titre de sainte Agathe, c'est là que nous trouverons l'explication de l'énigme.

« Pendant que les fidèles ensevelissaient le corps de l'illustre martyre avec des parfums et le plaçaient dans un sarcophage, un jeune homme vêtu de soie, accompagné de plus de cent hommes fort beaux et vêtus de blanc, s'approcha du corps et plaçant sur la tête de la vierge une tablette de marbre, disparut tout-à-coup aux yeux des assistants. Sur la dite tablette se trouvaient gravés ces mots:

« *Mentem sanctam, spontaneam, honorem Deo et patriæ liberationem.* » Ce que l'on peut interprêter ainsi: « Son âme fut sainte; elle s'offrit volontairement à Dieu, lui rendit honneur et fut le salut de la patrie. » Quand le bruit de miracle se fut répandu, les gentils mêmes et les juifs commencèrent à avoir beaucoup de vénération pour son tombeau. Au bout

d'un an, vers le jour de la naissance d'Agathe, une haute montagne aux environs de la ville vomit des flammes, les laves s'échappaient du cratère et liquéfiant la terre et les pierres, roulaient avec impétuosité vers la ville. Alors une multitude de païens descendit de la montagne, et se réfugiant auprès du tombeau de la sainte, prit le voile qui couvrait le sépulcre et l'opposa à l'incendie, et aussitôt le feu s'arrêta et n'avança pas plus loiu. »

La ville de Catane fut ainsi plusieurs fois préservée des flammes de l'Etna. Le bruit de ces événements miraculeux ayant pénétré jusque dans les contrées les plus lointaines, il arriva que le peuple se mit à invoquer sainte Agathe contre les incendies; mais n'ayant pas comme les habitants de Catane le bonheur de posséder l'inscription miraculeuse, il la grava sur ses cloches, afin que le son de l'airain sacré appelant les populations au secours des incendiés, fût en même temps une prière adressée à la sainte, lui rappelant ses titres glorieux et la puissance que le Ciel lui avait départie.

Sainte Agathe souffrit le martyre à Catane, en Sicile, vers l'an 253. Les bourreaux lui arrachèrent les mamelles avec des tenailles; mais l'apôtre saint Pierre lui apparut dans sa prison, et la guérit miraculeusement. Les nourrices chrétiennes ont dès lors invoqué la sainte pour la guérison des maux de sein, et leurs prières furent exaucées.

SAINTE DOROTHÉE

> **Avec la Religion, les fleurs furent empreintes de quelque chose de céleste, car les premiers chrétiens en remplirent le Paradis.**
> (AMÉDÉE DE PONTHIEU.)

L'illustre vierge de Césarée est ordinairement représentée portant sur sa tète une couronne de roses. Les fleuristes l'ont choisie pour leur patronne ; en voici la raison :

Au milieu des tortures que Dorothée endura pour le nom de Jésus-Christ, elle adressait aux bourreaux ces paroles : «Hâtez-vous de m'unir à mon époux, il me convie à aller en son paradis de délices, où il y a des fruits d'une admirable beauté, et des lis et des roses qui ne flétrissent jamais. » Or, un jeune homme qui l'entendait, lui demanda pour se moquer, de lui envoyer des pommes et des roses du jardin de son époux, lorsqu'elle y serait arrivée. La sainte le lui promit. Quelques jours après, comme Théophile parlait à ses amis de la promesse de Dorothée, un bel enfant se présenta devant lui avec une corbeille où il y avait trois pommes et autant de roses d'une adorable beauté. « Voici, dit-il, le présent que Dorothée vous envoie du Paradis. » et il disparut.

Dès l'année 1641, il existait à Douai une confrérie sous le vocable de sainte Dorothée.

Les membres de cette confrérie étaient choisis parmi les amateurs de fleurs, tant nobles que bourgeois, jurisconsultes ou échevins. Le 2 décembre 1664, le pape Alexandre VII accorda des indulgences à ceux qui en faisaient partie. Les confrères, qui devaient dire tous les jours une prière en l'honneur de leur patronne, élisaient chaque année un prince, faisaient célébrer une messe le jour de la fête de sainte Dorothée, et préalablement élevaient collectivement un magnifique buffet de pots à fleurs, de très haute dimension, au milieu du chœur de l'église où se faisait la solennité, et en face se dressait un autel où l'on célébrait les saints offices pendant l'octave. Cette confrérie dura jusqu'à la Révolution.

En 1807, les jardiniers de Douai, secondés par les amateurs de fleurs et encouragés par l'administration municipale, élevaient encore des buffets à sainte Dorothée en l'église Saint-Jacques ; mais cet usage ne s'est maintenu que jusqu'en 1823 inclusivement.

SAINTE APOLLINE

> Laissez rire,
> Et soyez chrétiens,
> Au rieur adviendra le pire,
> A vous seul adviendra le bien.
> (LE MÉDECIN DU PAUVRE.)

Nos ancêtres avaient une pharmacie toute spirituelle ; s'ils tombaient malades, ou éprou-

vaient un accident, leur première pensée n'était pas d'appeler le médecin ou l'apothicaire, mais ils avaient recours à leurs saints privilégiés ; dans leur langage naïf ils disaient : Tel saint est bon pour les yeux, tel autre pour la fièvre. En tête de leur recueil d'oraisons médicinales, ils plaçaient l'épigraphe que nous avons citée en commençant ; ou bien encore celle-ci :

Ayez, jeunes et vieux,
Toujours confiance en Dieu.

Voici, comme spécimen, du genre l'oraison de sainte Apolline contre les maux de tête et les maux de dents ; elle est tirée sans doute des recueils d'*Ensalmos* espagnols :

Sainte Apolline
La divine,
Assise au pied d'un arbre
Sur une pierre de marbre.
Jésus notre Sauveur
Passant là par bonheur,
Lui dit : Apolline,
Qui te chagrine ?
— Je suis ici, Maître divin,
Pour douleur et non pour chagrin,
J'y suis pour mon chef, pour mon sang
Et pour mon mal de dents.
— Appolline tu as la foi
Par ma grâce rentourne-toi.
Si c'est une goutte de sang, elle chéra.
Si c'est un ver, il mourra.

« *Ces paroles dites, récitez cinq Pater et cinq Ave, en mémoire des cinq plaies du Sauveur, et faites à chaque fois un signe de croix sur la*

partie malade; et l'on sera promptement soulagé. »

Il faut bien avouer qu'ici la confiance dégénère en superstition. Mais vous qui riez, songez qu'un jour on rira de nous, car nous aussi nous avons nos superstitions et nos légendes, Le monde, comme on le dit, n'est plus si *bête*, mais il croit aux *médiums*, aux *spirites*, aux *tables tournantes*, il est souvent le jouet des hallucinations, des tromperies les plus ridicules et les plus misérables.

Quant à ce qui regarde sainte Apolline, il est bon maintenant de voir où se trouvent la vérité et la saine dévotion.

L'histoire de son martyre nous apprend qu'on lui cassa les dents par la violence des coups qu'on déchargea sur son visage. C'est alors qu'elle adressa à Dieu cette prière :

« Seigneur Jésus, je vous demande que tous ceux qui se souviendront dévotement du jour de mon martyre et des souffrances que j'ai endurées, n'éprouvent jamais aucune douleur dans les dents ou dans la tête. » Et une voix du ciel lui répondit : « O épouse du Christ, ta prière est exaucée. »

« Une pieuse confiance souvent récompensée, dit à ce propos le savant abbé de Solesme, a porté les chrétiens à implorer sainte Apolline pour obtenir du soulagement dans ces cruelles douleurs qui ont les dents pour siége ou pour occasion. C'est ainsi que le Seigneur a voulu qu'il nous fût donné de compter sur la protection des saints, non-seule-

ment dans les besoins de nos âmes, mais encore dans nos nécessités corporelles. » (1)

Nous lisons dans la vie de saint François de Sales, par l'évêque de Belley, un trait remarquable de la puissante intercession de sainte Apolline.

Le pieux évêque de Genève souffrait d'un violent mal de dents. La vénérable supérieure de la *Visitation* le sut, et lui envoya un linge qui avait touché les reliques de sainte Apolline, en lui demandant de l'appliquer sur sa joue malade, pendant que la communauté serait en prières pour sa guérison. « Voilà votre remède, il a été souverain, » écrivait François quelques instants après en renvoyant le linge. « Je dois confesser à la gloire de Jésus-Christ et de sa sainte épouse Apollonie, que je ne croyais pas pouvoir dire la messe aujourd'hui, à cause de l'enflure prodigieuse de ma joue ; mais que m'étant appuyé sur mon prie-Dieu, et ayant posé la relique sur ma joue, j'ai dit : Mon Dieu ! qu'il soit fait comme vos filles le désirent, si c'est votre volonté. Et tout aussitôt mon mal a cessé, ma joue a désenflé. Ah ! que Dieu est admirable dans ses saints, il a voulu que le mal me soit arrivé, pour faire honorer son épouse Apollonie, et nous donner une preuve sensible de la communion des saints. »

Nous terminerons par l'oraison suivante que l'on retrouve dans les anciens bréviaires et missels :

« Sainte Apollonie, par votre passion, obtenez-nous la rémission des péchés que nous

(1) Dom Guéranger, *Année liturgique*.

avons commis par les dents et la bouche, c'est-à-dire par gourmandise et par paroles, afin que nous soyons préservés de la douleur et de la rage des dents ; maintenant et dans l'avenir, et que nous puissions célébrer dignement les louanges de Dieu. Ainsi soit-il. »

SAINT JULIEN L'HOSPITALIER.

En cet ost est saint Juliens
Qui héberge les chrétiens.
(Les moustiers de Paris.)

La plus étrange confusion semble régner encore sur les divers saints du nom de Julien, que les voyageurs et les hôteliers regardaient comme leur protecteur et leur patron.

Un écrit en prose du XIIe siècle fait ainsi mention de deux saints Julien : « Duex Julien furent li uns martyrs et li ostres confessors, li uns evesque et li ostres osteliers. Cil Julien li martyrs fu fil au comte d'Angers et fu osteliers et n'ama oncques nulle richece, for a donner por Diex et héberja volontiers les povres. »

La *Légende d'or* rapporte la tradition qui voit dans saint Julien, premier évêque du

Mans, ce même Simon le lépreux qui hébergea N. S. Jésus-Christ dans sa maison ; c'est pour cola que les voyageurs l'invoquent pour avoir un bon gîte. « Mais vraiment, ajoute le pieux légendaire, il est plus vraisemblable que c'est un autre Julien qui tua son père et sa mère par ignorance. »

« Ce Julien, jeune et noble, se livrait un jour au plaisir de la chasse et poursuivait un cerf qu'il avait éventé. Soudain, par une permission divine, ce cerf se tourna vers lui et lui dit : « Tu oses me poursuivre, tói qui dois être le meurtrier de ton père et de ta mère. » A ces mots, Julien fut frappé d'une grande terreur, et afin que le malheur dont le menaçait l'animal ne se réalisât pas, il abandonna tout et se retira secrètement. Il arriva dans un pays très-éloigné, s'attacha au service d'un prince, et se comporta si bien partout, soit dans la guerre, soit dans la paix, que le prince le fit chevalier et le maria à une châtelaine qui était veuve et qui lui apporta son château en dot. Cependant les parents de Julien, extrêmement affligés de la perte de leur fils, erraient à l'aventure en tous pays, et le cherchaient avec la plus grande sollicitude. Enfin ils arrivèrent au château où Julien commandait. Julien se trouvait alors absent par hasard. Sa femme, les ayant vus, leur demanda qui ils étaient ; ils lui racontèrent tout ce qui était arrivé à leur fils ; elle comprit qu'ils étaient les parents de son mari, qui lui avait probablement raconté plus d'une fois toutes ces particularités. Elles les reçut donc avec bienveillance, et par amitié pour eux, elle leur abandonna le

lit de son mari et plaça pour elle, dans un autre endroit, un lit plus petit. Le matin, la châtelaine se rendit à l'église, et Julien arrivant pendant ce temps-là monta à sa chambre, comme pour réveiller sa femme. En y entrant, il trouva dans son lit deux personnes endormies, et les prenant l'une pour sa femme l'autre pour un adultère, il tira silencieusement son épée et les perça tous deux; sortant de la maison, il rencontra sa femme qui venait de l'église. Surpris il lui demanda quelles étaient les personnes qui étaient couchées dans son lit: « Ce sont tes parents, qui t'ont cherché bien longtemps, et je les ai placés dans ton lit. » A demi-mort, en entendant ces paroles, il commença à gémir et à verser des larmes. « Malheureux que je suis, disait-il, que ferai-je? j'ai tué mes parents, qui m'étaient si chers. O le plus malheureux des hommes! Adieu, ma chère sœur, désormais je n'aurai plus de repos jusqu'à ce que je sache que Dieu a accepté ma pénitence. — Loin de moi, ô très-doux frère! lui répondit sa femme, loin de moi la pensée de t'abandonner; tu ne partiras pas sans moi, et après avoir partagé ta joie, je partagerai aussi ta douleur. » Alors tous deux se retirèrent auprès d'un vaste fleuve, où beaucoup de personnes couraient de grands dangers. Ils y élevèrent une sorte de grand hôpital, afin de transporter d'un bord à l'autre les personnes qui voulaient passer le fleuve et d'y donner l'hospitalité à tous les pauvres. Longtemps après, au milieu de la nuit, pendant une forte gelée, Julien, épuisé de fatigue, se reposait,

quand il entendit la voix d'une personne qui se lamentait misérablement. Julien se leva, et trouvant la personne à demi-morte de froid, il la transporta en sa maison et alluma du feu pour la réchauffer. Peu après, cet homme qui avait paru infirme et aussi misérable qu'un lépreux, s'élevant au ciel tout brillant de lumière, dit à Julien : « Le Seigneur m'a envoyé vers toi, pour te faire savoir qu'il a accepté ta pénitence. » puis il disparut. Peu de temps après, Julien et sa femme, pleins de bonnes œuvres, se reposèrent dans le Seigneur. »

C'est ce saint Julien, surnommé *l'hospitalier* ou *le pauvre*, qui est mentionné dans le martyrologe de Paris, au 12 février, mais on ignore le lieu et le temps où il vivait.

Il existe une grande similitude entre ce saint et un autre du même nom, inscrit au martyrologe romain le 9 janvier et également surnommé *l'hospitalier*. Ce dernier vivait en Egypte au IVe siècle. De concert avec son épouse sainte Basilisse, il consacra tous ses revenus au soulagement des pauvres, et fit de sa maison un vaste hôpital. Ses reliques furent apportées d'Orient à Paris, et partout on bâtit des églises et des hôpitaux sous son invocation.

C'est la charité catholique qui a érigé aux portes des villes ces hôtelleries qui s'ouvraient gratuitement pour les pauvres voyageurs. Jamais on n'a vu les philantropes donner leur santé, leurs biens, leur vie pour la charité, comme cette immense phalange de saints dont l'Eglise s'honore.

A Paris, où la mendicité était autrefois une industrie lucrative, les mendiants formaient une sorte de confrérie sous le patronage de Saint-Julien-le-pauvre. Pour fêter dignement leur saint patron, le 12 février, les confrères de tous les quartiers se réunissaient pour une commune agape. Ce jour-là, chacun revêtait un costume de cérémonie loué chez le fripier attitré. La fête était présidée par une reine qui jouait son rôle avec une certaine dignité, et au moment de son entrée dans la salle du festin, une musique en rapport avec la dignité des convives jouait un morceau de circonstance. Enfin, le banquet terminé, boiteux et manchots, borgnes et bossus, rangés sur deux rangs; ouvraient une danse, qui faute du nombre voulu de bras et de jambes, offrait le spectacle le plus grotesque et le plus original.

Les ménétriers, ou joueurs d'instruments obligés par état de voyager, se placèrent également sous le patronage de saint Julien. Ils avaient à Paris un hôpital et une église sous le titre de Saint-Julien-des-Ménétriers.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE

O rosier odoriférant,
O vrai lis de virginité,
O violette florissant
Marguerite d'humilité,
Marjolaine de pureté,
Romarin fleurant, pur dictame
Par votre clémente bonté,
Ayez pitié de ma pauvre âme
(LIVRE D'HEURES XIV[e] S.)

L'Eglise a toujours regardé le buisson ardent qui fut montré à Moïse comme l'emblème de la virginité de Marie qui demeura intacte, bien que son sein donna naissance au Sauveur des hommes. On peut donc affirmer que telle fut la pensée divine qui inspira le prodige que nous allons brièvement raconter.

En l'an 1400, la veille de la fête de l'Annonciation, des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans une campagne à deux lieues de Châlons-sur-Marne, aperçurent tout-à-coup une lumière vive qui éclata au milieu d'un buisson d'aubépine. Ils accoururent donc aussitôt pour éteindre ce feu, mais à son approche, ils se sentirent repoussés par une force surnaturelle; ils tombèrent à genoux, et aperçurent dans ce nouveau buisson ardent une image de Marie, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus.

Le bruit de cette merveille ne tarda pas à se répandre dans tous les villages d'alentour. Le soir même elle était connue à Châlons. L'évêque et le clergé s'empressèrent d'accourir sur le lieu du prodige ; ils virent la flamme briller encore un instant, puis s'évanouir, laissant uu milieu du buisson d'épines blanches la miraculeuse statue qui prit le nom de *Notre-Dame-de-l'Epine.*

Telle fut l'origine de ce gracieux sanctuaire qui, depuis quatre siècles, est l'un de nos plus célèbres pèlerinages. L'église de Notre-Dame-de-l'Epine, par une curieuse analogie avec le fait miraculeux qu'on vient de lire, est construite dans le style si riche du XVe siècle qu'on appelle style *Fleuri* et style *Flamboyant.* Elle est encore aujourd'hui le lustre de cette contrée, et le rendez-vous de toutes les misères qui se plaisent à invoquer Celle qui est appelée le *Salut des infirmes* et le *Secours des chrétiens.*

Tous les ans, lorsqu'arrive la solennité de l'Assomption, il est beau de voir la multitude des petits enfants que leurs parents viennent présenter à Notre-Dame. Ces innocentes créatures, vêtues de blanc, viennent à l'offrande portant chacune un cierge allumé. Elles sont ensuite consacrées à Marie pour sept années pendant lesquelles elles doivent porter des habits blancs ou bleus. Et ces heureux enfants, presque tous d'une complexion maladive, recouvrent sous l'égide de Marie les forces et la santé.

NOTRE-DAME DE BOULOGNE

Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban, et vous serez couronnée.
(LE CANTIQUE DES CANTIQUES.)

Les anciennes chroniques attribuent à Notre-Dame-de-Boulogne une origine non moins merveilleuse qu'à Notre-Dame-de-l'Epine.

« En l'an 633, sous le règne de Dagobert Ier, pendant que les habitants de Boulogne étaient réunis dans l'église, la Mère de Dieu leur apparut tout-à-coup, environnée d'une grande majesté. Elle leur annonça que son image venait d'entrer dans le port, portée sur un navire sans guide et sans pilote, et qu'elle voulait qu'elle fût placée avec honneur dans le lieu où ils étaient occupés à prier. La foule s'empressa de courir au rivage. Par un prodige de la miséricorde divine, le plus grand calme régnait sur la mer, et une nacelle, environnée d'une lumière éclatante, fendait les eaux, poussée par une main invisible.

« On y trouva une statue en bois de cèdre, d'environ trois pieds de haut, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Son visage avait quelque chose de si agréable et de si majestueux que tout le peuple était ravi d'admiration et de

piété. Le clergé de la cathédrale, réuni en procession, la transporta solennellement au lieu quelle s'était choisi. » (1)

Le pèlerinage de Boulogne acquit aussitôt une célébrité européenne; dès l'an 1033, le bruit des miracles qui s'y opéraient attirait un si grand nombre de pèlerins, qu'on fut obligé pour les recevoir de bâtir des hôpitaux.

Les parisiens, entre tous, se faisaient remarquer par une dévotion toute particulière à Notre-Dame-de-Boulogne; elle s'accrut à ce point, que pour satisfaire aux pieux désirs de ceux que leurs infirmités ou leurs affaires empêchaient d'entreprendre un long pèlerinage, on fut obligé de bâtir aux portes de Paris une église à laquelle on donna le nom de *Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Seine*. Une image de la Sainte Vierge y fut placée, sur le modèle de celle de Boulogne-sur-mer, et de cette manière, les fidèles trouvaient là un heureux supplément à l'éloignement du célèbre pèlerinage.

L'image miraculeuse de Notre-Dame, profanée par les Huguenots, fut brûlée en 1793 et l'église rasée jusqu'au sol.

Mais Dieu suscita un homme pour lui rendre plus encore que son ancienne splendeur.

M. l'abbé Haffreingue, né à Boulogne, avait, dès son enfance, conçu le désir, qui plus tard se forma en projet, de rendre à son pays son ancienne cathédrale. Après avoir terminé ses études et s'être consacré au saint ministère, ses concitoyens l'engagèrent à fon-

(1) L'abbé Brasseur. *Notice sur Notice sur Notre-Dame de Boulogne.*

der à Boulogne un établissement pour l'éducation des jeunes gens; il se rendit à ce désir. La divine Providence avait sans doute tout disposé dans cette vocation.

M. l'abbé Haffreingue acheta l'ancien évêché et le terrain sur lequel s'élevait autrefois la cathédrale; il dressa lui-même un plan admirable; mais avec quels fonds l'exécuter?...

Un jour, une pauvre femme vint le trouver et lui dit: « J'ai appris, mon père, que vous avez l'intention de faire reconstruire l'église de Notre-Dame-de-Boulogne; je ne suis pas riche, mais je désire y contribuer, veuillez recevoir ma faible offrande. » Et elle lui remit une pièce d'or de vingt francs, qu'il accepta, en lui assurant qu'avec cela il commencerait les travaux.

En effet, M. l'abbé Haffreingue fit une commande de pierres, et sous les auspices de Marie, il mit la main à cette œuvre colossale qui fait aujourd'hui l'admiration de ceux qui visitent le pays.

Le 30 août 1853, cinquante mille pèlerins accouraient à Boulogne pour être témoins de l'inauguration d'une statue de Notre-Dame, sur le dôme de cet édifice splendide.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

MARS

MOIS DE SAINT JOSEPH

14 N.-D. de Chartres.

17 S. Patrice.

19 S. Joseph.

21 S. Benoît.

25 L'Annonciation.

NOTRE-DAME DE CHARTRES
N.-D. DE LA BRÈCHE

Pour moi je suis comme un mur et mes mamelles sont comme une tour.
(LE CANTIQUE DES CANTIQUES.)

Un poëte national disait à la cour de Philippe-Auguste : « La Vierge mère de Dieu a révélé par ses paroles et ses effets qu'elle aimait Chartres de préférence à toutes les cités. Dans de fréquentes apparitions, elle a daigné se nommer elle-même *Dame de Chartres* : là elle répand dee bienfaits sans nombre et des faveurs sans égales ; là elle a choisi sa demeure et mis en dépôt ses plus riches reliques. » (1)

S'il faut en croire d'anciennes traditions, le culte de Marie aurait existé à Chartres même avant l'ère chrétienne. On regarde en effet comme certain que les Druides, qui étaient les prêtres des anciens Gaulois connaissaient la prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une vierge enfantera. » Nous savons de plus que dans les grottes profondes, où ils célébraient leurs mystères, ils érigèrent des statues à cette vierge inconnue, avec cette inscription: *à la vierge qui doit enfanter*, ou bien cette autre : *à la future Mère du Dieu qui doit naître*.

Le plus célèbre de ces antiques sanctuaires est sans contredit celui de Chartres. Là, dans une vaste crypte, sur laquelle on a bâti la cathédrale, on vénère une petite statue de bois, représentant une femme sur son trône, tenant son fils assis sur ses genoux. Sa robe est une tunique étroite, par dessus elle a une mante, en forme de chasuble antique qui se retrousse sur les bras; elle a sur la tête une couronne, dont les fleurons affectent la forme des feuilles de chêne. L'enfant n'est vêtu que d'une simple tunique, il a la tête découverte et les pieds nus; sa main droite bénit, la gauche tient un globe.

Lorsque saint Patantien, second évêque de Sens, s'arrêta à Chartres. il bénit cette image et dédia la grotte à la vierge qui avait enfanté.

Mgr Pie, évêque de Poitiers, dans un discours remarquable qu'il prononça lors du couronnement de Notre-Dame-de-Chartres, a dit ces paroles: « Depuis les premiers jours du christianisme jusqu'à la fin du dernier siècle, *Notre-Dame-de-Soubs-terre* a été le plus célèbre sanctuaire européen de Marie; et cette longue suite de papes, de rois, de saints, de pontifes, de princes, de pèlerins de tout âge, de tout sexe, de toute condition que nous verrons affluer à Chartres, s'en iront toujours avant toutes choses, se prosterner sur le pavé de la sainte grotte. Aussi les témoignages de la piété et de la reconnaissance y abondent, d'innombrables lampes y brûlent la nuit et le jour. La crypte est une forteresse; elle a ses hommes de guerre qui la défendent dans les siècles de guerre. La crypte est une hôtel-

lerie, elle a ses pieuses vierges, pour soigner durant la neuvaine qui sera suivie de leur guérison, les pèlerins atteints du feu sacré ou du mal des ardents. Enfin, pour tout dire, il s'y opère incessamment des miracles sans nombre. »

Ce qui contribua encore grandement à rendre le sanctuaire de Chartres si vénérable, c'est une relique insigne qui lui fut donnée par Charles-le-Chauve; je veux parler d'une tunique de lin, que des témoignages constants disent avoir appartenu à la Sainte Vierge.

Cette tunique ou plutôt ce voile, conservé d'abord à Constantinople, fut envoyé à Charlemagne par l'impératrice Irène, et plusieurs miracles avaient été accordés par son attouchement à la pieuse vénération des fidèles.

Guillaume-le-Breton disait dans sa *Philippide*:

> Tout le monde vénère en la Chartraine église
> La tuniqne sacrée, autrement la chemise
> Que la Vierge porta sur son corps spécieux
> Tant qu'elle eut Jésus-Christ dans son sein précieux.

Nous arrivons maintenant au fait mémorable qui a donné lieu au titre de *Notre-Dame-de-la-Brèche*.

La Sainte Vierge était autrefois dame souveraine de Chartres. Or, pendant un siége que cette ville eut à soutenir contre les Huguenots en 1568, l'image de la *Bonne-Dame* fut placée sur une des portes avec cette inscription: *Carnutum tutela,* la protection de Chartres.

Ce fut précisément cet endroit que les Huguenots choisirent pour pointer leurs canons;

mais, chose étrange, aucun boulet ne toucha cette porte ni cette image; il fallut faire brêche ailleurs et finalement abandonner le siége. En reconnaissance de ce bienfait, la ville éleva sur la porte Drouaise un sanctuaire à Notre-Dame-de-la-Brêche, et il s'y faisait tous les ans une procession générale. C'est ainsi que nos pères savaient attirer sur eux les bénédictions du Ciel.

SAINT PATRICE

> Vous avez tiré mon âme de l'enfer, vous m'avez tiré du milieu de ceux qui descendent dans la fosse.
>
> (PSAUME XXIX.)

Le nom du grand apôtre de l'Irlande a toujours été entouré de la plus grande vénération, et son culte a joui dans l'esprit des chrétiens d'Occident d'une haute faveur qui a traversé tout le moyen-âge. La légende du *Purgatoire-Saint-Patrice* était encore très populaire au siècle dernier. Or voici ce qu'elle raconte:

Saint Patrice voyait avec tristesse l'aveuglement de ceux qui refusaient de croire aux châtiments de l'autre vie. Il lui vint donc en

pensée de demander à Dieu qu'il fît connaître par une représentation sensible la vérité des supplices des méchants. Pendant un mois entier le saint ne cessa de pousser ses gémissements vers la majesté divine. Or Dieu lui apparut un matin et le mena en un lieu écarté, près d'une caverne profonde, puis il lui dit :

« Quiconque entrera dans ce lieu après une parfaite confession de ses péchés recevra l'entière absolution de toutes les peines qu'il avait méritées. Là on verra non seulement les peines réservées aux coupables, mais encore les récompenses et la gloire préparées aux élus. Mais malheur à celui qui entrera dans ce lieu, poussé seulement par la curiosité ou par quelqu'autre motif que celui de son salut éternel, sans s'être auparavant purifié par le sacrement de pénitence; il sera condamné à y rester, sans espérance d'en sortir jamais. » Après ce discours la vision disparut laissant le saint rempli d'une grande joie et d'une grande consolation. Le lendemain, Patrice fit assembler tout le peuple pour lui apprendre ce qui lui avait été révélé. Sur le champ plusieurs résolurent d'entrer dans la mystérieuse caverne, les uns animés d'une grande piété, les autres poussés par le désir d'éprouver la vérité des paroles de l'apôtre. Mais ceux-ci y étant entrés ne revinrent jamais, tandis que les autres en sortirent avec la résolution inébranlable de souffrir toutes sortes de tourments plutôt que de méconnaître les vérités de l'Evangile.

Cette caverne légendaire est située dans une petite île du lac Déarg, en Irlande. De toutes

parts, disent les chroniques, on venait la visiter, et il s'y opérait des merveilles de conversion. On conserve encore aux archives de la tour de Londres, deux attestations délivrées par Edouard III à deux étrangers de distinction, l'un Hongrois et l'autre Lombard, qui avaient accompli ce pèlerinage. En 1397, Richard II accordait un sauf-conduit pour visiter ce lieu célèbre à Raymond, comte de Périlhès, chevalier de Rhodes et chambellan du roi de France, qui s'y rendit avec vingt hommes et trente chevaux. A son retour, Raymond écrivit en dialecte Limousin une relation de son voyage.

Le pèlerin qu'un pieux désir conduisait au *Purgatoire-Saint-Patrice*, devait être muni des lettres de l'évêque de son diocèse. En arrivant au monastère, il les présentait au père prieur, puis il commençait une neuvaine de préparation à ce généreux voyage. Le dernier jour, après s'être confessé et avoir communié dévotement; le pèlerin assistait à une messe de *Requiem* comme si c'eût été le jour de ses funérailles. Après la messe, le prieur lui adressait une courte exhortation, puis il était conduit processionnellement jusqu'à la porte de la caverne; il y entrait et la porte se refermait aussitôt sur lui. Le lendemain, à la même heure, une nombreuse assistance allait l'attendre à l'entrée de la caverne, et si le pèlerin se présentait au moment où la porte s'ouvrait de nouveau, il était conduit avec grande joie à l'église, où tous ensemble rendaient grâces à Dieu.

Telles étaient, d'après les récits des voya-

geurs, les cérémonies qu'on devait observer dans l'introduction du *Purgatoire-saint-Patrice*. Nous passons sous silence le récit de ces visions merveilleuses et extraordinaires qui avaient lieu dans la mystérieuse caverne ; ces légendes ont parcouru l'Europe entière.

Cependant le temps vint où l'on dut mettre un terme à ces manifestations superstitieuses. La caverne du lac Déarg fut fermée en 1497 par l'ordre du Souverain Pontife. Le gouvernement Anglais intervint à son tour pour en interdire l'entrée. De sorte que l'antique dévotion est tombée dans l'oubli, et les profondeurs inaccessibles de la caverne se sont comblées.

Toutefois l'Eglise ne saurait qu'approuver une dévotion qui demanderait à saint Patrice son concours pour nous faire éviter les flammes éternelles. Il est écrit que ceux qui seraient dévots à sa mémoire, et feraient quelque œuvre de piété en son honneur le jour de sa fête obtiendraient miséricorde à l'heure de la mort, et ne périraient pas éternellement.

SAINT JOSEPH

> Je choisis le glorieux saint Joseph pour mon patron, et me recommande à lui en toutes choses. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession que je ne l'aie obtenu. (Ste Thérèse.)

Ces paroles de la sainte réformatrice des Carmes ont porté leurs fruits, elles ont partout inspiré la plus solide dévotion à saint Joseph. Demeurée pendant bien longtemps le partage de quelques âmes ferventes, cette dévotion a pris dès lors un grand développement.

La première église élevée en France sous l'invocation de saint Joseph est celle qui appartenait autrefois aux carmélites de Paris. La première pierre en fut posée en 1613, par la reine Marie de Médicis. Aujourd'hui on pourrait compter par milliers les sanctuaires et les autels érigés en l'honneur du chaste époux de Marie.

Partout aussi, on a vu s'établir sous ses auspices de pieuses associations, les unes en faveur des pauvres et des orphelins, les autres dans le but de secourir et de consoler les malades et les agonisants. Un mois entier, le mois de mars, a été consacré à saint Joseph.

L'Eglise toute entière vient de se placer sous son patronage.

En souvenir de ses soins paternels pour l'Enfant Jésus, la jeunesse chrétienne le choisit pour son patron, les voyageurs lui adressent leurs vœux en mémoire de sa fuite en Egypte. Or nous sommes tous ici-bas des pèlerins et des exilés, ces titres nous recommandent auprès de saint Joseph, tournons donc nos regards vers lui, il est prêt à nous secourir.

Aussi bien ce n'est pas sans raison, que, de préférence à tant d'autres saints, on honore saint Joseph comme patron des agonisants, comme protecteur de tous ceux qui veulent faire une bonne mort. La sienne a été si douce, si belle, et si précieuse, qu'elle fait envie à tout ce qu'il y a de juste sur la terre. Le saint vieillard eut continuellement auprès de son lit Jésus et Marie, tous deux empressés à le servir. Tour à tour ils lui présentaient les breuvages et les soulagements compatibles à leur pauvreté. Combien de fois Jésus ne soutint-il pas de sa main sa tête languissante? Combien de fois Marie n'essuya-t-elle pas la sueur qui coulait de son front pâle et décoloré? Mourir comme Joseph, c'est la grâce des grâces, c'est le gage du salut.

La tradition est venue compléter admirablement le récit évangélique sur la vie et les travaux de saint Joseph. Quoique notre dessein ne soit pas de les reproduire, il en est une qui doit trouver sa place ici, car elle nous apprend d'où vient ce lis qui est constamment donné à ce grand saint comme attribut.

Marie, retirée dans le temple, avait atteint sa quatorzième année. et les prêtres durent lui choisir un époux. Mais une chose les embarrassait, c'était son vœu de virginité ; ils consultèrent donc le Seigneur. Or, pendant qu'ils étaient en prières, on entendit sortir du propitiatoire une voix qui disait : « Il faut que l'oracle d'Isaïe s'accomplisse. Il sortira une tige de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de la tige. Que tous les membres de la famille de David déposent leurs verges dans le temple ; celui dont la baguette se trouvera fleurie et sur laquelle l'esprit de Dieu viendra se reposer, doit être l'époux de la vierge. »

L'appel du Seigneur fut immédiatement publié, et les jeunes hommes de la famille de David vinrent déposer leurs baguettes près de l'autel du propitiatoire. On offrit des sacrifices à Dieu pour qu'il daignât manifester sa volonté. Mais le lendemain, quand le grand-prêtre vint au temple, aucune des baguettes n'avait poussé des fleurs. Il consulta de nouveau le Seigneur, et il lui fut répondu que tous les fils de David n'étaient pas venus. Celui qui avait manqué à l'appel n'était autre que Joseph, qui avait cru pouvoir se dispenser de venir, parce qu'il était déjà avancé en âge. Mais apprenant l'oracle du Seigneur, il vint à son tour déposer sa verge près de l'autel. Le lendemain elle était couverte de fleurs et l'on vit une blanche colombe descendant du ciel venir s'y reposer. Joseph fut donc désigné pour être l'époux de Marie ; celle-ci l'accepta humblement, car elle savait que tout

est possible à Dieu, qui avait reçu son vœu de n'appartenir qu'à lui.

Les drames religieux du moyen-âge ont reproduit cette belle tradition. L'acteur fait ainsi parler les deux fiancés :

JOSEPH.

Suave et odorante rose.
Je scay bien que je suis indigne
D'épouser vierge tant benigne,
Et sus, je n'ai guère de biens.

MARIE.

Nous trouverons bien les moyens
De vivre, ne soyons point en peine,
En texture de soie et de laine
Je me cognois.

JOSEPH.

C'est bien dit, Marie!
Aussi de ma charpenterie
Je gagnerai quelque chosette.

La tradition, en effet, nous apprend que Joseph travaillait sur le bois, et ceux qui exercent ce métier l'ont choisi généralement pour patron.

Saint Joseph a aussi ses pèlerinages. Nous ne ferons que citer les sanctuaires de *Saint-Joseph-des-Champs*, de *Saint-Joseph-du-Chêne* et de *Saint-Joseph-de-Segré*, vers lesquels se précipitent les populations du Maine et de l'Anjou. Ces modestes oratoires sont pour ces contrées des sources intarissables de grâces et de bénédictions.

Beauvais est le siége d'une Archiconfrérie de saint Joseph. Le 14 Juillet 1872, marquera

dans les annales de cette association. Ce jour-là l'évêque de Beauvais couronnait solennellement, et par délégation de N. S. Père le Pape la statue du saint Patriarche, au centre de l'Archiconfrérie. Dans cette circonstance, l'éloquent évêque de Genève, Mgr. Mermillod, exposa d'une manière frappante les rapports intimes qui existent entre le culte de saint Joseph et la régénération de la famille, entre ce culte et le bien-être de la classe ouvrière.

« Dans le culte de saint Joseph, il y a je ne sais quoi de vivant, je ne sais quoi de protecteur, je ne sais quoi de fécondant pour le peuple chrétien. Si le peuple, remarquez-le bien, est une faiblesse, il est aussi une force; or le peuple a besoin de trois choses : il a besoin d'exemple, il a besoin de protection, il a besoin de services. Le culte de saint Joseph lui apporte ces trois choses. Aussi pouvons-nous dire avec raison que c'est la fête du peuple, la fête de la foi, la fête du cœur. »

SAINT BENOIT

> Le signe de la croix a la vertu de confondre les secrets de la magie et de réduire à néant ses funestes breuv ges.
> (S. Athanase.)

« Il n'appartient pas à l'homme de juger de la puissance et de la bonté de Dieu. Dans

sa sagesse et sa providence, il emploie quelquefois, pour venir à notre secours dans nos besoins, des moyens d'une extrême simplicité, afin d'entretenir en nous l'humilité et la confiance filiale. L'homme peu éclairé de la foi s'étonne, il est même tenté de se scandaliser, parce qu'il lui semble que les moyens par lesquels Dieu opère sont disproportionnés à sa grandeur. C'est orgueil ou légèreté de penser ainsi ; car Dieu ne se met à notre portée qu'à la condition de s'incliner vers nous.»

Ces lignes sont les premières d'un petit opuscule qui a pour titre : *Essai sur l'origine et les priviléges de la médaille de saint Benoît*, (par le R. P. dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes.)

Une longue expérience des grâces que la célèbre médaille, dont nous voulons parler, a procuré aux fidèles qui s'en sont servis avec foi, l'a rendue chère à la piété catholique. Cette médaille est particulièrement en usage pour repousser les embûches du démon, dans les tentations, dans les maléfices et dans les situations difficiles ou dangereuses que le chrétien peut rencontrer sur sa route.

Mais disons tout d'abord ce que cette médaille représente.

Elle porte d'un côté l'image de la croix, ce bouclier que Dieu nous a donné pour arrêter les traits enflammés de notre ennemi.

Les lettres qui sont en relief sur la médaille représentent autant de mots qui ont une grande vertu pour repousser le démon. Sur la ligne perpendiculaire de la croix, on lit : C. S. S. M. L. Ce qui veut dire, *Crux sacra sit mihi*

lux; que la croix soit ma lumière. Sur la ligne horizontale on lit: N. D. S. M. D., ce qui signifie: *Non draco sit mihi dux; que le dragon ne soit pas mon chef.* Autour de la médaille s'étend une longue inscription, précédée du monogramme du Christ IHS — V. R. S. N. S. M. V. S. M. Q. L. I. V. B.

Ces initiales représentent ces deux vers latins:

> *Vade retro, Satana, nunquam suadas mihi vana;*
> *Sunt mala quæ libas; ipse venena bibas.*
>
> Retire-toi, Satan, cesse de me tenter
> Et garde tes poisons, je n'y veux pas goûter.

Enfin, entre les branches de la croix on voit ces quatre lettres: C. S. P. B. *Crux sancti patris Benedicti, croix du saint père Benoît.*

De l'autre côté, la médaille offre l'effigie de ce grand saint qui a été si puissant contre les démons par le signe de la croix: c'est sous cette forme seulement que l'Eglise la recommande.

« Sa vertu, dit le P. dom Guéranger, est inhérente au signe de la croix dont elle est marquée, et à l'effigie de saint Benoît, dont elle attire la protection. Le saint nom de Jésus, les paroles que le Sauveur a employées pour repousser Satan, le souvenir des victoires remportées par saint Benoît sur cet esprit de malice, sont autant de conjurations puissantes devant lesquelles on peut s'attendre qu'il reculera, si on les emploie avec foi. »

Nous avons dit plus haut que cette sainte médaille était particulièrement propre à détruire les maléfices du démon. Le savant abbé

de Solesmes a recueilli à l'appui de cette vérité une foule de faits récents, entr'autres celui qui eut lieu en 1858 dans une commune du département de la Vienne :

Dans une réunion d'amis à laquelle assistait une personne de sa connaissance, on vint à parler des tables tournantes. Quelques personnes de la société racontèrent les succès qu'elles avaient eu récemment dans ce genre d'expérience, et l'on convint qu'on se réunirait le lendemain pour donner une séance. A l'heure dite, chacun se met à l'œuvre en observant exactement les conditions d'usage. Mais après deux heures d'essai, la table n'avait pas remué ; aussi les amis allaient se séparer lorsque mademoiselle X... émit l'opinion que la médaille de saint Benoît qu'elle portait sur elle pourrait bien être la cause de cette déconvenue. On convint alors d'une autre séance pour le lendemain, et mademoiselle X... dut laisser chez elle sa médaille.

L'expérience eut donc lieu de nouveau, et au bout d'une demi-heure la table se mit à remuer d'elle-même. On l'interrogea alors selon le mode établi depuis longtemps, et à cette demande : « Pourquoi n'as-tu pas répondu hier ? est-ce parce que mademoiselle X... avait sa médaille de la sainte Vierge ? » La table répondit non — « Est-ce par ce qu'elle avait celle de saint Benoît ? » — Oui ! oui ! fut-il répondu. On passa ensuite à d'autres questions, et à celle-ci : — « Comment t'appelles-tu ? » La table répondit par le mot auquel on s'attendait : « Satan. »

Enfin, chacun se sépara, se promettant

de porter désormais sur soi la médaille de saint Benoît.

Le docte Bénédictin cite encore bien d'autres faits qui ont trait à des guérisons obtenues (1), à la préservation dans les dangers, etc.

Saint Benoît est l'un des saints qui ont le plus illustré l'Eglise; On lui donne souvent le titre de patriarche des moines d'Occident; c'est lui en effet, qui le premier a fait fleurir la vie monastique dans l'Eglise Latine. Il est donc bien naturel qu'on lui rende un culte particulier que Dieu récompense par la plus précieuse des grâces. Ce grand saint apparut un jour à sainte Gertrude, et lui déclara que: « Quiconque rendait gloire à Dieu pour les faveurs dont ce divin Maître avait comblé ses derniers moments, il s'engageait à l'assister lui-même à l'heure de sa mort. Je serai pour lui, ajouta-t-il, un rempart contre les embûches du démon. Fortifié par ma présence, il échappera aux piéges de ses ennemis, et le ciel s'ouvrira pour lui. »

---

(1) Il est démontré par les faits que la médaille a une efficacité toute particulière contre les hémorragies.

L'ANNONCIATION

> Devant l'image de Marie,
> Si bonne à l'âme qui la prie,
> Aucun chrétien ne passera
> Sans dire un *Ave Maria*.
> (EPIGRAMME.)

Comme la violette qui fleurit parmi les feuilles mortes et les herbes sèches dont l'hiver a jonché la terre, *Notre-Dame de Mars* — c'est ainsi que le peuple appelle l'Annonciation de la Vierge — nous arrive alors que l'Eglise est couverte du voile sombre de la pénitence.

L'Annonciation ne se fait remarquer ni par l'éclat de la pompe religieuse, ni par le concours bruyant des fidèles, mais cette fête est celle de la plus populaire de nos prières; elle nous rappelle ce jour où l'ambassadeur du Roi du Ciel entre dans la demeure de la plus humble et de la plus pure des Vierges, et lui dit: « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. »

« *Je vous salue, Marie*; oh! que ces paroles ont été souvent répétées depuis dix huit cents ans! De combien de cœurs elles se sont élancées pour monter vers cette Reine du Ciel!

» *L'Ave Maria*, les rois et les reines le disent avant de commencer leur journée, comme le laboureur avant d'aller labourer son champ.

» *Je vous salue Marie*, c'est le cri du matelot sous les coups de l'orage; le jeune soldat mourant loin de son pays, se souvenant de sa mère et de son village, le murmure avec espoir.

» *L'Ave Maria*, c'est la prière du juste qui veut conserver sa justice, et celle du pécheur qui veut avoir une protectrice dans le ciel. L'enfant qui ne fait encore que bégayer quelques mots apprend sur les genoux de sa mère à dire : « *Je vous salue, Marie.* » Et le vieillard courbé sous le poids des ans et des infirmités, marche péniblement vers l'autel de la Reine des Patriarches, et s'agenouillant devant son image, dit la même prière que le petit enfant; vieillesse et jeune âge, bonheur et infortune, richesse et pauvreté, justes et pécheurs, tous veulent être sous la protection de Marie, et tous disent avec respect : » Nous vous saluons, Marie. » (1)

Le jour s'ouvre et se ferme au son de l'*Angelus*. Pour bien des gens, cette voix d'en haut a perdu son charme et sa signification; elle frappe leurs oreilles et ils ne l'entendent pas. Mais il est des contrées plus fidèles, où au premier tintement de la cloche, l'artisan pose son outil, les conversations sont interrompues, tout fait silence en l'honneur de Marie.

La bannière de l'Annonciation réunit les nombreuses confréries des tisserands et des fileuses. Saint Epiphane nous apprend que la Vierge excellait dans l'art de travailler en laine, en bysse et en or; son adresse à filer le lin de

(1) V. Walsh. *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes.*

Péluse est encore traditionnelle en Orient. Chez nous, on donne le nom de *Fil de la Vierge* à ces réseaux presque vaporeux, qui planent dans l'air pendant les humides matinées d'automne. C'est encore pour le même motif que les jeunes fiancées déposaient près de l'autel de Marie une quenouille de lin. Un grand nombre de métiers préférèrent à leur patronage traditionnel celui de l'Annonciation.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

AVRIL

MOIS DE LA RÉSURRECTION

— Les Rameaux.

— Jeudi-Saint.

— Vendredi-Saint.

— Samedi-Saint.

— PAQUES.

23 S. Georges.

25 S. Marc.

LES RAMEAUX

> **Ils coupèrent des branches de palmier et allèrent au devant de Jésus en criant : Hosanna !**
> **(S. Jean XII.)**

La matinée de ce jour revêt une physionomie toute particulière. Comme au jour où le Sauveur du monde fit son entrée triomphante à Jérusalem, le pavé de nos rues et de nos églises est jonché de feuillages verdoyants ; les autels en font leur unique parure. Chaque fidèle tient à la main sa petite branche de buis aux feuilles luisantes, les enfants les ornent de rubans, de fleurs et de fruits.

En Provence, l'olivier, le myrthe et le laurier s'unissent ensemble. Dans le Jura, c'est le hêtre. En Espagne et en Italie, c'est la palme. Aussi le peuple a consacré cette fête sous le nom gracieux et pittoresque de *Pâques-fleuries*. Ces rameaux sont présentés à la bénédiction du prêtre qui les encense et les asperge d'eau bénite et dit à haute voix : « O Dieu qui avez envoyé dans ce monde N. S. Jésus-Christ pour le salut des hommes, et qui avez inspiré à une troupe de fidèles la dévotion d'étendre ses vêtements, et de jeter des branches de palmier dans le chemin où il

passait lorsqu'il entra à Jérusalem; faites-nous, s'il vous plaît, la grâce de préparer la voie de la foi. Bénissez ces branches de palme et d'olivier que vos fidèles portent en l'honneur de votre nom, afin que ceux qui les conservent reçoivent votre bénédiction et que votre main protège et délivre de tous maux ceux qui ont été rachetés par N. S. Jésus-Christ. »

Cette cérémonie terminée, le clergé et le peuple, portant les rameaux bénits, vont processionellement à la croix plantée au milieu du cimetière; là chacun détache une petite branche de son rameau, et la dépose pieusement sur la tombe d'un parent, d'un ami.. Enfin, de retour au logis, le rameau sacré est fixé au chevêt du lit entre le Christ et la bonne Vierge.

« Des idées que je me garderai bien de nommer superstitieuses, dit un pieux auteur, sont attachées en divers pays à la garde de ces rameaux. En Bretagne, la mère qui ne verrait plus la branche bénite à la couche de sa fille tremblerait pour elle. Quand un enfant vient de naître, on prend quelques feuilles de rameaux pour les attacher au berceau du nouveau-né. Et quand nos derniers instants sont arrivés, quand nous serons couchés sur le lit d'où ne nous lèverons plus, le rameau qui a veillé sur nos nuits tranquilles, sera ôté de la muraille ou du rideau; la sœur de charité qui soignera nos souffrances, et qui pensera au salut de notre âme, le mettra dans l'eau bénite pour asperger de temps en temps notre couche et nous-mêmes. » (1)

(1) V. Walsh, *Tableau poétique des fêtes chrétiennes.*

La procession des rameaux se faisait autrefois à Notre-Dame de Paris avec un rite et des usages particuliers. L'archevêque, accompagné de son chapitre, se rendait en procession à la porte de la prison du Petit-Châtelet ; et là, on chantait le *Gloria laus*, l'archevêque frappait la porte avec la hampe de la croix, en récitant l'antienne *Attollite portas*. Les portes étant ouvertes, il délivrait un prisonnier qui sortait avec lui, et portait sa queue jusqu'à Notre-Dame, en témoignage d'actions de grâces.

Le moment de la procession des Rameaux fut longtemps dans l'imagination du peuple, un moment rempli de mystères. Quand le prêtre frappe du pied de la croix la porte de l'église, les bêtes se mettent à parler, les idiots recouvrent la raison, et les cavernes qui recèlent des trésors s'ent'rouvrent un instant, et laissent apercevoir ces richesses ignorées.

JEUDI-SAINT

Faites ceci en mémoire de moi.

(S. Luc. vii.)

Les derniers jours de la Semaine Sainte sont des jours de dévotion par excellence. En

ces jours, les plus indifférents veulent donner des marques de religion et de piété, et se pressent aux pieds des autels. Toutefois, chaque jour a sa physionomie particulière et ses dévotions qui lui sont propres.

Parmi celles qui distinguent le Jeudi Saint, il en est une qui est comme un vestige des pieuses agapes qui dans la primitive Eglise réunissaient les fidèles qui venaient de communier. Nous voulons parler des *pains de la Cène*, usage qui, comme tant d'autres, est sur le point de disparaître entièrement.

Ces pains que l'on apporte à la messe solennelle de ce jour reçoivent la bénédiction du prêtre, et, l'office étant terminé, ceux qui n'ont pas participé à la cène eucharistique mangent dévotement de ce pain en union avec Jésus-Christ, qui, dans la dernière cène qu'il fit avec ses disciples, prit du pain, et l'ayant bénit, le rompit, et le leur donna en disant: Ceci est mon corps, qui est livré pour vous, faites ceci en mémoire de moi. » (1)

L'objet de cette cérémonie est donc le même que celui de la communion, qui est de nous rappeler que nous sommes les enfants d'un même père, et membres d'une même famille, assis à la même table, nourris par les bienfaits d'une même providence, appelés à posséder un même héritage, frères par conséquent et obligés de nous aimer les uns les autres.

Telle est encore le sens et l'origine de la cérémonie du pain-bénit, qui a lieu à la messe paroissiale du dimanche. Dans les premiers siècles de l'Eglise tous ceux qui assistaient au

(1) S. Luc. C. 22.

saint sacrifice s'approchaient de la sainte table; mais, la pureté des mœurs et la piété s'étant relâchées, les communions sacramentelles devinrent moins fréquentes.

Toutefois, pour conserver la mémoire de l'ancienne communion qui était pour tous, on distribua dans les églises une partie des offrandes de pain qui étaient bénites par une prière particulière.

Le pain bénit est placé par l'Eglise au nombre des sacramentaux, c'est-à-dire de ces œuvres pies, qui, par une ressemblance avec les sacrements, produisent d'heureux effets, tant pour l'âme que pour le corps.

Giilbert Grimand, dans sa *Liturgie sacrée*, cite à l'appui de cette vérité des témoignages frappants. « Il n'est pas douteux, dit-il en terminant, qu'il ne soit arrivé mille choses semblables en la sainte Eglise, mais le peu de respect et de révérence que nous rendons à ces choses, le mépris de la piété, et le mauvais état de nos consciences empêchent l'effet et le fruit de ces choses saintes. »

La visite aux *reposoirs* est la principale dévotion du *Jeudi-Saint*.

Dans une chapelle où l'on a rassemblé toutes les pompes du temple, au milieu des fleurs et des cierges, sous un voile de drap d'or, l'hostie sainte a été déposée; alors, le peuple chrétien, quittant ses demeures, s'en va faisant les stations dans toutes les églises. Le silence, qui accompagne la foule qui va et vient, témoigne hautement de l'esprit religieux qui l'anime.

VENDREDI-SAINT

Christum spinis coronatum,
Lancea et clavis vulneratum.
Venite adoremus.
(OFF. DE L'EGLISE)

Il n'est point dans le cours de l'année de jour plus auguste et plus vénérable que celui-ci. C'est le grand jour des miséricordes, mais c'est aussi le jour du repentir, le jour de l'affliction et du deuil. Malheur à qui ne serait point touché et ne prendrait aucune part à la douleur de l'Eglise.

On ne sonne point les cloches en ce lugubre jour; les cierges sont éteints, les autels nus, comme la pierre d'un sépulcre; les pieux fidèles revêtent leurs vêtements de deuil, comme à la mort d'un proche ou d'un ami. De bonne heure les églises se remplissent; bientôt elles ne sont point assez vastes pour contenir la foule; mais le recueillement inspiré par une dévotion véritable préside à tout, et impressionne ceux mêmes qui voudraient fermer leurs cœurs à un sentiment si naturel.

La dévotion principale de ce jour est l'adoration de la croix. Les églises qui possèdent un fragment de la vraie croix, ou quelque autre relique de la passion du Sauveur, les exposent à la vénération des fidèles.

Si on excepte Jérusalem et Rome, aucune église de la chrétienté n'est si richement dotée en ce genre que Notre-Dame de Paris ; car outre les nombreuses parcelles de la vraie croix qu'elle possède, elle compte dans son trésor religieux un des clous qui a attaché Jésus à la croix, la couronne d'épines que les soldats placèrent sur sa tête. Ces insignes reliques, connues dans le monde chrétien depuis quatorze siècles, furent léguées par saint Louis à sa chère *Sainte Chapelle*. Il les acquit de Baudoin II de Constantinople, et dépensa, ce sage économe des deniers de son peuple, plus de deux millions pour son reliquaire de pierres et d'or.

Non seulement le Vendredi-Saint, mais tous les vendredis de carême ces vestiges augustes sont exposés à la dévotion des fidèles, et chaque fois, un prédicateur expose les motifs de vénération qui les recommande à la piété des chrétiens.

« Autrefois, dit Collin de Plancy, dans beaucoup de lieux, on représentait en action le terrible drame de la passion du Sauveur. Ensuite on faisait dans les rues une procession où l'on portait l'image de Notre Seigneur dans une bière découverte, entourée de vierges et de flambeaux. A toutes les stations où la procession s'arrêtait, la foule venait en adorant baiser l'auguste image et lui faire toucher des fleurs que l'on regardait dès lors comme préservatifs. (1)

(1) Il existe encore dans quelques villes du midi de la France certaines confréries de laïques qui font profession particulière d'honorer les mystères de la passion du Sauveur.

« Ces spectacles des mystères augustes donnés autrefois dans les églises ont été supprimés. La foi de nos pères était ferme. La nôtre est battue par les sarcasmes absurdes auxquels notre faiblesse donne prise. Nos pères qui nous valaient certainement pleuraient aux mystères. C'est au tableau de la passion du Sauveur que Clovis, bondissant, s'écriait : « Que n'étais-je là avec mes Francs. »

SAMEDI-SAINT

Vous m'aspergerez, Seigneur,
avec l'hysope et je serai purifié.
(PSAUME 50.)

La benédiction des fonts est la principale cérémonie de ce jour, celle qui a conservé son cachet de popularité.

Bien que l'eau bénite du Samedi-Saint soit faite en vue du sacrement du baptême, néanmoins c'est de cette eau dont les fidèles aiment

On les nomme ***Pénitents blancs ou pénitents noirs***, selon la couleur de la robe qu'ils revêtent dans les cérémonies religieuses. Aux processions solennelles, ils vont, la tête couverte d'un capuchon qui ne laisse voir que les yeux. Le Vendredi-Saint, après l'Office des Ténèbres, on porte dans les rues un Christ de grande dimension, qu'ils accompagnent avec des flambeaux, et en chantant des hymnes.

à se munir. Il semble, en effet, que les cérémonies et la solennité qui président à cette bénédiction doivent rendre cette eau plus respectable et plus salutaire que celle qu'on a coutume de bénir le dimanche, avant la messe paroissiale.

C'est une coutume très-ancienne et instituée par les apôtres eux-mêmes, de bénir par des prières, des exorcismes et des cérémonies de l'eau avec laquelle les prêtres font une aspersion sur les fidèles et sur les choses qui sont à leur usage.

Il n'y a personne, soit à l'entrée, soit à la sortie de l'église, qui n'en prenne. Les mères en donnent à leurs enfants; on en jette dans les maisons, dans les champs, sur les arbres et sur le bétail.

Qui oserait douter que cette eau acquiert par sa bénédiction une vertu surnaturelle? Toutefois, il serait superstitieux de croire que cette vertu lui est inhérente, et indépendante des dispositions de celui qui s'en sert. Aussi bien, quoique le peuple ignorant et grossier, toujours prêt à tout pervertir, fasse souvent un usage superstitieux de l'eau bénite, ce ne sera jamais une raison pour en bannir l'usage. Si l'on opinait à retrancher toutes les pratiques dont il est possible d'abuser, il faudrait bannir de nos tables les aliments dont l'abus peut causer des maladies.

Dans la bénédiction de l'eau, l'Eglise demande à Dieu de purifier du péché ceux qui s'en serviront; d'écarter d'eux les embûches de l'ennemi du salut; comme aussi de guérir

les malades et d'éloigner les fléaux de ce monde.

Un concile de Nantes, tenu au IXe siècle, après avoir prescrit la bénédiction de l'eau et l'aspersion du peuple avant la messe du dimanche, ajoute ces mots : « Qui voudra peut prendre de cette eau et en porter dans sa maison, en verser sur les fonds, sur les vignes et sur le bétail, comme aussi sur le boire et le manger.

Les fidèles ne sauraient donc faire trop souvent usage de l'eau bénite; mais qu'ils la conservent avec respect, qu'ils en usent avec foi; se rappelant que c'est de Dieu et non de l'eau que nous devons attendre un secours surnaturel et la pureté de l'âme.

PAQUES

O filii et filiæ,
Rex celestis, rex gloriæ,
Morte surexit hodie,
Alleluia !
(Hymne de l'Eglise.)

Autant les fêtes de Notre Seipneur surpassent en dignité les fêtes des saints, autant

la fête de Pâques l'emporte sur les autres solennités.

C'est le moment où la nature reprend une nouvelle vie ; la *paquerette* étale les rayons de sa corolle au dessus du gazon de nos prairies ; un parfum de printemps envahit les campagnes et les villes, les églises et les maisons.

En ce jour la foule des chrétiens indifférents se ferait un crime de ne pas venir plier le genou devant Dieu.

Pâques était autrefois une date de paix et de pardon ; le bien mal acquis était rendu, les injures pardonnées et oubliées. Dans les premiers siècles, les fidèles en entrant dans l'église, s'embrassaient en disant : « *Surrexit Dominus verè, alleluia!* le Seigneur est ressuscité. »

Le mystère de la Résurrection a été duraut le moyen-âge l'objet de représentations figurées dans les églises, qui se sont introduites dans les rites, et ont laissé une trace inneffaçable dans la prose qui se chante à la messe de ce jour.

Un enfant, en habits d'ange, placé au coin de l'autel, chantait : Qui cherchez-vous dans le sépulcre ?

Les trois Maries : Jésus de Nazareth.

L'ange : Il n'y est plus, il est ressuscité comme il l'avait prédit. Allez, annoncez qu'il est ressucité.

Les trois Maries, se tournent vers le chœur.

Madeleine : L'agneau a racheté ses brebis.

Marie Jacob : Le Christ innocent a réconcilié les pécheurs avec Dieu le Père.

Marie Salomé : La vie et la mort se sont livrées un duel admirable.

Deux chamoines : Dis-nous, Marie, ce que tu as vu dans ton chemin?

Madeleine : J'ai vu le sépulcre et la gloire du Christ vivant et ressuscité.

Marie Salomé : Les anges portaient témoignage, ainsi que le suaire et les vêtements.

Marie Jacob : Le Christ notre espoir est ressuscité ; il précède les siens en Galilée.

Le chœur : Nous savons que le Christ est ressuscité d'entre morts. O Roi vainqueur ! aie pitié de nous !

Ainsi le peuple qui se plaît tant dans les fictions dramatiques, ne trouva longtemps la satisfaction de ce besoin innocent que dans les cérémonies et les pompes religieuses. Par ce moyen les faits évangéliques se gravaient dans la mémoire des fidèles comme s'ils en avaient été les témoins.

Pour solenniser une fête comme celle de Pâques, ce n'était point assez d'un jour. Aussi le lundi et le mardi qui suivent ont toujours été des jours chômés. Chacun s'y livre à une joie toute cordiale, et de même que la fête des Rois a son gâteau ; la Saint-Jean ses feux de joie ; Pâques a ses œufs teints de diverses couleurs. On se les donne, on les joue, on les met sur les tables les plus frugales comme sur les mieux servies ; c'est la *fête des œufs*.

L'origine de la coutume des *œufs de Pâques* se rattache à l'établissement du Carême. L'Église ayant interdit l'usage des œufs, pendant ce temps de pénitence, ils devenaient à Pâ-

ques un objet de curiosité; les premiers que l'on mangeait étaient portés à l'église pour recevoir la bénédiction du prêtre.

C'est ainsi que le peuple, dans sa foi toute simple, faisait intervenir la religion jusque dans ses actions les plus ordinaires.

SAINT GEORGES

> Vous qui voulez l'ordre de chevalier,
> Il vous convient mener nouvelle vie,
> Péchié fuir, orgueil et villenie,
> Dévotement, en oraison veiller.
>
> (E. DESCHAMPS)

Georges, brillant capitaine des armées de Dioclétien, fut surtout un vaillant soldat de Jésus-Christ; il remporta la palme du martyre.

Depuis les temps les plus reculés, sa mémoire a été en grande vénération tant en Orient qu'en Occident où des royaumes entiers se placèrent sous son patronage.

Mais son nom fut surtout en honneur auprès des gens de guerre, dont il est le patron à l'égal de Saint Maurice. Ce fut sous ses auspices que le roi d'Angleterre Edouard III institua *l'ordre de la Jarretière*. L'ordre de saint Georges en Autriche, érigé en 1468,

avait pour but l'exaltation de la foi et la défense de la chrétienté contre les Turcs. A Saragosse, une confrérie de chevaliers donnait trois fois l'an des joûtes célèbres en son honneur.

C'est principalement au retour des croisades que le nom de saint Georges a acquis une grande popularité ; dans ces guerres saintes, il s'est montré visiblement le patron et le défenseur des chevaliers chrétiens.

Les Croisés étaient assiégés dans Antioche, et la famine, plus terrible que les armes de leurs ennemis allaient les contraindre de se rendre, lorsqu'un prêtre nommé Pierre Barthélémy, affirma que si l'armée tentait un suprême effort contre l'ennemi, elle serait victorieuse. Son conseil fut suivi: L'armée s'avança dans la plaine au cri irrésistible : « *Diex el volt,* » et en chantant des psaumes. On se battit longtemps de part et d'autre avec un acharnement sans égal, Godefroi de Bouillon se multipliait, car on le voyait partout où le danger était le plus grand. néanmoins, malgré ses efforts, l'armée chrétienne commençait à plier sous le nombre de ses ennemis; le découragement allait s'emparer des chefs, lorsqu'on vit descendre du haut des montagnes un escadron armé précédé de trois cavaliers vêtus de blanc et couverts d'armes éclatantes. « Vous le voyez, s'écrie alors l'évêque Adhémar, le Ciel se déclare pour les Chrétiens, les saints martyrs Georges, Démétrius et Théodore viennent combattre avec nous. » Alors une nouvelle ardeur s'empara des Croisés, et en un instant, l'armée des infidèles est mise en déroute et taillée en pièces.

Cette victoire parut si prodigieuse aux Sarrazins, que plusieurs abjurèrent la religion du Prophète.

Dans une autre circonstance non moins solennelle, nous voyons encore saint Georges décider de la victoire. C'était au siège de Jérusalem; après plusieurs assauts infructueux, et au moment où il semblait que l'armée allait succomber, on vit apparaître sur le mont des Oliviers un cavalier armé qui agitait son bouclier et montrait aux fuyards le chemin de la Ville Sainte. Godefroi et Raymond l'aperçoivent des premiers et s'écrient que saint Georges vient au secours des Chrétiens. Cette vue ranime les courages chancelants, et peu d'heures après l'armée chrétienne entrait triomphalement dans Jérusalem.

Si nous en croyons les légendes du moyen-âge, saint Georges s'est montré souvent le défenseur du faible et le protecteur de l'innocent. On l'a vu venir lui-même par un simple geste mettre un terme aux vexations des méchants contre les faibles, C'est de là qu'est venu le nom de *Saints-Georges* donné à ceux qui châtient les blagueurs insolents.

L'art chrétien représente ordinairement saint Georges en costume militaire (1), monté sur un cheval de bataille et terrassant un dragon.

Ceci est une allégorie; le dragon vaincu est le symbole de l'idolâtrie dont saint Georges fut victorieux par son ferme attachement à la foi, pour laquelle il a sacrifié sa vie. L'Eglise

(1) Saint Georges est le patron des armuriers.

l'a regardé comme son défenseur contre les infidèles, et elle ne l'a pas invoqué en vain.

SAINT MARC

> Marc, serviteur de Dieu, votre nom est écrit au livre de vie, et vous êtes compté au nombre des apôtres ; à jamais l'on aura mémoire de vous, les anges recevront votre esprit au Ciel, et les reliques de votre corps seront honorées sur la terre.
>
> (Un Ange.)

L'évangéliste saint Marc est aussi célèbre à Venise que saint Georges à Gênes. Deux marchands Vénitiens étant allés à Alexandrie, où le saint souffrit le martyre, firent si bien par leurs dons et leurs promesses qu'ils obtinrent de ceux qui étaient préposés à la garde de son corps, la faculté de l'enlever. Lorsqu'ils l'eurent en cachette tiré du tombeau, il exhala la plus suave odeur. La *Légende d'or*, qui rapporte ce fait, témoigne encore d'un grand nombre de prodiges, par lesquels le saint fit éclater sa gloire dans la ville de Venise, de sorte que l'éclat en rejaillit jusqu'aux extrémités de l'Europe. Partout son nom fut in-

voqué et son culte devint populaire. A l'exemple de Rome et de Venise, les églises de France adoptèrent l'usage de faire une procession le 25 avril, jour de sa fête. On y chante, comme aux jours des Rogations, les grandes Litanies, pour faire descendre les bénédictions du Ciel sur les biens de la terre.

A Souvigny, en Bourbonnais, cette procession se fait avec un rite et une solennité particulière. De temps immémorial on a coutume d'y porter le Saint-Sacrement; c'est un privilége que cette petite ville partage seulement avec Rome et Venise. (1)

Dans les campagnes, la semaine de saint Marc est considérée comme très favorable aux semences. Suivre la procession et réciter les litanies est un devoir pour le cultivateur qui veut prospérer. Certains disent encore, que, dans la nuit de saint Marc il se passe des choses mystérieuses et extraordinaires. En Flandre par exemple, on croit que celui qui va pendant cette nuit s'asseoir au portail d'une église et peut s'y endormir de minuit à d'une heure, est favorisé de merveilleuses visions. Parmi les fées qui se promènent et les lutins qui gambadent, il voit passer devant lui les âmes des gens de sa connaissance qui doivent mourir dans l'année.

---

(1) D'après une tradition locale, la ville de Souvigny aurait été fondée à l'époque de l'invasion des barbares en Italie par une colonie de Vénètes ; de là son nom de *Souvigny, Sub Venetis*. Ce serait en souvenir de cette fondation que Souvigny participerait au privilége de Venise.

CALENDRIER
DES
FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES.

MAI

MOIS DE MARIE.

1 Le Mois de Marie.
— S. Marcou.
— S. Sigismond.
3 L'Invention de la Sainte Croix.
4 N.-D. de la Délivrande.
5 S. Maurand.
10 Ste Solange.
— S. Isidore.
16 S. Honoré.
19 S. Yves.
25 S. Urbain.
29 N.-D. des Ardents.
— Les Rogations.

LE MOIS DE MARIE

> C'est le mois de Marie,
> C'est le mois le plus beau ;
> A la Vierge chérie
> Disons un chant nouveau.
> (CANTIQUE.)

Le 1er mai a été dans tous les temps un jour de fête et de réjouissance. Pour fêter la venue des beaux jours, les maisons se tapissaient de fleurs et de branches d'arbres ; il n'était point de jeune fille qui ne voulût ajouter à sa parure un *mai* frais et gracieux.

Ces usages ont vieilli comme tant d'autres ; Cependant depuis que le mois de mai a été consacré à la Reine du Ciel, il a acquis de nouveaux charmes. Ce mois du renouveau, où la terre est dans toute sa fraîche parure de printemps, appartenait de droit à Marie, cette rose de Jéricho, ce lis de Jessé. Aussi, jusque dans le plus humble village, l'autel de Marie est orné avec un éclat inconnu à ses plus grandes fêtes.

« Là, dans des sanctuaires tendus de blanches draperies et décorés d'orangers et d'arbres verdoyants, les jeunes filles viennent prier et chanter ensemble. Chaque matin, la messe est célébrée avec des ornements blancs, et chaque soir les cierges de la chapelle s'al-

lument pour le salut. A ces prières, à ces cantiques sont mêlées des instructions qui enseignent la confiance dans la Sainte Vierge; les prêtres racontent les miracles opérés par Elle, et la pieuse assistance écoute avec un grand recueillement et un vif attrait. Et quand les noms de Jésus et de Marie viennent à être prononcés, les fronts s'inclinent avec respect, alors on dirait un parterre planté de lis, dont les tiges et les fleurs se courbent sous le souffle du printemps, ou sous le pied d'un ange invisible (1).

On a dit que la dévotion du *Mois de Marie* était inconnue en France il y a moins de cinquante ans. Cependant nous voyons au XV[e] siècle la corporation des orfèvres de Paris offrir à Notre-Dame le premier mai un arbre vert appelé le *mai verdoyant*. D'autres fois ils offraient des travaux de leur art, et les peintres offraient de leur côté un tableau représentant quelqu'une des scènes de la vie de la Sainte Vierge. Qui ne voit déjà dans cette pieuse coutume l'origine de notre *Mois de Marie*.

« Le culte de Marie, dit l'abbé Darras, était l'âme du monde au moyen-âge: elle avait ses chevaliers, ses servants d'armes, ses troubadours; la poésie de cette époque est pleine de son nom, sa légende est entaillée au portail des cathédrales, son image était placée à l'entrée des temples comme la porte du ciel. » (2)

(1) V. Walsh. *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes.*
(2) *La Légende de Notre-Dame.*

Il est beau de voir dans les rues de nos cités ces antiques madones qui ont survécu aux révolutions. Autrefois ces petites statues placées dans une niche, trônaient au milieu d'un massif de fleurs, que des mains pieuses renouvelaient chaque matin. Pendant la nuit une lampe brûlait devant la Madone et le passant la saluait par un *Ave Maria*.

Le nom de Marie était si cher aux populations des campagnes qu'elles se prirent à le donner aux fleurs gracieuses des champs. Ici c'est *l'épine de la Vierge*, *l'herbe de la bonne Dame*; là, les *souliers de Notre-Dame*, la *ceinture de la Vierge*; plus loin, la pieuse bergère vous montre dans la digitale le *gant de Notre-Dame*, dans les liserons des haies, les *cheveux de la Vierge*. Dans les prairies émaillées, sur la cime des montagnes, comme dans le fond des vallées, fleurs et fruits, modestes plantes, arbres majestueux, tout nous montre Marie, tout nous parle de Marie.

Et maintenant qui pourrait dire le nombre de ces pieux pèlerinages dont l'origine remonte à une image miraculeuse de Marie; nous n'avons cité dans ce *Calendrier* que les plus remarquables, mais dans la France seule nous les comptons par centaines. De nos jours, malgré l'affaiblissement de la foi, l'image et le nom de Marie opèrent encore des prodiges; il y a toujours une sorte d'enchantement, une attraction irrésistible qui attire à elle tous les cœurs.

SAINT MARCOU

Il leur imposait les mains
et les malades étaient guéris.
(S. Luc, C. xv.)

Issu d'une famille noble de Bayeux, Marcou renonça au monde et fonda l'abbaye de Nanteuil, où il mourut. Ce saint était invoqué principalement pour la guérison des écrouelles. C'est également à ce temps-là qu'il faut rapporter l'origine du privilége qu'avaient nos Rois de guérir en les touchant ceux qui étaient atteints de cette maladie; aussi, après leur sacre, faisaient-ils par eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine à saint Marcou de Corbigny, diocèse de Soissons, en reconnaissance de la grâce qui leur avait été communiquée par l'intercession du saint.

Tous les Rois de France, au moins depuis saint Louis, firent le pèlerinage de saint Marcou, avant de toucher les malades. Selon l'ancienne coutume, lorsque le Roi allait à Corbigny (1), les prêtres, allant à sa rencontre, lui remettaient entre les mains la tête de saint Marcou, que le prince portait jusqu'à l'église et replaçait sur l'autel. Le lendemain, après avoir entendu la messe et prié, le Roi touchait le visage des malades, en faisant sur eux le

(1) Cent ans après la mort du saint, ses reliques furent transportées dans cette église, par suite de l'invasion des Normands.

signe de la croix, et disant : « *Le Roi te touche, Dieu te guérit*. Les malades devaient ensuite jeûner et faire une neuvaine, après laquelle ils obtenaient guérison. Dans ces circonstances, c'étaient la foi et l'humilité du malade qui étaient exaucées ; car, comme le disait Philippe-le-Bel : « Dieu n'exauce pas les vicieux. »

Le pape Benoit XIV, après avoir montré qu'il y a des grâces miraculeuses qui ne sont pas accordées en raison de la sainteté de celui qui en est l'instrument, donne pour exemple « le privilége qu'ont les Rois de France de guérir les écrouelles, non par une vertu qui qui leur est innée, mais par une grâce qui leur a été donnée gratuitement, soit lorsque Clovis embrassa la foi, soit lorsque saint Marcou l'obtint de Dieu pour les Rois de France. » (1) Saint Thomas, l'ange de l'école, en parle dans le même sens.

La cérémonie dont nous parlons, n'avait pas seulemenl lieu au sacre de nos Rois, mais plusieurs la renouvelaient tous les ans, les jours où ils faisaient leurs dévotions. L'histoire n'en fait mention qu'une fois dans notre siècle, lorsque Charles X fut sacré à Reims. En effet, les reliques furent apportées à l'hospice de saint Marcou, la neuvaine s'y fit, et le Roi toucha les malades qui lui furent présentés. Procès-verbal relatif à la guérison de plusieurs malades fut dressé en cette circonstance.

---

(1) *De Canonisatione Sanctorum*, L. IV. C. III.

SAINT SIGISMOND

> Seigneur, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire.
> (L'Ecclésiaste.)

Le commencement du règne de saint Sigismond, roi de Bourgogne, fut souillé par un crime qu'il sut réparer dans sa seconde moitié par une austère pénitence et finalement par le martyre ; il fut jeté, par l'ordre de Clodomir, dans un puits, à la Colombe, diocèse d'Orléans.

« Que ce roi ait été admis au partage des saints, dit Grégoire de Tours, ce qui se passe à son tombeau le prouve. En effet, si des fiévreux entendent dévotement les messes dites en son honneur, et font une offrande à Dieu pour son repos, aussitôt leur fièvre s'éteint, les frissons disparaissent, et ils sont rendus à la santé. » (1)

Dans la paroisse de *Saint-Sigismond*, on voit encore dans une ancienne église le puits où, suivant la tradition, le corps du pieux monarque fut jeté. L'eau qu'on y puise encore aujourd'hui ne sert qu'à faire de l'eau bénite ; on la distribue aux malades de la fièvre qui s'y rendent des lieux voisins.

(1) *De gloria Martyrum*. L. I.

On possède encore une de ces messes votives de saint Sigismond *pour les fiévreux*, dont parle Grégoire de Tours. Il y est fait mention à chaque instant de la grâce qu'on veut obtenir.

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

Sainte vraie croix adorée,
Qui du corps Dieu fus ornée,
De sa sueur toute arrosée,
Et de son sang enluminée,
Par ta vertu, par ta puissance,
Défends mon corps de méchéance
Et jà m'octroye, je t'en prye,
Qu'en la fin j'aye mercy.
(HEURES DU XVIe s.)

Des récits que l'on regarde comme apocryphes ont donné à la croix du Sauveur une origine toute mystérieuse.

Adam étant tombé malade, Seth son fils se rendit à la porte du paradis terrestre, et demanda de l'huile du bois de miséricorde pour en faire des onctions sur son père, afin qu'il pût récouvrir la santé. Saint Michel lui apparut et lui remit un rejeton de l'arbre qui avait conduit Adam au péché, en lui disant: que lorsque cet arbre porterait du fruit, son

père serait guéri. Seth, de retour, trouva son père mort et planta le rameau sur sa tombe. Bientôt ce rameau devint un grand arbre et dura jusqu'au temps de Salomon. Ce roi ayant vu cet arbre si beau, ordonna de le couper et de le placer dans le temple du Seigneur. Mais, chose étrange, cet arbre ne put s'adapter à aucun endroit; tantôt il était trop long, tantôt il était trop court, et quand on croyait l'avoir diminué selon les mesures demandées il se trouvait si court qu'il ne pouvait remplir le but qu'on se proposait. De colère, les ouvriers le jetèrent sur un lac pour servir de pont aux passants. Lorsque la reine de Saba, vint admirer la sagesse de Salomon, elle vit cet arbre, mais elle ne voulut point passer dessus, car il lui fut révélé que le Sauveur du monde serait attaché sur ce bois. Plus tard, elle déclara à Salomon que sur ce bois serait attaché un personnage dont la mort serait la ruine du royaume des Juifs; Salomon le fit alors enlever de l'endroit où il était et fit creuser dans les entrailles de la terre une fosse profonde où on l'enterra. C'est dans ce même endroit que, dans la suite on creusa la piscine probatique, et il est dit que c'était non seulement par la descente de l'ange dans la piscine, mais encore par la vertu de ce bois que l'eau se troublait et guérissait les malades. Or il arriva qu'au temps de la Passion du Sauveur ce bois vint à surnager ; les Juifs le prirent et en firent une croix pour Jésus.

L'on sait maintenant comment ce bois sacré, enfoui par les Juifs sur la montagne du Calvaire avec les autres instruments de la Pas-

sion, fut retrouvé miraculeusement par sainte Hélène. La pieuse impératrice en laissa une partie à Jérusalem et envoya l'autre moitié à Constantinople, où elle fut reçue avec de grandes démonstrations de joie et de respect. C'est de là que les parcelles de la vraie croix se répandirent dans tout l'univers. Saint Louis, roi de France, possédait déjà la sainte couronne d'épines, lorsqu'il plaça à côté d'elle le plus gros morceau de la vraie croix qui fût en Europe.

Une parcelle de cette insigne relique, si petite qu'elle fût, était un trésor préférable à l'or et aux diamants; c'était le bijou le plus précieux qui pût rehausser le diadème d'un roi chrétien.

« Les palais, les églises, les monastères, les abbayes, les hôpitaux, les asiles de la douleur enviaient tous des parcelles du bois sacré; les rois en voulaient pour protéger leurs trônes; les saints pour mieux se pénétrer des angoisses du divin Sauveur; les chevaliers pour être plus forts dans les batailles; les juges pour faire jurer de vrais serments; les riches pour garder leur prospérité; les pauvres pour voir finir leur misère; les malades pour recouvrer la santé; et les moribonds, pour s'assurer d'une pieuse agonie et d'un passage facile de vie à trépas. » (1)

Désireux de posséder un si précieux talisman, les pieux fidèles qui n'ont pas ce bonheur, présentent à l'autel de petites croix de bois pour être sanctifiées par l'attouchement de la précieuse relique. Là où il n'y en a pas,

(1) V. Walsh. *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes.*

le prêtre a une bénédiction particulière qui les rendent participantes des mérites de l'arbre sacré. Et ces petites croix bénites sont fixées par eux sur la portede leur demeure, au chevet de leur lit. Le laboureur en place une dans chacun de ses champs et en établit d'autres gardiennes de ses étables.

« La puissance de la croix est une vérité historique aussi bien qu'un dogme de la religion, et si nous n'en éprouvons pas plus souvent les effets, il ne faut l'attribuer qu'à la faiblesse de notre foi. Les embûches du démon nous environnent, nous courons des périls continuels pour l'âme et pour le corps, munissons-nous donc plus souvent du signe de la croix; que la croix reparaisse pour nous protéger dans nos villes et dans nos campagnes, dans le secret de nos maisons, comme dans les lieux publics, sur notre poitrine comme sur notre cœur. »

Dans les villes où l'on se débarrasse tant que l'on peut des pratiques extérieures de la religion, où l'on traite souvent de superstition les plus recommandables, on ne connaît plus celle dont nous parlons. Mais le peuple des campagnes, qui se sent immédiatement sous la main de Dieu, qui voit souvent ses récoltes détruites par un fléau, qui conçoit que rien ne peut prospérer si Dieu n'y met la main, a conservé les pieuses pratiques inspirées par l'Eglise.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE

> Un jeune batelier,
> Sans s'nger à plier sa voile,
> Fixait les yeux sur une étoile,
> Et paraissait prier;
> Et sa voix attendrie
> Murmurait doucement : Marie,
> O puissante Reine des flots,
> Ayez pitié des pauvres matelots.
> (A. LEFEBVRE.)

« Les pèlerinages de France se présentent à nous environnés de merveilles qui nous en dérobent l'origine ; nous en parlerons comme nos pères, qui nous valaient bien, en ont parlé. Ces merveilles, que la tradition nous a léguées de siècle en siècle, ne sont point, pour nous autres catholiques, un article de foi, et la critique peut y toucher sans blesser l'Eglise ; cependant, à notre avis, on ne gagnerait guère à les rejeter ; il faut de la mousse aux grands chênes, du lierre aux vieilles abbayes, du merveilleux aux légendes gothiques. » (1)

Le sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrande, le plus célèbre de la Normandie, s'élève près des côtes de la mer et à une petite distance des villes de Caen et de Bayeux. La

(1) *La Vierge*, par l'abbé Orsini.

statue de la Vierge qu'on y révère remonte au 1er siècle du christianisme : Mais dans le cours du VIIIe siècle, lorsque les Normands vinrent tout saccager en France, la chapelle de Notre-Dame tomba une des premières sous leurs coups, et la sainte image disparut.

Deux siècles s'écoulèrent ainsi.

En ce temps-là, dit la légende, un berger qui faisait paître son troupeau à l'endroit où jadis s'élevait la chapelle de Notre-Dame, remarqua qu'un de ses moutons s'éloignait du troupeau et allait chaque jour à un endroit où semblait l'attirer un aimant mystérieux, et là se mettait à creuser le sol avec ses pieds. Le seigneur du lieu, auquel le berger fit part de cette circonstance singulière, fit faire des fouilles à l'endroit indiqué, mais quelle ne fut pas la surprise et la joie de ces braves gens lorsqu'ils trouvèrent enfouie là et bien conservée, la chère image de Notre-Dame de la Délivrande. Aussitôt on la porta en triomphe à la grande église de Bayeux ; mais le lendemain matin, nouvelle surprise, la sainte image avait disparu et était retournée d'elle-même dans le champ où elle avait été découverte.

Le peuple comprit que la Vierge voulait continuer à être honorée en cet endroit ; le sanctuaire fut rebâti, et de toutes parts, de nombreux pèlerins accoururent pour porter à Notre-Dame de la Délivrande leurs désirs et leurs vœux les plus chers.

Plus privilégiée que tant d'autres, la sainte image a pu traverser sans être profanée les époques de sang et de ruines dont notre histoire est souillée, Chaque année, cinquante

mille pèlerins accourent à son sanctuaire, et les Souverains Pontifes l'ont enrichi de faveurs spéciales. Le pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande jouit des mêmes indulgences et des mêmes priviléges que celui de Notre-Dame de Lorette, en Italie.

Notre-Dame de la Délivrande ! Combien ce titre est propre à exciter la dévotion et la confiance des Chrétiens. Dans quelque état que nous nous trouvions, il se présente toujours un danger dont nous demandons la délivrance. Le matelot demande à être délivré de la tempête, le prisonnier de ses chaînes, le malade des souffrances qu'il endure, le malheureux de ses peines et de ses tristesses.

Mais entre tous, les pêcheurs de la côte normande se distinguent par leur confiance en Notre-Dame de la Délivrande. Si la tempête vient les assaillir, ils tournent aussitôt leurs regards vers son sanctuaire comme vers un phare qui leur montre le port. « Que Notre-Dame soit notre pilote! disent-ils, nous sommes perdus si nous n'obtenons pas son appui. » Et ils font vœu d'aller en pèlerinage à son autel.

Dans ce sanctuaire vénéré, ils sont nombeux les *ex-voto*, témoignages de la reconnaissance des fidèles. Leur ensemble forme une histoire parlante des mille misères de la vie et des inépuisables largesses de la Vierge puissante.

SAINT MAURAND

Laissez venir à moi les petits enfants.
(S. MATHIEU, C. XIX)

Issu du sang royal, et l'un des princes de la cour de Clotaire, saint Maurand préféra à tout cet éclat l'habit religieux qu'il prit au monastère de Breuil, dans la Flandre française. Il mourut à Marchiennes, d'où son corps fut transféré dans la collégiale de Saint-Amé, à Douai.

Saint Maurand, dont les parents furent les fondateurs de Douai, est le patron de cette ville, qui, dans les XVe et XVIe siècles, se reconnut plusieurs fois redevable de sa délivrance à son saint protecteur. Des processions solennelles d'actions de grâces furent instituées et eurent lieu, chaque année , aux époques correspondantes. La principale fut appelée procession de la ville et fixée au mois de juin. Elle formait un cortége immense où figuraient les quarante-deux corps de métiers, les vingt-neuf communautés religieuses, les seize séminaires, les deux chapitres de la ville, les confréries ; les statues des saints, la magnifique châsse de saint Maurand. Après le Très-Saint Sacrement, venait l'Université

de Douai et tous les corps constitués, Puis, de nombreuses *histoires* à cheval ; puis des chars de triomphe, représentant un navire symbolique, la gloire de la monarchie, le triomphe de l'Eglise, etc, etc., et parmi ces chars, dont le nombre a varié de quinze à vingt, celui de saint Maurand, le seul qui fût équipé aux frais de la ville, *le plus beau, le plus hounorable que faire se pouvoit*, comme disent les archives de Douai, et sur lequel un jeune homme couvert d'un manteau fleurdelysé, le sceptre à la main (1) et entouré de tous les insignes de la sainteté, représentait l'auguste patron.

Il fut un temps où la procession de Douai était suivie de Gayant *et ses alentours ;* mais, sur les réclamations de l'autorité diocésaine, ce géant et sa famille, alors comme aujourd'hui l'accessoire obligé de la fête communale de Douai, ne parut plus qu'après la rentrée de la procession religieuse.

A Margival et à Levergies, diocèse de Soissons, saint Maurand est honoré d'un culte particulier. A Margival, une fontaine qui lui est consacrée attire de nombreux

(1) Saint Maurand est généralement représenté avec les attributs royaux, non-seulement pour faire allusion à sa royale extraction, mais encore parce que, en 1556, il avait apparu miraculeusement dans ce costume sur les remparts de Douai, qu'il défendait contre les entreprises de l'ennemi.

Une foule incessante de pèlerins honore saint Maurand en l'église Saint-Jacques, à Douai, qui a remplacé la Collégiale de Saint-Amé, détruite à la Révolution, et ne manque pas de puiser de l'eau à la fontaine dite de Saint-Maurand, qui dès le XI[e] siècle, dit le P. L'Hermite, a commencé *à espandre abondamment sa vertu contre les maux de langue et toutes sortes d'infirmités.*

pèlerins ; on y porte les enfants malades. La raison de cette dévotion, se trouve dans la manière merveilleuse par laquelle saint Maurand, encore petit enfant, fut sauvé d'un grand danger. On a pensé que dans le Ciel il s'intéressait à son tour d'une manière spéciale à la conservation de ceux qu'un âge si fragile expose à toute sorte de dangers.

Il en est de même à Levergies, où on l'invoque encore pour d'autres grâces temporelles, les seules que savent demander des chrétiens uniquement préoccupés des biens périssables de ce monde.

SAINTE SOLANGE

> **Santé des malades,**
> **Lumière des aveugles,**
> **Oreille des sourds,**
> **Langue des muets,**
> **Abondance des moissons,**
> **Remède contre la sécheresse,**
> **Priez pour nous !**
> (LITANIES.)

A trois lieues de Bourges et à une demi-lieue du bourg appelé autrefois *Saint-Martin-*

du-Cros, s'élevait le hameau aujourd'hui détruit de Villemont. C'est là que vécut Solange, humble bergère animée de l'esprit de Dieu; c'est là qu'elle devint martyre de sa chasteté.

Dieu fit bientôt éclater par de nombreux miracles la sainteté de sa servante, et son tombeau devint glorieux. Le village témoin de ces prodiges vit son nom primitif changé en celui de *Sainte-Solange*, et le Berry, qui éprouva pendant des siècles les effets de sa puissante protection, l'a choisie solennellement pour sa patronne.

Les nombreux pèlerins qui viennent tous les ans à *Sainte-Solange*, aiment à suivre pas à pas les lieux sanctifiés par la vie et le martyre de la chaste vierge. Le lecteur va les visiter par la pensée.

Le hameau où naquit sainte Solange n'existe plus, mais une croix qui s'élève dans la vaste prairie appelée le *Pré Verdier*, en marque l'emplacement.

Non loin de là est située le pâturage où chaque jour la pieuse bergère menait paître son troupeau; il s'appelle maintenant le *Champ de Sainte-Solange*. Une croix de bois indique au pèlerin le lieu où la vierge s'était façonné une sorte d'oratoire pour prier plus à loisir. Là encore on vous montrera la direction du sentier qu'elle parcourut si souvent dans ses méditations. Il y a deux siècles, un témoin oculaire écrivait: « Ce sentier, que foulèrent les pieds de l'épouse de Jésus-Christ, présente à peu près la largeur d'un char; Il se distingue dans ce champ comme la voie lactée dans

le Ciel. La moisson y est plus épaisse que partout ailleurs, plus vigoureuse et plus haute d'un demi-pied. » (1) Ce phénomène de végétation, aimable expression des grâces que la sainte répand sur son passage, se produit encore; de graves visiteurs attestent l'avoir constaté en ces dernières années.

Du champ de sainte Solange, le pèlerin se transporte en quelques instants sur le théâtre même où le martyre s'est accompli. C'est la *Fontaine de Sainte-Solange.* On est convenu d'appeler ainsi le coude formé par le ruisseau qui coule en ces lieux. Ces eaux sanctifiées par l'effusion du sang de la vierge opérèrent plusieurs fois de prodigieuses guérisons, et les pèlerins ont soin de s'y laver; malheureusement la décence et la piété ne président pas toujours à cette action.

Enfin nous arrivons pieusement au lieu qui fut pendant quelque temps le tombeau de Solange, puis nous entrons dans la petite église qui contient la châsse de ses reliques.

Cette châsse est exposée constamment à la vénération des fidèles. Aux jours des solennités du pèlerinage, notamment le 10 mai et le lundi de la Pentecôte, elle est tirée de sa niche et portée en procession par les membres de la Confrérie de Sainte-Solange.

Voilà ce qui se fait encore aujourd'hui au milieu d'un grand concours de pèlerins venus de toutes les paroisses environnantes. Mais il ne faut pas craindre de le dire; dans les siècles passés, la dévotion des peuples se manifestait

(1) Les Bollandistes.

d'une manière plus éclatante encore; et les exemples de cette piété reconnaissante partaient des rangs les plus distingués de la société. L'histoire nous a conservé le souvenir de ces longues processions où l'on portait la châsse vénérée du bourg de *Sainte-Solange* à la ville de Bourges.

Ce n'était que dans les temps des grandes calamités, pour demander la cessation d'une sécheresse obstinée, que l'autorité archiépiscopale ordonnait ces solennelles supplications. Au jour indiqué, deux habitants de *Sainte-Solange*, choisis parmi les plus pieux, chargaient sur leurs épaules les saintes reliques, et marchaient pieds nus, les bras ornés de fleurs et de guirlandes.

Pendant le parcours de trois lieues que la procession devait suivre, elle augmentait sans cesse par l'affluence des vingt à trente paroisses environnantes qui s'y joignaient avec leurs croix et leurs bannières distinctives.

Arrivée à la porte de la ville épiscopale, la procession était reçue par l'archevêque et le clergé suivi de toutes les notabilités de la ville. Les rues étaient jonchées de fleurs et richement tapissées. Enfin, les précieuses reliques étant arrivées à l'église métropolitaine, on y célébrait la messe comme aux jours de grandes solennités.

Chaque siècle qui fut marqué par la bienfaisante protection de sainte Solange, a apporté à ses pieds un tribut de reconnaissance. En 1511, ses reliques furent renfermées dans une châsse nouvelle, d'un travail et d'une richesse remarquables. Le 8 mai 1693, Mgr. Phillip-

peaux de la Vrillère, sur la demande des populations, ordonna que dans la ville et les paroisses environnantes la fête de la sainte serait célébrée par tout le peuple avec solennité. Partout des confréries s'établirent en son honheur, enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes.

Nous arrivons ainsi par une suite éclatante de faveurs et d'actions de grâces, jusqu'à cette époque qui a fait tant de ruines. Le souffle révolutionnaire qui renversait les choses de Dieu ne devait pas s'arrêter davantage devant les cendres d'une humble bergère. Les impies s'emparèrent de la précieuse châsse, profanèrent et détruisirent les reliques qui s'y trouvaient. Celles que possède aujourd'hui l'église de *Sainte-Solange* proviennent de l'abbaye de Lorois qui, à une époque assez reculée, en avait obtenu une partie.

Grâces à Dieu, le sanctuaire de la vierge martyre recouvre chaque jour son antique auréole; les œuvres pieuses y reprennent un nouvel essor. En 1859, le dernier agiographe de l'illustre patronne du Berry, a pu écrire ces lignes: « Le 10 mai, anniversaire de sa mort, le lundi de la Pentecôte, anniversaire de la translation de ses reliques et de la dédicace de son église, une foule immense de pèlerins, de malades, de mères tenant leurs enfants dans leurs bras, viennent invoquer son intercession. Ces fêtes attirent beaucoup d'habitants des provinces voisines, surtout du Morvan, du Bourbonnais et de l'Orléanais. » (1)

(1) Le P. F. Alet, S. J.

Que les pieux pèlerins continuent donc d'y aller! Sainte Solange a toujours entre les mains des grâces et des pardons. La fontaine a toujours des eaux douces et bienfaisantes. Qu'ils viennent avec la foi antique, avec la ferveur d'une prière qui monte au ciel comme un encens béni, et les miracles reparaîtront avec elle.

SAINT ISIDORE

Quand Dieu ne veut, saint ne peut. (PROVERBE.)

Nous lisons dans la vie de ce pieux laboureur, que ses travaux et ses occupations ne l'empêchaient pas de vaquer à ses devoirs religieux et d'avoir ses heures réglées pour ses exercices de piété. Il trouva néanmoins des calomniateurs qui vinrent dire à son maître que la paresse lui faisait abandonner sa charrue. Celui-ci étant donc venu, un jour, dans les champs pour épier sa conduite, il aperçut deux anges qui conduisaient sa charrue pendant que le saint homme était occupé à prier.

Saint Isidore est en même temps le modèle et le patron des laboureurs. Son nom est surtout populaire en Espagne, sa patrie, et dans le midi de la France, où on a coutume de l'invoquer pour obtenir la pluie nécessaire aux biens de la terre. On l'honore aussi par beaucoup de vœux, de pèlerinages et de processions.

SAINT HONORÉ

> Il n'est si petite chapelle qui n'ait sa dédicace et fête.
>
> (PROVERBE).

Les maîtres de la corporation des boulangers de Paris vinrent un jour trouver Santeuil, le poëte liturgiste du XVIIe siècle, le priant de composer une hymne à la gloire de leur saint patron. Le lendemain, ces messieurs reçurent la pièce suivante, dont la brièveté les choqua bien un peu, mais qu'ils admirèrent ensuite, parce que chaque vers pouvait être transposé à volonté sans en altérer le sens.

Saint Honoré
Avec sa pelle
Est honoré
Dans cette chapelle.

Si l'on vient à s'enquérir maintenant de la raison qui a fait donner le saint évêque d'Amiens pour patron aux boulangers, nous allèguerons d'abord, mais non sans quelque timidité, ce trait de la vie du saint, où il est dit que Notre-Seigneur Jésus-Christ le communia de sa propre main pendant qu'il célébrait la messe. Ce sujet était fréquemment reproduit sur les vitraux du moyen-âge. On conçoit qu'il n'en fallait pas davantage pour motiver le choix des boulangers, qui prirent probablement la sainte hostie dans les mains de Notre-Seigneur pour un pain ordinaire.

Mais, en Picardie, dans le bourg où est né saint Honoré, on raconte qu'une femme chauffait son four au moment où l'on faisait devant elle l'éloge du saint qui venait de mourir. Conformément au proverbe: « Nul n'est prophète dans son pays, » celle-ci ne voulait pas croire aux prodiges qu'on lui racontait; enfonçant alors son écouvillon dans le sol, elle dit avec colère: Si celui-ci est saint, je veux que ce bois reverdisse. Et sur le champ le fourgon devint mûrier.

SAINT YVES

Les bonnes œuvres sont la gloire du Christianisme, aussi les incrédules n'ont rien omis pour rendre suspectes les confréries ou associations qui tendent à les multiplier.
(BERGIER.)

Un auteur du XVIe siècle (1) a tracé du saint patron des avocats le portrait suivant : « M. Yves de Kaërmartin, lequel fut si grand et si saint personnage qu'il a été canonisé et surnommé saint Yves, encore qu'il fût official et archidiacre de Rennes et depuis de Tréguier, si ne délessait-t-il pas d'exercer par charité l'estat d'advocat pour les veufves, orphelins et autres personnes misérables, et non seulement ès cours d'église et autres de Bretagne, mais aussi aux baillages du parlement de Paris, poursuivant leur procez, même jusqu'à la cour. »

Jaloux d'imiter un si bel exemple de charité, les avocats formèrent en divers lieux, sous son patronage, une association ayant pour but de défendre la cause des malheureux. Pour y être admis, il fallait être avocat instruit et distingué, et avoir sous le rapport des mœurs une réputation intacte.

(1) Loysel.

La confrérie de saint Yves n'était pas un vain mot; chaque dimanche, le tiers des confrères se rendait après la messe à la sacristie; là, ils donnaient aux pauvres des consultations, et se chargaient de suivre les procès qu'ils instruisaient là. Saint-Yves couvrait les dépenses du procès et le travail était gratuit. Pourquoi une œuvre si noble ne renaîtrait-elle pas? A Rome elle est encore pleine de vie et très florissante.

Le 16 mai, jour de la fête de saint Yves, attire tous les ans à son tombeau un grand nombre de pélerins; à la procession on chante encore l'ancienne hymne du saint, où nous remarquons la strophe suivante, peu flatteuse pour le corps des avoués et des procureurs :

Sanctus Yvo
Erat Brito
Advocatus et non latro
Res miranda populo.

« Telle fut la vogue des pèlerinages à son tombeau, dit un historien, qu'elle fit tomber les pèlerinages à Rome, et nuisit même aux derniers voyages en Palestine. »

L'église de Tréguier possède encore le chef du saint, et tout près de là, dans la chapelle du château de Kermartin, on montre aux pèlerins son bréviaire et son testament.

SAINT URBAIN

> Vouloir ôter au peuple les fêtes comme autant de distractions qui détournent du travail, cette maxime est barbare et fausse.
> (J.-J. ROUSSEAU.)

Il semblerait que dans le choix que les vignerons ont voulu faire d'un patron, ils ont confondu saint Urbain pape et martyr, dont la fête tombe le 25 mai, avec saint Urbain évêque de Langres. Le premier ne paraît guère légitimer un pareil patronage, si ce n'est toutefois parce qu'il est dit que ce saint se cacha dans les vignes pendant la persécution. Au saint évêque de Langres paraît mieux convenir le patronage des vignobles, car ses prières écartèrent souvent les orages, dissipèrent les ouragans, et protégèrent les moissons et les vignes contre la grêle.

Toujours est-il que le 25 mai est pour les vignerons un jour de copieuses libations, un jour qui est regardé comme le dernier d'une phase critique pour les biens de la terre.

On connait ce dicton populaire :

> **Après la saint Urbain**
> **Il gèle ni pain ni vin.**

NOTRE-DAME DES ARDENTS

Vous nous avez avez éprouvé par le feu, comme on éprouve l'argent.
(PSAUME 65.)

Arras est une de ces villes privilégiées, où Marie a signalé sa bonté par des prodiges extraordinaires. Suivant une tradition autorisée par saint Jérôme, il tomba en Artois pendant l'année 371, année de sécheresse et de stérilité une substance semblable à la laine qui engraissa tellement la terre, qu'elle fut appelée *Manne*, en souvenir de celle qui nourrit les Hébreux dans le désert. Une fête commémorative de ce prodige a lieu le deuxième dimanche après Pâques; c'était autrefois une fête nationale, mais qui avec le temps est tombé dans l'oubli.

La fête plus mémorable de Notre-Dame-des-Ardents remonte à 1095. Les habitants d'Arras étaient alors en proie à la terrible maladie *des Ardents*.

Un jour qu'ils étaient réunis pour implorer la clémence du Ciel, la Sainte Vierge leur apparut, apportant uu cierge qui devait les guérir de leurs maux. Ce cierge étant allumé, on en faisait découler quelques gouttes dans

l'eau bénite qu'on faisait boire aux malades et ceux-ci recouvraient bientôt la santé.

Cette *sainte chandelle* était conservée dans une pyramide élevée sur la place du Petit-Marché; et, chose admirable, il y avait en 1793 cinq cents ans qn'on l'allumait sans qu'elle fût en rien diminuée. Quoique privée de ce cierge miraculeux, la confrérie si célèbre de Notre-Dame-des-Ardents subsiste encore aujourd'hui, et une magnifique église gothiqne, sous ce vocable, est maintenant en construction à Arras.

LES ROGATIONS

> *Ut fructus terræ dare et conservare digneris,*
> *Te rogamus audi nos.*
> (LITANIES)

Les trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension sont consacrés par l'Eglise, depuis le Ve siècle, à des prières publiques et solennelles, accompagnées d'abstinences et de processions. On donne à ces prières le nom de *Rogations,* ce qui veut dire supplications faites avec instances et humilité. Elles ont pour but d'intéresser le Ciel à la réussite des semences que le cultivateur a confiées à la

terre. A cette époque de l'année, en effet, ces biens sont dans un état critique et c'est d'elle que dépénd ordinairement l'abondance ou la ruine de l'année toute entière.

Voilà pourquoi le peuple chrétien ne se contente pas de prières ordinaires, mais dans de longues processions à travers les champs, il appelle à son secours Dieu, la Vierge et les saints.

Le vicomte Walsh a si dignement dépeint ces scènes religieuses que nous ne pouvons résister au désir de lui emprunter sa description :

« Aussitôt que l'Angelus du matin a sonné, les fidèles des campagnes se rendent à l'église; c'est là qu'est donné le pieux rendez-vous ; le curé et le vicaire n'ont point revêtu la lourde chape brodée, elle aurait trop d'ampleur pour les étroits sentiers que la procession va suivre, et dans le fond des vallées, et sur le flanc des coteaux, et sous l'ombrage des hautes futaies, et à travers les champs de blé: Pour que rien n'embarrasse leur marche, les prêtres de la paroisse rustique n'ont pris que l'étole et le surplis.

» Le porte-croix et le marguillier qui tient la bannière patronale sont en habits de paysans. Ces jours-là, à ces fêtes des campagnes, l'habit du hameau est comme l'habit de cérémonie. Les enfants de chœur, qui sont tout joyeux de traverser les champs et les villages avec leurs aubes blanches et leurs ceintures rouges, dominent de leurs voix claires et argentines les voix graves des chantres.

» Ceux-ci appellent tous les saints, et, à chaque nom, la foule de vieillards, de femmes, de jeunes hommes et de jeunes filles qui suivent la procession répond : *Ora pro nobis*.

» Parmi ces saints que l'on invoque ainsi, il y a eu des laboureurs et des gardeurs de troupeaux ; mais ce n'est pas eux seulement que l'on prie de veiller sur les campagnes ; on demande aux vierges et aux martyrs, aux anachorètes et aux apôtres, aux papes, aux empereurs et aux rois que l'Eglise a placés parmi les bienheureux, d'intercéder auprès de Dieu pour que la fertilité et l'abondance viennent récompenser les hommes qui ont arrosé de leurs sueurs ces champs que traverse la croix.

» Dans ces journées de mai, rien de plus poétique à voir que cette multitude chrétienne sur la verdure naissante du printemps. La croix d'argent brille au soleil, et la bannière de velours ou de damas avec l'image brodée du saint patron du pays, se déploie et flotte au vent, comme un ancien étendard de chevalerie. Tantôt ces insignes de l'Eglise apparaissent sur les hauteurs des collines, tantôt descendent dans les profondeurs des vallons ; à leur suite on aperçoit comme un long serpent d'une couleur brunâtre tacheté de blanc ; c'est la foule des paysans avec leurs habits de couleur fauve, et des femmes avec leurs coiffes blanches qui marchent deux à deux sur les pas du prêtre.

» Si la procession vient à passer devant une chapelle enfoncée sous le feuillage, ou devant un oratoire creusé dans le rocher, elle

s'y arrête un instant et les chantres répètent trois fois le nom du saint ou de la sainte que l'on vénère en ce lieu.

» En passant près de la fontaine qui donne de pures et limpides eaux à la contrée, le prêtre la bénit pour qu'elle soit toujours bonne et salutaire aux habitants du hameau, pour que les orages ne troublent pas ses ondes, pour que les ardeurs de l'été ne les tarissent pas.

» Dès la veille au soir, les femmes des villages étaient venues aux croix des chemins pour les parer de verdure et de fleurs, car les fidèles dans leur marche devaient y faire une station.

» Dans mon pays, les enterrements s'arrêtent aussi devant ces croix des champs, les porteurs du cerceuil se reposent là en priant pour le trépassé dont la bière est posée sur les marches du calvaire rustique ; c'est comme une dernière bénédiction que l'on demande à Dieu pour le laboureur qui a fini ses journées de travail, qui s'en est allé dormir. »

Dans ces temps de relâchement où nous vivons, l'homme, continuellement courbé vers la terre, oublie même de prier Dieu pour la conservation de ces biens matériels qui seuls charment son cœur. Au moins chaque famille devrait-elle envoyer à ces supplications solennelles un de ses membres comme député, pour porter les vœux de toute la maison et les unir avec ceux de l'Eglise devant le trône de Dieu.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

JUIN

MOIS DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

— La Fête-Dieu.

— Le Sacré-Cœur de Jésus.

2 Ste Blandine

3 Ste Clotilde.

6 S. Claude.

8 S. Médard.

13 S. Antoine de Padoue.

23 S. Jean-Baptiste.

29 S. Pierre et S. Paul.

30 S. Martial.

LA FÊTE-DIEU

Les fêtes de la Religion sont les plus belles fêtes du peuple, il les aime de préférence à toutes les autres, car il y trouve des consolations que les autres n'ont pas à lui donner. (Vte WALSH.)

« Aussitôt que l'aurore a commencé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné, tout s'ébranle et la pompe commence à défiler.

» On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus et quelquefois des reliques de ces hommes, qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être honorés des rois par leurs vertus ; sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre. Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement

retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ; quelquefois des prélats revêtus de la pourpre romaine prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin, le pontife de la fête apparaît dans le lointain ; ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrêmité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

» Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession ; les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases de parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du Soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage ; des lévites en tuniques blanches balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèveut le long des lignes saintes ; le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalle, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des *grandes mers* dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie, on n'entend plus que les pas mesurés sur les pavés retentissants.

» Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillage, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance,

des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

» Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie ; le nouveau-né tend ses bras à Jésus son Sauveur, et le vieillard penché vers la tombe se sent tout à coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant. »

C'est ainsi que le grand poëte du Christianisme (1) a dépeint la plus belle des cérémonies chrétiennes. Il n'est point de fête plus propre à élever le cœur et l'esprit des fidèles vers Dieu ; aussi bien le peuple, avec son bon sens naturel, ne peut comprendre que la *fête du bon Dieu* puisse être renvoyée au dimanche suivant, comme la fête du saint patron.

Les révolutions ont beau se succéder et s'efforcer de détruire ce qui existait avant elles, il y a des solennités qui demeurent immuables dans les pensées des hommes. Le jeudi, jour où tombe la fête du Saint-Sacrement, ne tardera pas, nous l'espérons, à reconquérir la solennité qu'il avait avant le Concordat.

Pour orner le cortége triomphal du Roi des

(1) Chateaubriand, *Génie du Christianisme.*

Rois, nous nous plaisons à grouper tout ce qu'il est possible de merveilles de la nature et des arts. Dans les siècles d'enthousiasme religieux, on y joignait les merveilles de la grâce ; à côté des fleurs de nos jardins figuraient les saints, ces fleurs du Paradis. Ces petits saint-Jean, ces pèlerins de Saint-Jacques, ces petites Madeleine-pénitentes que l'on tolère encore, sont un vestige de ces représentations religieuses, qui faisaient les délices de nos aïeux. Le burlesque, qui finit par envahir ces spectacles, les a chassés à juste titre d'une cérémonie où la décence doit régner avant tout.

Pendant toute l'octave, nos églises conservent leurs ornements de fête. Chaque soir les cierges s'allument sur les autels, et le Seigneur sort de son tabernacle pour bénir de nouveau les pieux fidèles. Et afin que cette bénédiction demeure sur eux et sur leurs maisons, les plus fervents emportent dans leur demeure quelques fleurs bénies par l'attouchement du Sacrement auguste.

LE SACRÉ-COEUR DE JÉSUS

La piété est utile à tout, car c'est à elle que les biens de la vie présente et de la vie future ont été promis.
(EPITRE A THIMOTHÉE.)

Le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement, l'Eglise célèbre la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

Née sur le Calvaire, cette dévotion, aujourd'hui si populaire, a pris son développement depuis l'apparition de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial. En lui montrant son cœur entouré d'une couronne d'épines surmonté d'une croix, placé sur un trône de flammes, le Sauveur lui dit : « Voilà ce cœur » qui a tant aimé les hommes, qui n'a rien » épargné pour eux jusqu'à se consumer pour » leur amour, et qui ne reçoit de la plupart » d'entre eux que l'ingratitude. »

Le but de cette dévotion est donc principalement de faire amende honorable à Notre-Seigneur, et en même temps de procurer aux fidèles les secours nécessaires à leur état, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du Ciel dans leurs entreprises, la consolation dans leurs misères, un lieu de refuge pendant la vie et principalement à l'heure de la mort.

Entre autres effets de la dévotion au Sacré-Cœur, il faut citer l'évènement à jamais mémorable qui arriva à Marseille sous l'épiscopat de Mgr. de Belzunce. La peste cessa subitement ses ravages, dès que ce pieux pontife eut consacré sa personne, son diocèse et son troupeau au Sacré-Cœur de Jésus. Ce prodige ranima en tous lieux la dévotion à ce Cœur adorable; des autels furent élevés, des confréries furent érigées à son honneur.

A Moulins, une magnifique église vient de lui être élevée, c'est la première église paroissiale et monumentale dédiée en France au Sacré-Cœur, elle est le siége de l'Archiconfrérie à laquelle toutes les autres confréries du Sacré-Cœur, en France, doivent être affiliées

C'est à Moulins qu'à commencé le culte public du Sacré-Cœur de Jésus, Pie IX lui devait cette insigne faveur.

Depuis ses récents malheurs, et dans ces temps d'épreuves qui lui restent à parcourir, la France catholique s'est éprise d'une ardente dévotion pour le Sacré-Cœur de Jésus. Elle a compris que la source de son salut est dans ce divin Cœur. Ses images ornent toutes les maisons chrétiennes; son scapulaire repose sur des milliers de poitrines.

Déjà, pendant la guerre mémorable de 1870, la vaillante et généreuse légion des *Volontaires de l'Ouest*, commandée par le général de Charette, avait arboré, sur le champ de bataille de Patay, la bannière du Sacré-Cœur. Cet étendard, teint du sang de ceux qui le portèrent, fut regardé dès lors comme le dra-

peau du régiment. Sur une étoffe de soie blanche, une image du Sacré-Cœur, avec cette devise : « *Cœur de Jésus, sauvez la France,* » avait été brodée par les religieuses de la Visitation de Paray-le-Monial.

Quelques mois plus tard, cette même lègion se consacrait d'une manière solénnelle au divin Cœur de Jésus.

Aujourd'hui, c'est la France entière qui veut se voüer à ce Cœur adorable ; un comité s'est formé pour en diriger l'élan et donner à ce vœu national une forme sensible. Bientôt, au moyen des offrandes recueillies dans toutes nos provinces, un temple magnifique va s'élever dans la capitale. Sur le frontispice du monument on pourra lire ces mots: « *Au Christ et à son Sacré-Cœur, la France pénitente et vouée à jamais.* »

Non, l'impiété aura beau faire, elle ne saurait étouffer la foi dans notre belle France. La ville de Marseille, dans ces temps mauvais, si tourmentèe et si agitée, n'a pas cessé de montrer le véritable esprit qui l'anime.

Jamais l'accomplissement du vœu de la ville n'a eu lieu avec une telle pompe et une si édifiante faveur. Ce vœu, formé en 1722, sous l'épiscopat de Mgr. de Belzunce, à l'occasion de cette peste dont le triste souvenir est encore vivant à Marseille, consiste dans l'offrande annuelle d'un cierge faite par les autorités civiles au Sacré-Cœur de Jésus, le jour de sa fête.

Sur le refus de la municipalité, il fut décidé par acclamation que le président de la Chambre de commerce accomplirait le vœu des

échevins de 1722, et la ville entière était là remplaçant ceux qui l'administrent.

La procession du Saint-Sacrement, qui a eu lieu ce jour-là, dépasse tout ce que Marseille vit jamais en fait de manifestations religieuses.

Ainsi se développe et grandit chaque jour dans notre France cette dévotion qui sera le principe de son salut.

SAINTE BLANDINE

> Allons à nos martyrs donner la sépulture,
> Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu
> Et faire retentir partout le nom de Dieu.
>
> (Corneille.)

Une des gloires religieuses de la ville de Lyon fut une pauvre esclave nommée Blandine, qui brille en tête de la phalange des martyrs lyonnais du IIe siècle. Les païens qui les avaient immolés disaient : « Où est leur Dieu ? à quoi leur a servi cette religion qu'ils ont maintenue au prix de leur sang ? C'est ce fol espoir de résurrection qui leur inspire ce fanatisme insensé. Voyons comment leur Dieu s'y prendra pour les ressusciter. »

Et ayant brûlé leurs corps, ils en jetèrent les cendres dans le Rhône. Dès lors, l'œuvre

de leur résurrection commença ; les fidèles se mirent à explorer les bords du fleuve et parvinrent à recueillir quelques poignées d'ossements que les flammes avaient épargnés. Ces débris, pieusement rapportés à Lyon, furent déposés sous l'autel de l'antique église des Saints-Apôtres, actuellement Saint-Nizier.

A Vienne, il existait encore au commencement du siècle dernier, une ancienne coutume qui a perpétué le souvenir de cette pieuse action. Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, tout le clergé, en surplis et en chapes, se promenait sur le Rhône, sur des bateaux ornés de verdure et de fleurs, pour représenter les anciens Chrétiens qui, à pareille époque, recueillirent respectueusement les restes des martyrs. Cette solennitê etait appelée la *Fête des Merveilles.*

Le peuple de Lyon célèbre encore la mémoire de l'esclave Blandine ; les servantes et les jeunes filles se sont placées sous son patronage.

SAINTE CLOTILDE

> **Toute famille est évangélisée par une mère, toute nation l'est ou le fut par une sainte.**
>
> **(L'Abbé Darboy.)**

Lorsque Clovis et ses Francs se donnèrent à Dieu, ce fut au Dieu qu'adorait Clotilde.

Oui, l'épouse du fier Sicambre a été pour lui et pour la France un ange tutélaire; c'est pourquoi son nom a parcouru les siècles, entouré d'une auréole de gloire. Dans ce siècle d'indifférence religieuse, Paris s'est souvenu d'elle, et lui a dédié une des plus magnifiques églises qui ait été construite dans ces derniers temps.

Sainte Clotilde a aux Andelys un pèlerinage célèbre qui attire chaque année quatre à cinq mille personnes. La pieuse reine y avait fondé, de son vivant, un monastère de religieuses, et l'histoire rapporte que voyant les ouvriers lassés par le travail sous un soleil brûlant, fit un miracle pour les réconforter. Une fontaine voisine eut pour ces hommes le goût et la force du vin.

A l'époque de la grande fête de sainte Clotilde, la petite ville normande est dans tout l'éclat de sa parure printanière, les rues sont jonchées de fleurs, et les maisons se parent de blanches tentures. Pendant que toutes les cloches sonnent leurs joyeux carillons, la procession solennelle se dirige vers la fontaine miraculeuse, et pour rappeler le prodige que nous venons de citer, l'archiprêtre verse un peu de vin dans l'eau de la piscine, puis il plonge à plusieurs reprises la statue de la sainte, en récitant des prières. Anciennement il y laissait tomber aussi un écusson fleurdelisé en souvenir du nom que reçut la ville en l'*an des lys*, c'est-à-dire l'année, où un ange apporta à l'épouse de Clovis l'écu aux trois fleurs de lys d'or, symbole de la monarchie française.

Le soir de ce jour, le clergé vient en pompe bénir un feu de joie allumé sur la place principale des Andelys, et le peuple, dans la simplicité de sa foi vive, recueille les restes du bûcher éteint, lesquels renfermés dans de petits sachets et suspendus au-dessus du foyer domestique, ont le privilége d'en éloigner les influences malignes.

Pendant les neuf jours que dure cette fête, la fontaine miraculeuse est visitée sans cesse par la foule des pèlerins ; les mères y plongent leurs enfants malades, les infirmes leurs membres paralysés, tous ceux pour qui les remèdes humains sont impuissants espèrent y trouver leur guérison. (1)

L'église de Viviers, qui possède des reliques de sainte Clotilde, célèbre aussi sa fête avec beaucoup de solennité. Comme aux Andelys il y a là une fontaine, dont les cheveux de la sainte (ainsi s'appellent les herbes fines qui croissent à la surface), ont la propriété de chasser les fièvres pernicieuses.

---

(1) Le 11 juin 1872, M. le curé de *Sainte-Clotilde* de Paris, accompagné de son clergé et suivi de 400 personnes, accomplit un pèlerinage à Sainte-Clotilde des Andelys. Ce pèlerinage était l'exécution d'un vœu formé pendant le règne hideux de la Commune, pour le cas où l'église échapperait à l'incendie et au pillage.

SAINT CLAUDE

> La foule était dans l'admiration de voir que les boiteux marchaient, et tous rendaient gloire à Dieu.
> (S. MATHIEU. C. XV)

La foi, a dit quelqu'un, est une semence féconde, et les pèlerinages sont les courants qui contribuent à la propager. C'est sous l'empire de ces pieuses pérégrinations que le culte de saint Claude, comme une plante bienfaisante, a été transplanté des montagnes du Jura, dans toutes les provinces de France, et c'est ce qui explique ce nombre si considérable de paroisses et d'églises placées sous son patronage.

La ville de Saint-Claude, érigée en évêché par Benoit XIV, doit son origine à un monastère fondé au milieu du IVe siècle, dans un lieu sauvage appelé le mont *Condat*. C'est là que saint Claude, d'abord évêque de Besançon, a terminé une vie pleine de vertus et de mérites. Dès lors son tombeau attira à lui les populations chrétiennes.

Mais l'affaiblissement de la foi, les fureurs des guerres religieuses et les révolutions portèrent successivement des coups funestes à l'abbaye et à la ville de Saint-Claude. En 1794,

le corps du saint évêque, à l'exception de l'os d'un bras, fut brûlé et ses cendres profanées. Cinq ans après, jour pour jour, la ville fut entièrement détruite par un incendie. Une seule maison fut épargnée, celle d'un homme pieux qui avait conservé le chapelet de saint Claude, échappé aux recherches des révolutionnaires. La cathédrale n'eut pas à souffrir intérieurement, son toît seul fut brûlé. Il ne fut pas difficile de voir là un trait de la justice divine.

Malgré les malheurs des temps, la Franche-Comté a conservé fidèlement la mémoire de son illustre pontife et le regarde comme son défenseur auprès de Dieu.

A Champigny-sur-Marne, dont saint Claude est le patron, la dévote confiance des mères de famille amène à son autel les enfants atteints de convulsions.

Le patron de la Franche-Comté est également celui des tourneurs et des bimblotiers si nombreux dans cette province. Enfin son nom lui-même, qui signifie boîteux, l'a fait donner pour patron aux infirmes et aux estropiés.

SAINT MÉDARD

> **Le Seigneur couvre le ciel de nuées et prépare la pluie à la terre.**
>
> **(Psaume cxlvi.)**

Nos aïeux pas plus que nous, n'aimaient la pluie en juin ; ce mois est riche en remarques et en pronostics sur la température. Un des plus répandus est celui qui se rapporte au jour de saint Médard. Les anciens disaient que ce saint a le pouvoir de faire tomber la pluie pendant quarante jours durant; mais lui, attentif aux vœux des bons cultivateurs, garde ordinairement pour une saison plus opportune les pluies qu'il peut dispenser à la terre. Pierre *de Natalibus* voit la raison de cette croyance populaire dans les prodiges qui eurent lieu à la mort du saint évêque. Dieu, pour faire connaître les nombreux mérites de son serviteur, illumina sa couche funèbre d'une lumière éclatante, et versa sur la terre une pluie extraordinairement chaude.

Saint Médard est invoqué pour la vigne ; on sait, en effet, que les pluies de juin leur sont pernicieuses.

Ceux qui connaissent les fêtes des *Rosières*, établies dans quelques villages de France, sa-

vent que c'est à saint Médard que l'on est redevable de cette institution. Le pieux évêque de Noyon avait imaginé de donner tous les ans à la plus vertueuse fille du village de Salency une couronne de roses, et l'on y joignait une somme de vingt-cinq livres.

Cette marque d'estime avait pour objet de ranimer dans le cœur des jeunes filles l'amour de la sagesse et de tous les devoirs que la vertu impose. On voyait au-dessus de l'autel de saint Médard, à Salency, un tableau où ce pontife était représenté couronnant une rosière. Cette vertueuse fille n'était autre que sa propre sœur, à qui la voix publique avait décerné cet honneur.

« La pomme à la plus belle, a dit l'antique usage ;
« Un plus heureux a dit : La rose à la plus sage. »

SAINT ANTOINE DE PADOUE

Demandez et vous recevrez,
Cherchez et vous trouverez,
Frappez et l'on vous ouvrira.
(S. Luc. C. xi)

Partout sur son passage, saint Antoine a laissé l'empreinte de ses pas. La France qu'il a évangélisée, Lisbonne où il est né, Padoue où il est mort, lui ont gardé un impérissable

souvenir, et l'on peut lui appliquer cet oracle de l'Esprit-Saint : « Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle ! »

Il ne nous appartient pas de faire l'histoire d'une vie si pleine de mérites, un seul trait doit trouver ici sa place :

Dans le temps qu'Antoine étudiait l'Ecriture-Sainte, un novice de son ordre, qui s'ennuyait de la vie monastique, s'enfuit un jour du couvent, après avoir dérobé un psautier que le saint avait écrit et annoté de sa propre main. Désolé de cette perte, Antoine pria Dieu de lui faire retrouver son cher psautier. Il fut exaucé ; car, comme le voleur se disposait à passer une rivière, le démon lui apparut armé d'un glaive, et faisant mine de vouloir le tuer. A cette vue, le novice rentra en lui-même, et eut un si grand regret de sa mauvaise action, qu'il retourna sur le champ au monastère se jeter aux pieds d'Antoine en avouant sa faute.

Telle est, croyons-nous, la raison de cette confiance si généralement répandue, qui veut qu'on ait recours à saint Antoine pour retrouver les objets que l'on a perdus, et même pour se ressouvenir des choses qu'on a pu oublier.

Dans une hymne que saint Bonaventure composa peu de temps après la mort du saint, où il raconte les prodiges opérés par son intercession, il fait mention des *choses perdues*.

Cædunt mare, vincula,
Membra resque perditas,
Petunt et accipiunt.
Juvenes et cani.

« La mer s'apaise et les chaînes se brisent, enfants et vieillards recouvrent la santé, et les objets perdus. »

Toutefois, voici sur l'origine de la dévotion à saint Antoine de Padoue, l'opinion du savant jurisconsulte Guy Coquille :

« Espaves, dit-il, est un mot français signifiant les choses mobilières égarées, desquelles on ne sçait le maistre et le propriétaire. Ce mot a donné à aucuns chrétiens de facile créance, de s'adresser par prières à saint Antoine de Padoue, de l'ordre de saint François, pour recouvrer les choses égarées, parce que en ancien langage italien que les Contadins retiennent encore, on appelait *Pava* ce qu'aujourd'hui on appelle *Padoua*, en laquelle ville repose et est grandement vénéré le corps de saint Antoine dit de Padoue ou de Pade, que d'ancienneté on appelait *Saint Antoine de Pave.* » (1)

En ceci, Coquille a fait preuve de plus d'esprit que de cette simplicité chrétienne si aimée de saint François de Sales qu'il réprimandait les censeurs qui désapprouvaient cette confiance pieuse. « Dieu, disait-il, a fait voir que tel est son bon plaisir, puisqu'il a cent fois opéré des miracles par la médiation de saint Antoine ; pourquoi ne pas croire à l'évidence des faits ? Vraiment, monsieur, disait-il un jour à l'un de ces critiques indiscrets, j'ai envie que nous fassions ensemble un vœu à ce saint pour recouvrer ce que nous perdons tous les jours, vous la simplicité

(1) Institutions au droit français.

chrétienne, et moi l'humilité dont je néglige la pratique. »

A Rome, le jour de la fête du saint, toutes les fraisières de la ville se réunissent dans sa chapelle. Sur une corbeille plate elles élèvent une pyramide de fraises tendres et vermeilles entrecoupées de liserons bleus et blancs, puis elles la déposent sur le marchepied de l'autel et se recommandent à celui qui indique les trésors cachés. Pour ces humbles femmes, la fraise est un trésor caché sous les feuilles des bois ; c'est le morceau de pain pour toute la famille, dans une saison où l'on ne peut guère travailler.

Voilà la simplicité chrétienne.

SAINT JEAN-BAPTISTE

> Nous prions Dieu dévotement
> Et Monseigneur saint Jean-Baptiste
> Qu'il nous mène à sauvement
> En Paradis où il habite.
>
> (Ancien Cantique.)

Le Sauveur du monde a exalté publiquement les mérites de son saint Précurseur, lorsqu'il a dit : « Il n'y en a pas de plus grand parmi les enfants des hommes que Jean-Baptiste. » Qui saurait, en effet, compter tout

ce que les hommes ont dit, tout ce qu'ils ont fait à la gloire d'un si grand prophète ? Le nom seul de *Jean,* si répandu, si populaire, suffit pour attester la grande dévotion des chrétiens envers lui.

Le 24 juin est un jour de réjouissances universelles qui donnèrent lieu à une foule de coutumes et d'usages qui ont aujourd'hui à peu près disparu. *Le roi de la Badache,* à Marseille, *la Bravade,* à Aix, avaient une réputation européenne. Et qui n'a pas entendu parler de la diablerie de Saint-Jean-Baptiste, à Chaumont ; on y venait de trente ou quarante lieues et la fète durait neuf jours. A Dunkerque, les *Folies* attiraient un tel concours de curieux qu'ils étaient obligés de coucher dans les rues, ne pouvant trouver place dans les maisons de la ville. Ces fêtes n'étaient qu'un long défilé de chariots richement ornés, sur lesquels on représentait des scènes dramatiques ou burlesques.

Un usage encore en vigueur dans un grand nombre de provinces, c'est celui des *feux de la Saint-Jean.* Le soir venu, alors que les étoiles commencent à briller au firmament, de toutes parts dans les campagnes comme sur les places publiques, on allume d'énormes feux de joie. Chaque famille apporte sa bourrée. Parfois la Religion intervient ; le curé de la paroisse bénit le bûcher et y met le feu avec un cierge. Bientôt la flamme s'élève vive et pétillante, puis enfants et jeunes filles organisent autour de la pyramide brûlante une ronde joyeuse. Les paysans y conduisent leurs troupeaux et les font passer sur le feu

pour les préserver de toutes maladies pendant l'année. Enfin, quand le bûcher n'est plus qu'un monceau de braises ardentes, chacun saute au travers et s'efforce de saisir un petit tison qui, placé au chevet du lit, entre la Vierge et le rameau bénit, doit éloigner les malheurs du foyer domestique.

Autrefois, la joyeuse Saint-Jean se célébrait à Paris avec le plus grand appareil. L'usage voulait que les rois eux-mêmes y intervinssent pour y remplir les premiers rôles, pour y faire en quelque sorte l'office de grands prêtres du feu.

Il existe encore un curieux procès-verbal des formalités avec lesquelles il fut procédé à la célébration de la Saint-Jean à Paris, sous le règne de Charles IX, en 1573.

On avait dressé sur la place de Grève un mât de soixante pieds de haut, tout le long duquel étaient fixées plusieurs pièces de bois transversales. Ce mât s'élevait au centre d'un vaste amas de paille, et une quantité considérable de pièces d'artifice, telles que fusées, pétards, lances à feu et bombes avaient été distribuées au milieu du combustible. Mais la pièce capitale de tout l'édifice était un grand sac de toile attaché au sommet du mât, et dans lequel étaient renfermés vingt-quatre chats condamnés à être brûlés vifs.

La foule était si abondante, si tumultueuse, que trois cents archers, arbalétriers et arquebusiers avaient peine à la contenir. Les magistrats de la ville en grand costume, portant une torche de cire, entouraient le bûcher ; pendant que les orchestres placés sur des es-

trades mêlaient leurs fanfares aux clameurs de la multitude. Enfin, le roi arriva entouré de toute sa cour ; le prévôt des marchands s'avança à sa rencontre et lui remit entre les mains une torche de cire blanche. Le roi ayant mis le feu au bûcher, en un instant la flamme atteignit le sommet du mât, et bientôt tout l'échafaudage croula en faisant jaillir dans les airs des milliers d'étincelles. La Saint-Jean n'était plus.

Ainsi s'est accomplie à la lettre la prophétie de l'ange Gabriel à Zacharie : « *Et multi in nativitate ejus gaudebunt.* » Beaucoup se réjouiront de la naissance de Jean. Il est écrit également qu'il fut une lampe brillante, le prédécesseur et le précurseur de la vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Telle est la signification que le Christianisme a donnée à ces coutumes dont on retrouve l'origine chez les nations païennes. En les touchant, la Religion les a sanctifiées et se les est appropriées. Qui ne sait, du reste, qu'une foule de rites et de cérémonies religieuses sont empruntés au paganisme ? L'Eglise les a conservés parce qu'en eux-mêmes ils étaient bons et propres à exciter la dévotion et la piété.

« L'allégresse des feux de la Saint-Jean, dit Collin de Plancy, était tellement dirigée contre le démon qu'on y jetait des chats, des crapauds, des serpents, des vipères, des chenilles, des scorpions, tous animaux dont les artistes accompagnent Satan. La ciguë, le chardon, l'ivraie disparaissaient dans les flam-

mes, et annonçaient qu'il fallait étouffer les mauvais germes pour faire croître les bons.»(1)

Il ne manque pas sans doute de censeurs qui réprouvent ces usages comme ridicules et superstitieux. Nous répondrons par le proverbe : « Un sot usage ne vieillit pas, il meurt. »

Dans ces temps où chaque maladie avait pour médecin et antidote quelque saint privilégié, saint Jean-Baptiste était invoqué contre l'épilepsie, dans les spasmes et les convulsions.

La maladie extraordinaire qu'on a appelée *danse de Saint-Guy*, était connue également sous le nom de *danse de Saint-Jean*, parce qu'elle apparaissait surtout vers l'époque de sa fête ; ceux qui l'invoquaient étaient préservés du mal. En 1374, dit une vieille chronique, dans plusieurs contrées des bords du Rhin, on vit des gens danser deux à deux comme s'ils eussent été fous. Ils chantaient en dansant : *Ohé ! Sint Jan heu ! eh ! ohé !* On les calmait parfois en les exorcisant ; à défaut d'exorcismes, il n'y avait d'autre remède que les coups de bâtons ; remède très peu dispendieux, ajoute la chronique, et que l'on prodiguait aux danseurs avec une obligeance empressée.

Il y a plus de cinq cents ans, la ville de Tulle et les campagnes environnantes, ravagées par la peste noire, instituèrent par vœu un pèlerinage en l'honneur du Saint-Précurseur. La peste cessa, et saint Jean est resté depuis ce temps en grande vénération dans

(1) *Légendes du Calendrier.*

toute la contrée. Sa fête est une des plus solennelles de la ville. Tous les ans, le 23 juin, à six heures du soir, au son de la grande cloche, le chapitre de la cathédrale, suivi ou précédé de cinq à six mille personnes sortant de l'Eglise, monte le quartier d'Alvergne, s'élève jusqu'au sommet de la montagne à l'est de Tulle et parcourt tout le plateau pour rentrer à neuf heures à l'église.

Cette procession est connue dans le pays sous le nom de *Tour de la Lunade*, parce qu'elle se fait le soir et presque au clair de la lune.

La vieille statue de saint Jean, richement vêtue de son manteau de velours et d'or, est portée par les pénitents des confréries de la ville.

Et pendant huit jours le pèlerinage continue et des massifs de cierges brûlent devant la chapelle du saint, couverte de bouquets et de fleurs.

SAINT PIERRE & SAINT PAUL

Césars de la vieille Rome, voilà que les cendres de vos victimes sont vénérées par les princes de la terre et par toutes les nations.
(HYMNE DE L'EGLISE.)

Voilà les deux grandes colonnes de l'Eglise de Jésus-Christ ; voilà les deux chefs de l'armée sacrée.

Unis tous deux par les mêmes travaux dans la vie, ils le furent par la même couronne du martyre ; c'est pourquoi les fidèles chrétiens s'unissent en un même jour pour célébrer leur mémoire.

La fête des Saints Apôtres est une des plus magnifiques solennités de Rome chrétienne ; c'est là, dans le plus majestueux temple de l'univers, que reposent leurs dépouilles. Qui pourrait dire les milliers de chrétiens qui, dans le cours des âges, sont venus des contrées les plus éloignées baiser la poussière de leur tombeau.

Toutefois, la mémoire de saint Paul s'efface presqu'entièrement devant celle du prince des Apôtres. Il convenait, en effet, que celui qui eut la primauté pendant sa vie la conservât après sa mort. A Rome, cette préférence se conçoit encore mieux, puisque c'est dans cette ville qu'il fixa son siége et qu'il survit dans la personne de ses successeurs.

Dans la magnifique église de *Saint-Pierre du Vatican,* près du tombeau du grand apôtre, s'élève une antique et célèbre statue du saint qui, dans le cours des âges, a souvent fourni un type aux artistes chrétiens. Une opinion qui n'est pas sans fondement, affirme que le bronze dout elle est formée provient de la statue de Jupiter-Capitolin ; d'autres soutiennent que c'est la statue de Jupiter elle-même, ramenée par le changement de la tête, des mains et des attributs à la ressemblance de saint Pierre.

« Elle est assise, vêtue de la toge, tenant de la main gauche les clefs symboliques, et

de la droite elle bénit. Le pied droit déborde quelque peu du piédestal et les fidèles, après l'avoir pressé de leurs lèvres, aiment à placer leur tête en dessous, témoignage d'amour et de soumission, où j'ai vu la tète blanche de Pie IX succéder à celle de quelque humble paysan. Ces baisers, imprimés par tant de générations, se sont multipliés au point d'user profondément ce pied de bronze. »

L'érudit écrivain auquel nous empruntons ces détails ajoute : « Cette statue vénérée s'élève sur un piédestal d'albâtre orné de grandes plaques d'un précieux granit vert ; un dais est disposé au-dessus de sa tête ; une lampe brûle devant. Au jour de la fète de saint Pierre, on l'orne d'une tiare, d'une chape et d'un riche anneau qu'on lui met au doigt.

» Monseigneur l'évêque de Moulins, désireux lui aussi de voir imiter par ses diocésains le culte que les Romains rendent à la statue du Vatican, a entrepris de faire exécuter une reproduction en tous points exacte de la célèbre image. C'est dans les mêmes dimensions et avec la même matière une parfaite copie de Saint-Pierre de Rome. » (1)

Une statue du Prince des Apôtres, en tout semblable et vénérée de la même manière qu'à Rome et à Moulins, a été érigée dans la nouvelle basilique de Notre-Dame de la Treille et Saint-Pierre, à Lille.

La fète de Saint-Pierre a perdu en France de son antique solennité ; c'était autrefois un jour d'allégresse populaire. Dans bien des lo-

(1) J.-A. De Conny. — Le culte de S. Pierre en Bourbonnais.

calités, principalement dans les nombreuses paroisses placées sous le patronage du grand Apôtre, il était d'usage, comme pour la *Saint-Jean*, d'annoncer cette fête dès la veille au soir par des feux de joie.

L'imagination populaire a fait de saint Pierre le portier du Paradis ; ce vigilant gardien est chargé d'en interdire l'entrée aux indignes ; interprétation un peu trop littérale de cette parole du Sauveur à Pierre : « Je te donnerai les clefs du royaume des Cieux. » (1)

Dans un grand nombre de familles chrétiennes, il est encore de tradition que saint Pierre écoute volontiers la prière des enfants qui demandent la prolongation des jours de leurs parents. Cette religieuse confiance est comme un souvenir de la piété filiale dont cet apôtre fit preuve alors que, sur son instigation, Jésus vint pour guérir sa belle-mère qui se mourait de la fièvre. (2)

Une des pratiques du culte populaire de saint Paul est l'invocation que les gens des campagnes lui adressent contre la morsure des vipères.

Il est dit aux *Actes des Apôtres* que Paul ayant fait naufrage sur les côtes de Malte, reçut l'hospitalité des habitants de cette île. Or, pendant qu'il était occupé à se sécher et réchauffait auprès d'un grand feu ses membres engourdis par le froid, une vipère, apportée dans ce lieu avec des sarments, se jeta sur l'apôtre et le blessa à la main. Les insulaires

(1) Les serruriers firent allusion à ces clefs symboliques en choisissant saint Pierre pour patron.

(2) S. Mathieu. C VIII.

qui en furent témoins s'attendaient tous à le voir mourir ; mais leur surprise fut grande lorsqu'ils virent qu'il n'en éprouvait aucun mal, et ils le prirent pour un dieu.

SAINT MARTIAL

> Jésus donna à ses disciples puissance et autorité sur les démons, avec le pouvoir de guérir les maladies.
> (S. Luc. C. ix.)

L'histoire ne nous a pas laissé de documents bien authentiques sur l'origine de la mission de saint Martial dans les Gaules. Une tradition respectable la fait remonter jusqu'à saint Pierre et dit que Martial fut cet enfant que Jésus plaça au milieu de ses apôtres en disant : « Si vous ne devenez pas semblable à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (1) Aucuns prétendent qu'il fut celui que l'apôtre saint André désigna au Sauveur avant le miracle de la multiplication des pains : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons (2). » Un ancien usage qui existait

(1) S. Mathieu. C. xvii.
(2) S. Jean. C. vi.

autrefois à Limoges était fondé sur ce dernier sentiment.

On bénissait tous les ans pour les étrennes des médailles appelées vulgairement *meilles*, qui représentaient d'un côté saint Martial et de l'autre les cinq pains et les deux poissons de l'Evangile ; on les donnait pour présent et bénédiction. En outre, on faisait de petits pains et des poissons de pâte, toujours comme souvenir de ceux qui servirent de nourriture à trois mille personnes ; on les faisait toucher à la châsse de saint Martial, et on les conservait comme un remède et un antidote dans certaines maladies.

Quelle que soit la valeur de cette tradition, toujours est-il que l'évêque Martial a évangélisé toute la région qui s'étend entre le Rhône, la Loire et l'Océan ; et qu'il fixa son siége à Limoges. L'Eglise de France lui a donné le titre *d'apôtre de l'Aquitaine*.

En 1024, il s'éleva une discussion entre le clergé et les moines de l'abbaye de Saint-Martial. Ceux-ci demandaient que le nom de leur saint patron fût placé dans les litanies au rang des apôtres. L'évêque Jourdain de Loron s'opposa à cette innovation qu'il considérait comme mensongère. L'abbé de Saint-Martial insista, et bientôt la France entière, dit un historien, (1) prit part à la contestation. Le roi Robert fit tenir en sa présence à Paris, une conférence où il appela un grand nombre de savants et de prélats. Ganzelin, archevêque de Bourges, prit chaudement le parti

(1) Comte de Résie. — *Histoire de l'Eglise d'Auvergne*.

de l'abbé, et dit : « que ce serait faire injure à saint Martial de le mettre au rang des confesseurs, comme ce serait en faire une au roi que de le mettre au rang des comtes ; qu'on ne pouvait manquer de s'attirer l'indignation de saint Pierre en dégradant ainsi un de ses collègues ; que saint Martial était disciple de Jésus-Christ; qu'il était parent de saint Pierre qui l'avait baptisé, et cousin de saint Etienne, premier martyr; que n'admettre d'autres apôtres que les douze, c'était penser comme les Ebionites, qui ne voulaient même pas y comprendre saint Paul. »

Cependant l'évêque de Limoges refusait toujours d'adhérer à ce sentiment ; il fallut que le pape Jean XIX déclarât qu'on pouvait donner à saint Martial le titre d'apôtre, et en faire l'office en cette qualité ; et quelques années après, un concile tenu à Limoges proclama solennellement saint Martial apôtre de Jésus-Christ.

Le culte de saint Martial acquit une grande popularité depuis ces époques malheureuses où sévissait le mal des Ardents ; le Limousin obtint par l'intercession de saint Martial la cessation de ce fléau.

Lorsque de grands personnages, des princes, des rois de France venaient à Limoges en pèlerinage, la châsse du saint évêque était exposée publiquement à la vénération des fidèles. Ce n'est que depuis 1526 que l'*Ostension de saint Martial* se fit régulièrement ; cette cérémonie était d'autant plus solennelle qu'elle avait lieu seulement tous les sept ans.

Elle commençait le dimanche de *Quasimodo* pour finir le dimanche de la Trinité.

La partie la plus remarquable de cette fète était la grande procession, où la ville déployait toutes ses magnificences. Une milice bourgeoise, placée sous le patronnage de saint Martial, escortait la châsse; elle faisait bénir préalablement une bannière rouge et blanche qui était ensuite fixée à la plus haute tourelle de l'église.

Le cortége, précédé de toutes les corporations religieuses et de la foule des enfants, les uns vêtus en vierges, en confesseurs, les autres avec les insignes des martyrs et des apôtres, s'arrêtait sur la place Saint-Michel. Là, l'évêque officiant prenait entre ses mains la précieuse relique, et gravissant une estrade élevée, bénissait la foule, la cité, le pays tout entier.

Autrefois, pendant cette fête, les offices étaient célébrés avec un rite qui paraîtrait bien étrange de nos jours. A la fin de chaque psaume, on substituait au *Gloria Patri* le verset suivant que tout le peuple chantait avec les plus vifs transports de joie et comme en dansant :

San Marceau pregas per nous
Et nous espingaren per bous.

« Saint Martial, priez pour nous, et nous danserons en votre honneur. »

Cette joie simple et naïve, a dit un grave auteur, supposait des mœurs douces et sans fard que nous avons troquées contre un peu

d'esprit fort contestable du reste, et beaucoup de corruption. » (1)

L'Eglise catholique, tout en inspirant aux fidèles l'éloignement des faux plaisirs du monde, aimait à les remplir d'une joie pure dans la célébration de ses fêtes. La danse religieuse était un signe de reconnaissance publique envers Dieu. On se souvient de ces danses respectables que le roi David exécutait avec tant d'ardeur devant l'arche d'alliance.

Telle était la simplicité des premiers chrétiens qu'ils ne voyaient dans ces mouvements de joie qu'une imitation de l'allégresse des anges et des bienheureux dans le Ciel.

---

(1) Charles Barthelemy. — *Rational des divins offices.*

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

JUILLET

MOIS DU SAINT-SACREMENT.

2 N.-D. de Bon-Secours.
6 Ste Godelive.
8 S. Valéric.
9 Ste Procule.
11 Le Saint-Suaire.
14 Ste Rosalie.
20 Ste Marguerite.
21 N.-D. de la Garde.
22 Ste Marie-Madeleine.
25 S. Jacques-le-Majeur.
— S. Christophe.
26 Ste Anne.
29 Ste Marthe.
30 S. Abdon.
31 S. Germain d'Auxerre.

NOTRE-DAME DE BON SECOURS

> Au secours! Vierge Marie,
> Hâte-toi, viens sauver mes jours,
> C'est ton enfant qui t'en supplie,
> Vierge Marie, sauve mes jours,
> Vierge Marie, au secours!
>
> (Cantique.)

Il y a en France un grand nombre de sanctuaires où Marie est invoquée sous le titre si vrai de Notre-Dame de Bon Secours ; mais de tous, le plus populaire est celui de Guingamp, diocèse de Saint-Brieuc. Voici sur ce pèlerinage quelques détails tirés d'une notice écrite à l'occasion de la fête solennelle où l'auguste image fut parée d'une couronne d'or donnée par Pie IX :

« La statue de Notre-Dame de Guingamp a mérité cette distinction par son antiquité, par le nombre des miracles qui lui sont attribués et par le concours de pèlerins qui viennent se prosterner devant elle, de toutes les parties de la Bretagne. L'histoire ne dit rien sur l'époque où commença cette dévotion ; mais au quatorzième siècle on la trouve déjà populaire parmi les masses. Au siècle suivant, on voit la *Frérie blanche* se glorifier d'avoir pour patronne Notre-Dame de Bon Secours. La Frérie blanche était une pieuse association des

trois ordres de la Bretagne : la noblesse, le clergé et le peuple, dont l'union fraternelle protégeait le pays. La devise était : *Un triple câble n'est pas facile à rompre* ; et le fondateur inconnu de cette société avait voulu que les membres de chacun des ordres vissent dans leurs co-associés non-seulement des compatriotes, mais des frères. Chaque année, la Confrérie se réunissait à Guingamp, pour la fête de la Visitation. On procédait à l'apaisement des différends qui avaient pu surgir pendant l'année ; puis tous les confrères faisaient en corps une procession et se mettaient sous l'appui de la madone vénérée.

» Lors des désastres religieux de 1793, la Frérie blanche fut abolie. La statue elle-même fut renversée du piédestal qu'elle occupait et brisée à coups de hache. Mais la tête fut mise de côté par l'un des révolutionnaires ; et lorsque des temps plus propices luirent pour la Religion, des remords l'engagèrent à restituer le chef vénérable qu'il avait sauvé de la destruction. Depuis cinquante ans, la pieuse image est replacée sur son trône, ornée de riches vêtements qui dissimulent ses mutilations ; et le *Pardon* de Guingamp attire encore à la fête de la Visitation un grand concours de fidèles. La procession, qui a lieu de nuit, revêt un caractère tout particulier. Les pèlerins, au nombre de six à sept mille, marchent deux à deux, tenant chacun un cierge allumé. Ils sont venus des parties les plus reculées de la Bretagne, et la variété de leurs costumes fait reconnaître les paroisses qu'ils habitent. Toutes les fenêtres sont illu-

minées sur leur passage, et trois feux de joie, de leurs vives lueurs, éclairent au loin la foule des assistants. »

Toute cette solennité, que parfume une odeur de cire et que voile à demi un nuage fumeux, impressionne vivement les esprits.

Enfin, les plus dévots vont à la fontaine de bronze pour s'y faire jeter de l'eau sur les bras et sur le cou, demandant à Notre-Dame de les rendre participants de ses salutaires effets.

SAINTE GODELIVE

La mémoire du juste ne périra pas, il n'a rien à craindre des mauvais discours des hommes.
(PSAUME III.)

Heureuse jeune fille au château de Longfort, entre Boulogne et Calais, puis épouse malheureuse au château de Ghistelles, en Flandre, Godelive est le modèle des femmes qui sont engagées dans les liens d'un funeste mariage. Celui qui l'avait d'abord aimée, poussé par une passion brutale, fut son propre bourreau. Godelive, après trois années de

dures privations, fut étranglée et son corps jeté dans un puits.

Son impie et cruel époux, ayant bientôt après convolé à d'autres noces, eut une fille qui naquit et demeura aveugle. Jeune encore, cette enfant avait entendu parler de Godelive, que l'on regardait déjà dans le pays comme une sainte, et elle se mit à la prier chaque jour avec ferveur.

Or, un jour il lui vint en pensée d'aller au puits où le crime avait été consommé ; elle y puisa un peu d'eau et en mouilla ses paupières. Le lendemain, en se réveillant, ses yeux s'ouvrirent pour la première fois à la lumière.

Frappé de ce prodige, l'impie et cruel Bertofl lui aussi ouvrit les yeux, il confessa l'énormité de son crime et en fit une pénitence exemplaire.

Dès lors les populations accoururent de toutes parts au puits sanctifié, et il s'y opérait des guérisons miraculeuses.

Depuis le IXe siècle, où ces faits s'accomplirent, sainte Godelive fut en grande vénération dans le nord de la France, la Belgique et les Pays-Bas.

En 1488, la châsse, qui contenait ses reliques vénérées, fut conservée miraculeusement dans un incendie qui dévora entièrement l'église de Ghistelles. La fureur des flammes fut telle que les cloches et les objets en métal furent fondus ; au milieu de ces ruines, les précieuses reliques furent retrouvées intactes ; elles sont encore à Ghistelles.

La dévotion à sainte Godelive a mis aussi en honneur le lieu de sa naissance. Une tra-

dition rapporte que la sainte, avant de quitter la maison paternelle pour le toit conjugal, planta dans un bois voisin la quenouille dont elle se servait, et, qu'une source jaillit à l'instant même, en cet endroit. Une chapelle y fut élevée et attira un concours de pèlerins qui venaient boire de cette eau miraculeuse et implorer le secours de sainte Godelive contre les fièvres, si communes alors dans ces contrées.

SAINT VALÉRIC

Par amour du saint
on baise les reliques.
(PROVERBE.)

Originaire de la Flandre, saint Valéric quitta son pays pour vivre ermite au pied de la montagne de Bernage, diocèse de Limoges, dans un lieu appelé aujourd'hui *Saint-Vanry*, nom vulgaire de notre saint. Mais si solitaire que fût sa vie, son passage dans ces lieux n'y a pas moins laissé des traces ineffaçables. Ainsi, un des plateaux de la montagne, qui semble avoir été un camp gaulois, est appelé par les habitants le *jardin de Saint-Valéric;*

une espèce de narcisse jaune y est surnommée la *tulipe de Saint-Valéric,* un groupe de rochers qui forment une petite grotte était, dit-on, son oratoire; au pied de la montagne, une fontaine est encore un lieu de pèlerinage; souvent on y plonge les enfants malades.

Pendant la tourmente de 1793, tandis qu'on ne craignait pas de profaner les objets du culte sacré, on n'osa pas toucher aux reliques du saint. Sa fête se célèbre avec beaucoup de pompe le 8 juillet et le dimanche suivant.

D'après un ancien usage, lorsque dans l'année le saint a accordé quelque faveur particulière, les cloches font entendre au jour de sa fête un joyeux carillon; sinon on les sonne à toute volée.

Dans ces jours de solennités, qui pourrait dire le nombre des pèlerins qui viennent demander les oraisons de saint Valéric et entendre dévotement la lecture de l'évangile du jour? Les mères placent leurs enfants dans la niche que ses reliques ont occupée pendant l'année. Cette religieuse confiance est souvent bénie de Dieu, qui fait briller sa gloire dans les hommages qu'on rend à ses saints.

SAINTE PROCULE

> Elle a été ornée de la plus belle couronne qui soit connue des hommes, de la couronne de sainte.
> (Cte DE MONTALEMBERT.)

Procule était fille d'un comte de Rodez. Voulant éviter le mariage qu'on la sollicitait de contracter, malgré son vœu de virginité, elle s'enfuit secrètement de la maison paternelle, et arriva, après une marche longue et pénible, dans une vallée sauvage, non loin de la ville de Gannat, en Bourbonnais. C'est là qu'elle fut atteinte par son amant, qui désespéré et irrité de ses résistances, lui trancha la tête avec son épée.

La sainte, se relevant aussitôt, dit la légende, prit sa tête entre ses mains, et la porta, après cinq stations faites à de courtes distances, à l'église de Sainte-Croix de Gannat. Elle la déposa sur le marchepied de l'autel, et son corps resta inanimé sur les dalles du sanctuaire.

Un si grand miracle ne pouvait manquer d'exciter la vénération des peuples envers la sainte martyre. Aux cinq endroits où elle s'était reposée pendant sa marche sanglante, les pieux fidèles élevèrent de petits oratoires

commémoratifs que le temps a détruits. Une autre chapelle, plus vaste et somptueusement parée, élevée dans l'intérieur de la ville, a subi le même sort. Il ne nous reste plus maintenant qu'une petite chapelle, située près de la ville, dans un lieu pittoresque appelé le *Pas de Sainte-Procule,* parce qu'on croit voir l'empreinte de ses pas sur les rochers d'alentour. Depuis un temps immémorial, le peuple a coutume de se rendre en foule à cet endroit le lundi et le mardi de Pâques. Malheureusement pour plusieurs, ce lieu est plutôt un but de promenade qu'un véritable pèlerinage.

« Cependant, dit l'historien de l'Eglise d'Auvergne, (1) le dimanche dans l'octave de sainte Procule, la chapelle est ouverte, on s'y agenouille avec respect, et chaque jeune fille y achète en sortant le ruban bénit de la Vierge, qu'elle ajoute à sa parure.

Vers la même époque, ainsi qu'à celle où l'hiver les ramène en leur pays, les pieux montagnards de la Marche et de la Haute-Auvergne, qui vont exercer leurs diverses industries dans les autres provinces de la France, s'arrêtent en foule à la chapelle de sainte Procule. Là ils se découvrent, s'agenouillent et prient; puis, avant de se remettre en route, beaucoup d'entre eux coupent de légères parcelles de la porte de la chapelle et les conservent comme des reliques qui doivent les protéger dans leur voyage lointain et favoriser leurs entreprises laborieuses. »

(1) Comte de Résie.

La ville de Gannat se plaît toujours à fêter sa glorieuse patronne. Tous les ans, le 9 juillet, la châsse qui contient ses reliques est portée en triomphe au milieu d'un concours imposant de fidèles. C'est une fête qui a conservé un véritable cachet de religion et de piété.

LE SAINT SUAIRE

> Dans Besançon, cité royale,
> C'est là qu'on voit le trésor
> Du Saint Suaire très adorable,
> Qui fait notre unique support.
> On la voit deux fois l'an
> Cette relique
> Où les possédés du démon
> Ont guérison.
> (Ancien Cantique).

Saint Jean nous apprend qu'il y avait plusieurs linges qui enveloppaient le corps du Sauveur dans le tombeau, et il ajoute que Pierre, le jour de la résurrection, vit les linges et le suaire plies et mis à part. Dieu n'a pas permis que ces précieuses reliques se soient perdues, reliques d'autant plus précieuses que l'image du visage et du corps de N. S. Jésus-Christ s'y trouve miraculeusement imprimée.

Les plus célèbres saints suaires sont ceux de Besançon et de Turin. Le premier est, dit-on, le même dont parle le vénérable Bède, qui écrivait au commencement du VIIIe siècle. Il raconte que les Sarasins, voulant le soumettre à l'épreuve du feu, le jetèrent dans un brasier allumé, mais qu'un vent violent survenu tout-à-coup l'enleva et l'emporta dans les bras d'un chrétien. Il fut apporté d'Orient à Besançon, vers la fin du XIIe siècle. L'histoire cite ces deux faits remarquables, savoir qu'en 1349 il fut épargné par les flammes qui dévorèrent entièrement l'église de Saint-Etienne de Besançon; et en 1544 il délivra cette ville d'une grande peste.

Deux fois l'an, les jours de Pâques et de l'Ascension, il était exposé publiquement dans l'église, et des multitudes innombrables venaient le vénérer. Il y avait autrefois une confrérie de pèlerins qui avaient pour mission de propager le culte du saint-suaire, en allant de contrées en contrées chanter des cantiques en son honneur.

La révolution n'a fait que suspendre un instant ce culte cher aux populations. On le porte en procession le 3 mai, entouré d'un fort détachement de troupes, et les portes de la ville fermées.

D'autres localités en France se glorifient également de posséder un saint Suaire. Celui de Compiègne, qu'on appelle le Saint Signe, n'est qu'un linge blanc de deux aunes et ne porte aucune trace; il a été donné à cette église par Charles-le-Chauve. Cadouin, petite ville du Périgord, en possédait un autre qui

a été transporté à Toulouse. Enfin, d'autres portions de ces linges, ayant servi à l'ensevelissement du Sauveur, se voient à Carcassonne, à Arles et à Cahors.

« Ces objets vénérés, dit Collin de Plancy, réchauffent la piété, qui est toujours bonne à tout et à tous. »

SAINTE ROSALIE

Je rendrai gloire à votre nom, parce que c'est vous qui m'avez assisté et protégé.
(ECCLÉSIASTIQUE, 51.)

Le nom de sainte Rosalie, un peu oublié de nos jours, avait acquis autrefois une grande célébrité qui de l'Italie se répandit dans toute l'Europe, et pénétra jusqu'aux Indes. Cette illustre vierge était invoquée spécialement contre la peste, ce fléau jadis si fréquent, et les prières qu'on lui adressait ne tardaient pas à être suivies des plus heureux effets. En France, la plupart de nos grandes cités se placèrent sous sa protection. Moulins en particulier, se distingua par sa dévotion envers cette glorieuse vierge.

« Le 14 novembre 1630, le corps municipal de cette ville ayant appris que par l'intercession de sainte Rosalie, plusieurs provinces de l'Italie, ravagées par la peste, avaient éprouvé un notable soulagement, et que la ville de Thiers, en Auvergne, avait vu le fléau disparaître tout-à-coup, après des prières publiques adressées à cette sainte, décréta, que puisqu'on possédait à Moulins des parcelles de ses reliques, on ferait en son honneur, pour être préservé du mal, une neuvaine de prières et de processions. Il s'engagea aussi à assister, le 14 juillet de chaque année, à une procession générale autour de la ville. En même temps, l'on demanda aux religieux de Chantelle de faire aussi une neuvaine en l'honneur de cette sainte, dont ils possédaient les reliques dans leur église.

» En conséquence de ce vœu de la ville, chaque année, le 14 juillet, avait lieu une procession annoncée par le tocsin dès cinq heures du matin. On s'assemblait à Notre-Dame : le présidial venait en grande pompe; le corps municipal, revêtu des robes consulaires; tout le clergé de Moulins y prenait part. »

Cette fête fut supprimée à l'époque de la grande Révolution.

Sainte Rosalie, issue du sang de nos rois, fut élevée à la cour de Roger II, roi de Sicile, mais à l'âge de treize ans, elle abandonna les honneurs et les richesses que le monde lui promettait et se retira dans une grotte sur le mont Pellegrino, non loin de Palerme. C'est là qu'elle mourut vers l'an 1160.

Son corps, enseveli par la main des anges, et bientôt recouvert d'un dépôt cristallin que les eaux formaient en cet endroit, y demeura ignoré jusqu'en 1624, où il fut découvert miraculeusement. La ville de Palerme était alors cruellement éprouvée par la peste ; mais le fléau cessa le jour où les restes vénérés de sainte Rosalie furent portés religieusement par les rues de la ville.

La grotte du mont Pellegrino est devenue un sanctuaire tout couvert de marbres et de dorures, un lieu de pèlerinage célèbre.

SAINTE MARGUERITE

> **Le Tout-Puissant vous comblera de bénédictions du haut du Ciel, des bénédictions du lait et des mamelles et du fruit des entrailles.** (GENÈSE, XLIX.)

Le culte de Sainte Marguerite a été apporté d'Orient en Occident à l'époque des croisades. Le merveilleux qui caractérise sa légende, témoigne de son extrême popularité dans ces temps reculés, et atteste par son caractère étrange une imagination orientale.

Marguerite fut élevée dans la religion chrétienne, à l'insu de ses parents idolâtres, par une villageoise sa nourrice. Parvenue à sa

quinzième année, sa beauté frappa le gouverneur d'Antioche, qui ne pouvant réussir à la séduire, ordonna qu'elle fût martyrisée pour sa foi. La chaste jeune fille fut battue de verges, déchirée avec des ongles de fer et jetée dans un sombre cachot. Laissée seule, Marguerite se jette à genoux et prie le Seigneur de lui montrer l'ennemi qui veut lui ravir sa vertu.

Et quand elle eut fait sa prière,
Subitement une lumière,
Se présenta dans la prison ;
Lors avisa un fier dragon
Dedans le cachot où elle était,
Qui par la gueule feu jetait,
Par les yeux et par les oreilles,
La tête avait grosse à merveilles,
Les yeux il avait grands et creux,
A merveille il était affreux.
De la puanteur de son haleine,
Etait la prison toute pleine;
Quand elle le vit venir
Soufflant, ne sut que devenir,
Et si se n'osait remuer
Le dragon ne put achever.
Mais elle prend en Dieu confiance
Et l'invoque sans demeurance :
Vrai Dieu qui avez formé le Paradis
Et d'enfer ôté vos amis,
Gardez mon corps de cette beste
Qu'elle ne me fasse aucune molleste.
Quand elle eut son oraison finie
Elle s'est de la croix munie,
Alors le dragon disparut ;
Il lui sembla que soudain fut
Issue de son ventre saine
De l'amour de Dieu plus certaine
Que n'avait été auparavant.

C'est cette légende merveilleuse que l'art chrétien s'est plu souvent à reproduire. Raphaël lui-même l'a retracé dans ses œuvres admirables. Un dragon qu'elle foule sous ses pieds, tel est aussi l'attribut ordinaire de sainte Marguerite, vierge et martyre.

Nous devons dire maintenant la raison de cette dévotion particulière que les femmes enceintes, principalement dans le midi de la France, ont pour sainte Marguerite. Nous la trouvons toute entière dans la légende, qui dit que la bienheureuse avant de mourir pria pour ses bourreaux, ajoutant que toute femme en couches qui l'invoquerait enfanterait sans danger. Et l'on entendit une voix du Ciel qui disait : « Ta prière est exaucée. »

Jérôme Vida, évêque d'Albe, a célébré dans une hymne cette protection spéciale attribuée à sainte Marguerite.

Te matres facilem partum jam mensibus actis
Implorant, mediaque vocant in morte jacentes.

Des reines, des princesses ont donné elles-mêmes l'exemple de cette dévotion. Les mémoires de la cour de Louis XIV citent celui de la reine Marie-Thérèse, lorsqu'elle était enceinte du Dauphin.

Certains livres de piété avaient des prières comme celle-ci :

Par votre pieuse passion
Et votre glorification
Je vous supplie, vierge bénite,
Heureuse sainte Marguerite,
Que veuillez pour moi Dieu prier
Et doucement le supplier

Que par pitié il me conforte
des douleurs qu'il faut que je porte ;
Et sans péril d'âme et de corps
Fasse mon enfant sortir hors ;
Sain et sauf qne je le voie
Baptiser à bien et à joie.
Et si de vivre il a espace
Il lui donne son amour et sa grâce.
Et que si saintement le serve
Que la gloire de Dieu desserve. Ainsi soit-il.

NOTRE-DAME DE LA GARDE

Astre des mers, douce Marie,
Apparais toujours à nos yeux ;
Ma barque à tes soins se confie,
Garde-la des flots orageux.
(CANTIQUE.)

Voici, sur le sanctuaire illustre de Notre-Dame de la Garde, quelques pages que nous empruntons à l'auteur des *Légendes des saintes images*. (1)

« A la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième, un pêcheur marseillais, surpris en haute mer par la tempête,

(1) Collin de Plancy.

cherchait vainement à rentrer dans le port, et se voyait près de périr. Il était seul dans sa barque, qui faisait eau de toutes parts ; le vent lui était contraire ; il avait perdu son gouvernail.

» Le malheureux pêcheur commençait à perdre tout espoir, lorsqu'il éleva par hasard ses yeux sur le rocher de la Garde, qui surgit comme une sentinelle de granit sur la montagne pour dominer la mer, le port et la ville de Marseille. A la cime de ce rocher, il lui sembla qu'il distinguait une figure aérienne, dont les formes diaphanes se dessinaient dans l'obscurité profonde qui en ce moment voilait la terre et les cieux. Il lui sembla encore que cette figure bienveillante lui tendait la main.

» Depuis qu'il se regardait comme inévitablement perdu, il n'avait cessé d'invoquer l'Etoile de la mer, la Vierge sainte qui protége les pauvres marins. Il crut fermement que c'était elle qui venait à son secours ; il tomba à genoux dans sa barque, abandonnant toute manœuvre et chantant avec un reste de forces l'*Ave maris Stella*, qui étendait son rythme plaintif sur les vagues frémissantes.

» La barque, dès lors, comme si elle eût été attirée par une main puissante, filait sur les flots agités ; elle s'arrêta au pied de la montagne.

» Le pêcheur sauvé monta courageusement jusqu'au rocher de la Garde, où il ne vit rien; mais il se prosterna à la place que la vision avait occupée ; il y remercia tendrement Notre-Dame ; après avoir contemplé encore la mer furieuse et le péril qu'il venait de courir,

il reprit le chemin de sa cabane où il raconta son aventure.

» On trouva extraordinaire qu'il eût pu aborder comme il l'avait fait ; et personne ne mit en doute qu'il ne dût son salut à un miracle. D'autres marins dirent que plusieurs fois aussi ils avaient cru apercevoir, au sommet du mont de la Garde, une douce apparition qu'ils ne savaient définir, mais qui calmait les tempêtes et les sauvait du naufrage. Ils ne pouvaient reconnaître à ce signe de bonté que la Vierge Marie ; sans doute elle aimait ce rocher, d'où elle pouvait venir en aide à tant de détresses.

» On éleva donc sur cette cîme une chapelle qui fut bâtie en 1218 ; on l'enrichit d'une image de la Sainte Vierge qu'on appela aussitôt Notre-Dame de la Garde, et ce pèlerinage devint sur-le-champ fréquenté.

» Depuis cette époque, Notre-Dame de la Garde a toujours été la protectrice de Marseille et surtout le recours de ses fidèles marins. Aucun ne s'embarque pour le moindre trajet sans s'être mis sous sa tutelle ; aucun n'entreprend une navigation de long cours sans avoir visité son sanctuaire. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'un des mille faits que nous pourrions citer a été raconté par tous les journaux. Un navire assailli par la tempête périssait et allait sombrer ; il portait douze marins et dix-sept passagers. Les matelots voyant que leurs efforts devenaient inutiles, se jetèrent à genoux et se recommandèrent à Notre-Dame de la Garde ; les passagers les

imitèrent, le timonier même abandonna le gouvernail.

» Au même instant, tous ces yeux levés au Ciel sont frappés unanimement d'une vision singulière ; tous voient vaguement au timon une figure aérienne comme une ombre légère, qui le tient et le dirige. Tous demeurent à genoux, sentant que le navire, emporté comme un oiseau dans son vol, franchit les espaces. Bientôt on entend dans les airs la cloche d'argent de Notre-Dame de la Garde. On juge à ce son connu que le port n'est plus qu'à cinq lieues. Oe est sauvé, on y entre, on débarque.

» Et avant de prendre aucun repos, de recevoir aucun aliment, les vingt-neuf naufragés, avec leurs vêtements encore trempés de l'eau de mer, montent pieds nus à Notre-Dame de la Garde et y chantent le *Magnificat*, parmi les pleurs de la reconnaissance.

» Les nombreux ex-voto qui parent la chapelle de Notre-Dame.et les riches joyaux qui composent son trésor n'attestent que des bienfaits. 1793 lui avait enlevé ses diamants, ses parures, la belle statue d'argent massif plaqué d'or. Mais la foi sait réparer les brèches de l'impiété ; et après si peu de temps, la statue d'argent et les autres splendeurs sont déjà restituées.

» Ce ne sont pas les seuls marins qui ressentent la bienveillante intervention de Notre-Dame de la Garde.

» La ville de Marseille l'invoque dans tous ses besoins. Tous les ans, à la Fête-Dieu, on descend en pompe l'image vénérée, on la porte

en triomphe dans tous les quartiers de l'antique cité, qui la conserve une nuit dans l'église de Saint-Martin ; et le peuple, qui la chérit tendrement, qui l'accable de fleurs et d'autres petites offrandes, vous exposera alors toutes sortes de naïves croyances. Ainsi les pêcheurs qui portent pieds nus son éclatant brancard, vous diront qu'elle est pesante lorsqu'elle s'éloigne de sa chapelle bien-aimée, et qu'elle devient légère à mesure que le retour l'en rapproche.

» Ceux qui n'abordent les choses religieuses que pour les critiquer, classent volontiers ces traditions vulgaires parmi les superstitions. Ce ne sont pas des superstitions mais des opinions, souvent imaginaires, rarement offensives, et que l'Eglise éclaire ou dissipe.

» Mais que peuvent dire les esprits hostiles de ce qui eut lieu en 1832, lors du choléra ?

» Demandée par la population toute entière, la sainte image de Notre-Dame, au milieu d'un concert de pleurs, fut amenée à Marseille et visita toutes les rues populeuses.

» La veille de cette procession, on n'avait pu suffire aux enterrements. Il n'y en eut plus dès lors. Le choléra avait fui devant la Vierge qui est le salut des infirmes. Il ne reparut point, les malades que l'art des médecins avait condamnés, se relevèrent, et pendant plusieurs semaines, on vit à la chapelle de la Garde, à côté de pèlerins sauvés du naufrage, d'autres pèlerins sauvés du choléra.

» De tels miracles, au reste, se font partout où la foi est assez puissante pour les faire descendre de la main de Dieu. »

SAINTE MADELEINE

> **Le tombeau de Marie-Madeleine, à Saint-Maximin, est le troisième tombeau du monde ; il vient immédiatement après le tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem et celui de Saint Pierre à Rome.**
>
> **(LACORDAIRE).**

A quelques lieues de Marseille s'élève une montagne vénérée. C'est un site austère, d'une étrange et sauvage beauté, une solitude mystérieuse. Le pèlerin qui franchit l'antique forêt où le hêtre, le frêne, l'aulne et l'érable mêlent leur verdure transparente au sombre feuillage des ifs séculaires, voit se dresser devant lui une dernière hauteur qui ferme l'horison ; c'est la roche de la *Sainte-Baume* (1). Dans ses flancs escarpés s'ouvre une large grotte, semblable à un nid d'aigle suspendu au rocher. Ce fut là que d'après une tradition bien respectable, Marie-Madeleine, la sainte amante de Jésus, conduite par une main invisible, vint terminer sa vie dans les austérités de la pénitence. « Ma colombe, dit l'époux du Cantique des Cantiques, s'est retirée dans le creux du rocher. *Columba mea in foraminibus petræ.* »

(1) *Baume* vient du provençal *Baoumo*, qui signifie cavité montagneuse.

Les anges, d'après la tradition, ont transporté la sainte dans cette grotte. Il paraît bien difficile, en effet, que le pied d'une femme pût atteindre, sans un secours particulier, ces hauteurs alors inaccessibles. Aujourd'hui, un sentier étroit, taillé dans le roc, conduit par de nombreuses marches jusqu'à cette grotte. Un exhaussement de près de trois mètres au-dessus du sol porte le nom de *Sainte-Pénitence ;* c'est cette partie qui seule peut offrir un abri. Au fond de l'antre on aperçoit un petit bassin qui reçoit les gouttes d'eau qui suintent de la voûte ; la piété populaire les appelle les *larmes de sainte Madeleine*. Une saillie du rocher est son lit.

Sept fois le jour les anges venaient dans la grotte et enlevaient la sainte jusqu'au sommet du rocher ; puis, après quelques moments d'extases et de délices célestes, , ils la transportaient de nouveau dans la grotte. En souvenir de ces merveilleuses assomptions, on a élevé une colonne sur le haut du rocher. Cet endroit s'appelle le *Saint-Pilon* ou pilier.

Là on jouit d'une des vues les plus splendides ; d'un côté c'est la mer avec ses vagues écumantes ; de l'autre se déroule cette belle terre de la Provence, si pleine de religieux souvenirs.

Lorsque le moment fut venu où Madeleine devait s'unir pour jamais à son Dieu, les anges la transportèrent une dernière fois à un modeste oratoire situé au bas de la montagne; là elle revit saint Maximin, le pontife d'Aix, qui lui donna le Pain eucharistique, et elle expira peu après. Son âme fut transportée

dans le sein de Dieu, et son corps déposé dans un sarcophage d'albâtre, qu'on voit encore aujourd'hui dans l'église de *Saint-Maximin*. C'est là qu'on garde précieusement le *Noli tangere*, c'est-à-dire la partie intacte du front de Madeleine que le Sauveur toucha du doigt le matin de la Résurrection en lui disant : « Ne me touchez pas. »

Ce précieux dépôt fut confié d'abord à la garde de pieux cénobites, qui fondèrent en cet endroit un monastère. Lorsqu'au commencement du huitième siècle les Sarrazins d'Espagne envahirent la Provence, les religieux cachèrent soigneusement les saintes reliques, et l'on perdit le souvenir du lieu où elles avaient été déposées. C'est ce qui donna lieu au bruit erroné qu'elles avaient été transportées à l'abbaye de Vezelay en Bourgogne. Grâce à cette erreur longtemps accréditée, Vezelay devint un pèlerinage à sainte Madeleine très fréquenté, jusqu'au jour où son tombeau fut découvert, en 1279, par Charles, roi de Sicile et comte de Provence.

Dès lors on compta par milliers les pieux pèlerins qu'on vit chaque année gravir la sainte montagne. Les rois, les évêques, les Souverains-Pontifes y vinrent tour à tour, et ne manquaient pas d'y laisser des témoignages éclatants de leur piété.

Aujourd'hui, la Sainte-Baume a recouvré le lustre qu'elle avait perdu à la fin du siècle dernier. Monseigneur Dupanloup, qui a fait beaucoup de pèlerinages en sa vie, assure qu'il n'en a fait aucun avec un intérêt plus profond et plus saisissant. Cette montagne,

comme celle de la Salette, semble rapprocher l'homme de Dieu ; l'air qu'on y respire est plus pur, le ciel plus ouvert, et l'âme plus dégagée des entraves des sens.

Sainte Madeleine est la patronne et le modèle des filles repentantes. Les asiles pieux où on les reçoit sont le plus souvent établis sous les auspices de l'illustre pénitente. Une des premières maisons de ce genre est celle des Madelonnettes, établie à Paris, en 1618, par Louis XIII.

Autrefois, les cardeurs de laine, amateurs de jeux de mots, célébraient la *Madeleine* comme leur fête patronale.

Mais les parfumeurs ne pouvaient mieux faire que de choisir pour patronne celle qui, pour témoigner son amour à Jésus, répandit sur sa tête un parfum d'un grand prix. Sainte Madeleine était encore avec les saintes femmes qui, le matin de la Résurrection, vinrent au tombeau avec des parfums pour embaumer le corps du Sauveur.

SAINT JACQUES LE MAJEUR

> **Les petites gens vont à saint Michel et les grands vont à saint Jacques.**
> **(PROVERBE.)**

Après les pèlerinages de Jérusalem et de Rome, le moyen-âge n'en eut pas de plus cé-

lèbre que celui de Compostelle, en Espagne. Les chrétiens d'alors se faisaient un devoir de faire au moins un pèlerinage pendant leur vie et quand ils ne pouvaient entreprendre eux-mêmes ce voyage, ils envoyaient à leurs frais de pauvres pèlerins.

Avant d'entreprendre un pèlerinage, le fidèle devait confesser ses péchés ; il se prosternait devant l'autel revêtu de tout son costume, et demandait au prêtre la consécration de sa gibecière et de son bourdon.

Ce qui caractérisait principalement le costume d'un pèlerin, c'était, en général, la bannière, le sac ou la gibecière de cuir, la longue robe étroite, la ceinture, le rosaire et le chapeau à larges bords, relevé sur le devant (1)

Le bourdon était un long bâton qui avait un nœud au milieu ; quelquefois ce bâton était creux et formait une espèce d'instrument de musique, qui servait à accompagner les chants. Pour charmer la longueur et la fatigue du voyage, les riches pèlerins étaient souvent accompagnés de musiciens qui jouaient des airs pieux.

Le costume, du reste, était modifié suivant le lieu du pèlerinage ; ainsi, les pèlerins qui venaient de Palestine portaient un bourdon fait d'une branche de palmier ; les pèlerins de Rome avaient sur leur manteau de grosses clefs et la vernicle figurée ; les pèlerins de Compostelle attachaient une coquille à leur chapeau ou à leur camail. Une

(1) Autrefois les chapeliers faisaient peindre en guise d'enseigne saint Jacques couvert du chapeau de pèlerin, et tout naturellement ils prirent ce saint pour patron.

légende raconte qu'au moment où le vaisseau qui portait le corps de saint Jacques allait aborder aux rivages d'Espagne, on célébrait en cet endroit les noces d'un grand seigneur. Tout-à-coup, le cheval sur lequel chevauchait le marié se jeta à la mer et nagea vers le vaisseau ; mais au grand étonnement de tout le monde, le cheval et le cavalier furent couverts en un instant d'une multitude de coquilles, et l'on interprêta cela comme un signe de la protection du grand apôtre.

Lorsque le pèlerin retournait dans sa patrie, il pouvait avec confiance frapper aux portes des maisons qu'il rencontrait sur sa route. Souvent même il était reçu avec empressement dans les demeures seigneuriales ; là on lui servait le repas de l'hospitalité, et le soir toute la famille réunie autour du foyer, écoutait attentive les pieux récits du pèlerin.

D'après les témoignages de plusieurs pères, entre autres de saint Jérôme, saint Jacques, fils de Zébédée et parent de Jésus-Christ, fut le premier apôtre de l'Espagne. Il est certain qu'il quitta la Judée peu après le martyre de saint Etienne, et qu'il annonça l'Evangile aux douze tribus dispersées ; il a donc pu aller en Espagne, et après y avoir formé un petit nombre de disciples, il serait revenu à Jérusalem, car c'est là qu'il eut la tête tranchée par l'ordre d'Hérode Agrippa. Peu de temps après, son corps fut apporté en Espagne par quelques-uns de ses disciples, qui le déposèrent à Iria-Flavia, aujourd'hui Compostelle; sur les frontières de la Galice. La légende rapporte que sa tête vénérable ayant été posée

sur un bloc de marbre, celui-ci se creusa de lui-même, comme pour lui servir de reliquaire. Le corps de saint Jacques resta caché pendant plusieurs siècles, jusqu'au moment où une étoile miraculeuse vint faire connaître l'endroit où il avait été déposé. (1)

L'Espagne se plaça dès lors sous le patronage du saint apôtre, En témoignage de sa puissante protection, l'histoire nous a conservé le souvenir d'un fait assurément très merveilleux :

En 884, le roi Ramire I[er] prit les armes et marcha contre les Maures, campés dans les environs de Logrono. Or, pendant la nuit qui suivit le premier engagement, Ramire, endormi sous sa tente, vit en songe saint Jacques, qui lui annonça que la victoire devait rester aux Chrétiens. Le matin venu, le roi apprend à son armée la vision qu'il a eue, et l'invite à compter sur le secours du Ciel. En effet, au plus fort de la bataille, on vit tout-à-coup saint Jacques, monté sur un coursier blanc, et agitant un drapeau de même couleur ; il guida à la charge l'armée chrétienne et lui fit remporter une victoire décisive. Telle fut la célèbre bataille de Clavijo. Depuis lors, le cri de guerre des Espagnols fut *Santiago y cierra Espanna !* Saint Jacques ! et charge Espagne !

Le nom du saint apôtre occupait une large place parmi les récits légendaires du moyen-âge ; nous ne citerons que le trait suivant,

(1) Compostelle, selon quelques auteurs, vient de *Campus Stellæ.*

qui nous explique pourquoi la voie lactée a été surnommée le *Chemin de Saint-Jacques.*

Par une belle nuit d'été, le roi Charlemagne contemplait dans la voûte azurée du firmament ce chemin d'étoiles qui s'étend du nord au midi, et semble indiquer la voie qui mène en Espagne. Soudain, le grand roi voit tout-à-coup auprès de lui un beau chevalier.

« — Que désires-tu, mon fils ? — Holà ! Sire, qui êtes-vous ? s'écrie Charlemagne. — Je suis Jacques l'apôtre, dont le corps est caché au fond de la Galice opprimée. Arrache-moi aux mains des Moabites ; ce chemin d'étoiles que tu regardes dans les cieux, t'indique la route à suivre avec ta nombreuse armée. »

Telle fut, d'après les récits du temps, l'origine et la cause de cette expédition de Charlemagne en Espagne, célèbre par la défaite de Roncevaux, où succomba le paladin Roland.

Le chef de saint Jacques fut donné, au IXe siècle, au roi de France Charles-le-Chauve, qui à son tour en fit don à l'abbaye royale de Saint-Vaast d'Arras.

Au XIIe siècle, sur les vives instances de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, une partie de cette insigne relique fut concédée à l'église d'Aire-sur-la-Lys, département du Pas-de-Calais, à la suite de faits aussi dramatiques qu'intéressants, rappelés dans une très ancienne peinture murale qui occupe toute l'ogive du fond de la chapelle de Saint-Jacques, de l'église d'Aire. Cette peinture est divisée en deux parties bien distinctes : celle du haut, qui est comme le titre et le frontispice de toute l'histoire, et les quinze

compartiments du bas, qui renferment cette histoire elle-même. On y voit le martyre du saint apôtre, la remise du chef du saint à l'empereur Charles-le-Chauve, le même empereur faisant don de ce précieux trésor à l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. etc., etc. (1)

En 1862, Monseigneur Parisis, évêque d'Arras, fit don à l'église Saint-Jacques, à Douai, d'une relique provenant du chef du saint.

Saint Jacques est ordinairement représenté avec le costume de pèlerin. Il porte le bâton, les sandales, et parfois aussi le chapeau à coquilles, parce que, suivant la tradition, il fut le premier des apôtres qui entreprit un voyage en pays lointain ; mais bien plutôt par allusion aux pèlerins qui allaient avec ce costume porter leurs hommages à son église.

Conséquence naturelle de cette affluence de fidèles, le sanctuaire de Compostelle était d'une extrême richesse. Ainsi, la statue du saint, haute de plus d'un pied, était en or massif ; chaque nuit, mille bougies brûlaient autour de la sainte image.

Les pèlerins de saint Jacques trouvaient encore à Compostelle un asile commode et sûr. Déjà, en 1170, s'était établi l'ordre de *Saint-Jacques-de-l'Epée*, pour défendre les pèlerins contre les incursions des Maures.

Dans d'autres contrées, on vit aussi se former des institutions semblables ; tel fut l'or-

(1) Voir l'intéressante *Histoire du Chef de Saint Jacques le Majeur*, par M. l'abbé Van Drival, chanoine titulaire d'Arras, membre de plusieurs sociétés savantes, chevalier de la Légion d'Honneur, etc Cet ouvrage est enrichi d'un joli dessin représentant la peinture murale de l'église d'Aire-ur-la-Lys.

dre de *Saint-Jacques-du-Haut-Pas*, ordre de religieux hospitaliers qui facilitaient aux pèlerins le passage des rivières en leur fournissant des bacs. Le commandeur de l'ordre résidait à l'hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris.

Depuis plus d'un siècle, le sanctuaire de Compostelle a perdu son antique splendeur ; les pèlerins étrangers n'y accourent plus.

Toutefois, saint Jacques a encore entre les mains des grâces et des pardons ; que ses dévots serviteurs aillent à son sanctuaire avec la foi des anciens jours, avec la prière qui monte au Ciel comme un parfum suave, et les miracles reparaîtront ; qu'ils s'arment de confiance, le *Chemin de Saint-Jacques* brille toujours au firmament.

SAINT CHRISTOPHE

> Le matin ceux qui le verront,
> Sur le soir s'en réjouiront.
> (Ancien Adage.)

Une des grandes et nobles figures du moyen-âge, mais qui a presqu'entièrement disparu de nos églises, est celle du bon saint

Christophe. Les peintres et les statuaires, d'accord avec la tradition, ont toujours donné à ce vénéré personnage une taille gigantesque. Sa statue était ordinairement placée à l'entrée des églises, et le peuple avait la confiance que la vue seule de cette effigie préservait d'une mort funeste, comme le prouve cet adage populaire que nous avons cité en commençant, et cette inscription qu'on lisait quelquefois au bas de ses statues :

Christophori sancti speciem quicumque tuetur
Ista nempê die non morte mala morietur.

« Quiconque verra l'image de saint Christophe ne sera pas en ce jour frappé d'une mort subite. »

On voyait autrefois à une des portes de Notre-Dame de Paris, une statue de saint Christophe, dont le gros doigt de pied servait de bénitier. Ce pied avait une aune de longueur et la statue mesurait vingt-huit pieds en hauteur. Elle avait été érigée en 1413, par Antoine des Essarts, garde des deniers du roi Charles VI. Une inscription placée au bas faisait connaître le motif de son érection. Pierre des Essarts, frère d'Antoine, avait été décapité pour avoir suivi, puis déserté le parti du duc de Bourgogne ; Antoine, qui était en prison, redoutait un sort pareil. Or, une nuit il eut un songe : Saint Christophe le prenait dans ses bras et l'emportait de ce lieu fatal. En effet, quelques jours après, Antoine des Essarts fut mis en liberté, et par reconnaissance, il fit ériger à Notre-Dame la statue de son glorieux protecteur. Le donateur était

représenté en chevalier armé de toutes pièces à genoux aux pieds du saint.

La cathédrale de Moulins possède encore une statue de saint Christophe, mais dans des proportions moins considérables. Malheureusement, les mains hideuses de 93 ne l'ont pas épargnée.

Bien d'autres villes en France avaient leur saint Christophe, mais ces statues sont tombées généralement sous l'accusation de superstition barbare.

Les actes de saint Christophe nous disent qu'après plusieurs conversions opérées par lui à Samos, il fut arrêté en haine de Jésus-Christ, et souffrit le martyre. Ses reliques, apportées de Constantinople par les Croisés, étaient d'une proportion bien au-dessus de l'ordinaire. Ceci viendrait à l'appui de la traditon, qui donne à ce saint une taille de géant. Ecoutez-la, cette belle et symbolique tradition, car elle est une de celles que Lamartine appelle « l'érudition des peuples. Nous y croyons, a-t-il dit, plus qu'aux savants qui viennent après des siècles les contester et les démentir. Ce que le père a raconté au fils et que le fils a redit à ses enfants d'âge en âge, n'est jamais sans fondement dans la réalité. »

Avant d'être chrétien, Christophe se nommait Offerus. C'était une espèce de géant. Il avait un gros corps, de gros membres et une grande figure où respirait la bonté. Quand il eut l'âge de raison, il se mit à voyager, en disant qu'il voulait servir le plus grand roi de la terre. On l'envoya à la cour d'un puissant

roi, qui fut bien réjoui d'avoir un serviteur aussi fort. Un jour, le roi entendant un chanteur prononcer le nom du diable, fit le signe de la croix avec terreur. — Pourquoi cela ? demanda Offerus. — Parce que je crains le diable, répondit le roi. — Si tu le crains, tu n'es donc pas si puissant que lui ? Alors je veux servir le diable. Et Offerus quitta la cour.

Après avoir longtemps marché, il vit venir à lui une grande troupe de cavaliers, leur chef était noir et lui dit : « Que cherches-tu ? — Je cherche le diable, pour le servir. — Eh bien, en ce cas-là, suis-moi. Et voilà Offerus enrôlé parmi les serviteurs de Satan. Un jour, dans une grande course, la troupe rencontre une croix au bord d'un chemin ; le diable ordonna de faire volte-face. « — Pourquoi cela ? dit Offerus toujours curieux. — Parce que je crains l'image du Christ.— Tu es donc moins fort que lui, alors je veux servir le Christ. Offerus passa seul devant la croix et continua sa route. Il rencontra un bon ermite et lui demanda où l'on pourrait voir le Christ. « — Partout, répondit l'ermite.— Je ne comprends pas cela, dit Offerus ; mais si vous dites vrai, quels services peut lui rendre un homme robuste et alerte comme moi ? — On le sert, répondit l'ermite, par la prière, les jeûnes et les veilles. Offerus fit la grimace. — N'y a-t-il pas une autre manière de lui être agréable ? demanda-t-il. L'ermite le conduisit alors au bord d'un torrent furieux qui descendait des montagnes et dit : — Les pauvres gens qui ont voulu traverser cette eau se sont

tous noyés ; reste ici et porte à l'autre bord sur tes fortes épaules ceux qui se présenteront. Si tu fais cela pour l'amour du Christ, il te reconnaîtra un jour pour son serviteur.

Cela plut à Offerus, qui se bâtit aussitôt une cabane sur le rivage et transporta nuit et jour les voyageurs qui le demandaient.

Une nuit, comme il dormait, il entendit un enfant qui l'appelait trois fois par son nom. Il se lève, prend l'enfant sur ses épaules et entre dans le torrent. Arrivé au milieu, il voit tout à coup le torrent devenir furieux, les vagues se précipitaient avec une violence inaccoutumée, et d'un autre côté l'enfant pesait sur ses épaules comme un lourd fardeau. Offerus déracine un grand arbre et rassemble ses forces, mais les flots grossissaient toujours et l'enfant devenait de plus en plus pesant. Offerus lui dit alors : « — Enfant, pourquoi te fais-tu si lourd ? il me semble que je porte le monde. — Non-seulement tu portes le monde, mais encore celui qui a fait le monde. Je suis le Christ, ton Dieu et ton maître. En récompense de tes services, je te baptise au nom du Père, en mon propre nom et en celui du Saint-Esprit ; désormais tu t'appelleras Christophe (pour Christophore, porte-Christ). »

Selon de judicieux critiques, le nom de Christophe a seul fait naître cette gracieuse légende. Saint Ignace d'Antioche ne s'appelait-il pas, lui aussi, Théophore ? (porte-Dieu) en mémoire de cet oracle de l'Esprit-Saint : « Vos âmes sont les temples de Dieu. » Quoi qu'il en soit, réalité ou allégorie, ce récit ren-

ferme une moralité très judicieuse. Christophe portant l'Enfant-Jésus figure le monde barbare, dont la force exubérante devait se mettre au service de Jésus-Christ. Le cardinal Baronius y voit tout à la fois une histoire et un symbole. L'histoire est que saint Christophe était grand de taille et qu'il fit reverdir et fleurir le bâton qu'il portait en témoignage de la vérité de sa foi. Le symbole est qu'il avait une âme grande, généreuse et invincible, qu'il a marché à pas de géants dans la pratique des vertus, malgré les tempêtes suscitées contre lui, et qu'il a traversé le fleuve des afflictions et des souffrances sans y être submergé.

L'Espagne, qui possède la plus grande partie des reliques de saint Christophe, lui prodigue également son tribut d'hommages. On place sa statue sur les lieux élevés, pour signifier le pouvoir qu'il a sur les tempêtes, les vents impétueux, le tonnerre et la grêle. Les chrétiens l'ont invoqué souvent dans leurs pressants dangers. La classe nombreuse des portefaix a été à juste titre placée sous son patronage.

SAINTE ANNE

Salut, Anne, pieuse mère,
Votre nom est un parfum,
Anne veut dire grâce.
(PROSE.)

Il y a des gens qui blâment les pèlerinages: c'est une superstition, disent-ils, que d'attribuer plus de sainteté à un lieu qu'à un autre: les paroles de Dieu à Moïse leur répondent : « Otez votre chaussure, la terre où vous êtes est un lieu saint. » (1)

On donne le nom de pèlerinages aux voyages de dévotion qui ont pour but un lieu consacré où Dieu se plaît à répandre ses faveurs. De tout temps, les fidèles sont allés en dévotion prier dans les lieux sanctifiés par la vie ou les reliques de quelque saint. Sainte Anne, la glorieuse aïeule du Sauveur, devait donc avoir aussi ses sanctuaires privilégiés. L'église de Chartres fut signalée une des premières, car elle possédait une relique de la bienheureuse, qui lui fut adressée de Constantinople par Louis, comte de Blois, qui s'était rendu en Palestine.

Depuis cette époque, un grand nombre d'autres églises ont aussi prétendu posséder

(1) Exode C. III.

des reliques de sainte Anne. La ville d'Apt, en Provence, se glorifiait même de posséder le corps tout entier. D'après une tradition, ce corps aurait été transporté miraculeusement à Apt. Caché pendant plusieurs siècles, il se manifesta par une série de prodiges, et attira à lui lès populations chrétiennes.

Mais de tous les lieux de dévotion, de tous les pèlerinages voués au culte spécial de sainte Anne, nul, dans les temps modernes, n'obtint plus de célébrité que celui qui s'est établi dans un humble hameau de la Bretagne, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Sainte-Anne-d'Auray*.

Ce sanctuaire est pour cette contrée ce que l'église de Saint-Jacques de Compostelle est pour l'Espagne, un sanctuaire national. A certaines fêtes, l'affluence des fidèles est prodigieuse, on en compte parfois jusqu'à vingt mille, et on cite même des époques où leur nombre s'est élevé jusqu'à soixante et quatre-vingt mille. « Dès que les pèlerins aperçoivent la tour de *Sainte-Anne*, dit le P. Arthur Martin, ils se jettent à genoux, saisis d'un saint respect et ne marchent plus qu'en silence et le chapelet à la main, comme si tout l'horizon dominé par la chapelle était un temple plein de la majesté divine. »

C'est l'histoire abrégée de ce pèlerinage que nous allons redire, après les relations si pleines d'intérêt que nous ont laissé des écrivains justement appréciés. (1).

Il y a quelques siècles, le lieu où se trou-

(1) Le P. Arthur Martin. — Alfred Nettement.

vent aujourd'hui la fontaine miraculeuse, la chapelle et sa haute tour n'était qu'une lande marécageuse à une petite distance du hameau de Ker-Anna. Ce hameau portait le nom de Sainte-Anne, en mémoire d'une chapelle qui lui fut dédiée dans les premiers temps du Christianisme. Il n'était resté de cette chapelle qu'un souvenir vague et lointain et quelques débris enfouis dans le champ du *Bocenno*.

Toutefois, les habitants de Pluneret, d'Auray et des paroisses voisines aimaient à venir prier sur cette terre autrefois bénite.

Vers l'an 1622, le champ du *Bocenno* faisait partie du domaine cultivé par Yves Nicolazic, homme d'une vie exemplaire, irréprochable en ses mœurs, paisible en son humeur et estimé de tous ses voisins. Le brave homme venait souvent réciter son chapelet sur les ruines du sanctuaire et se recommander à sainte Anne, *sa bonne maîtresse*, qui se prit à récompenser son dévot serviteur par des grâces merveilleuses et des communications surnaturelles.

Ce furent d'abord des clartés extraordinaires qui resplendissaient au milieu de la nuit dans sa pauvre chambre et sur l'emplacement de l'ancienne chapelle. Un soir, comme Nicolazic et son beau-frère conduisaient, en revenant des champs, leurs bœufs s'abreuver à une source alors cachée sous un épais buisson, et où s'élève aujourd'hui une belle fontaine de granit, ils virent ces animaux s'arrêter tout-à-coup, puis reculer effrayés. Les deux hommes aperçurent alors une dame d'un aspect auguste, debout et tournée du

côté de la source. Sa robe, d'une blancheur éblouissante, descendait jusqu'à terre ; elle était environnée d'une clarté douce et cependant vive, qui rayonnait sur les objets voisins, et la vision disparut. Cette miraculeuse apparition se renouvela pendant l'espace de quinze mois sans que Nicolazic pût comprendre ce qu'elle signifiait. Mais une nuit, il fut réveillé en sursaut par un bruit inaccoutumé, il écoute, c'est le bruit d'une multitude innombrable d'hommes qui se pressent et s'agitent. Etonné, Nicolazic se lève et court au dehors pour s'enquérir du motif qui amène à une pareille heure un rassemblement si considérable de personnes ; mais nouveau sujet de surprise, dès qu'il est sur le seuil de la porte, le bruit cesse, il n'entend plus rien et n'aperçoit personne. En cet instant, une vive clarté se répand dans sa chambre, et la dame à l'aspect auguste qu'il avait vue dans les précédentes apparitions se montre à lui de nouveau et lui dit : « Yves Nicolazic, ne crains pas, je suis Anne, la mère de Marie ; vas dire à ton pasteur qu'il y avait autrefois dans le *Bocenno* une chapelle, la première qui m'ait été érigée en Bretagne. Voilà aujourd'hui neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été détruite, et je désire qu'elle soit rebâtie par tes soins, Dieu veut que mon nom y soit encore vénéré. »

Le lendemain, Nicolazic se rendit au presbytère de Pluneret, mais dès les premières paroles du bon laboureur, le recteur, Dom Roduez, lui ferma la bouche et traita son récit d'extravagances. Les pères franciscains d'Au-

ray, auxquels il s'adressa ensuite, le reçurent avec autant de froideur. Nicolazic était attristé, mais non découragé, et bientôt après, sainte Anne lui apparut de nouveau pour lui ordonner de se rendre au *Bocenno*, où il trouverait enfouie au milieu des ruines la statue honorée par les pèlerins des premiers siècles, et dont la découverte attesterait aux yeux de tous la vérité de sa déclaration.

Sans retard, Nicolazic se met à l'œuvre, aidé par ses voisins. Ils fouillent le lieu indiqué et bientôt apparaît à leurs yeux, la statue, rongée de vétusté.

Cependant, ce fait presque merveilleux n'a pas encore convaincu le recteur de Pluneret. Il traite Nicolazic avec plus de rigueur que jamais ; il le menace, s'il ne renonce à ses folies. de lui interdire l'usage des sacrements ; lui-même se rend au village de Ker-Anna et renverse la statue du piédestal sur lequel on l'avait placée. Mais cette fois, Dieu le punit, car sa main fut paralysée. Pour en recouvrer l'usage, il fut contraint d'abjurer publiquement son incrédulité, et après avoir plongé cette main dans l'eau de la fontaine mentionnée plus haut, elle recouvra sur-le-champ la chaleur et la vie.

Ce fut alors que l'évêque de Vannes, qui avait ordonné l'enquête la plus minutieuse, reconnut que le doigt de Dieu était là et autorisa l'érection d'une chapelle, en invitant même les fidèles à y contribuer généreusement.

La première pierre fut posée le 25 juillet de l'année 1627. Plus de trente mille personnes se pressaient autour du *Bocenno*. Ce fut

une grande et belle journée pour tous, pour l'heureux Nicolazic surtout, qui voyait enfin l'accomplissement des miraculeuses promesses.

A partir de ce moment, le pèlerinage fut fondé.

« Rien, dit encore M. Alfred Nettement, n'a manqué aux gloires de sainte Anne, dans cette histoire qui s'ouvre par le nom d'un humble paysan; bientôt les noms des rois, des princes, des seigneurs, et même les noms des papes y arrivent. Mais c'est en entrant dans l'intérieur de l'église que l'on s'explique encore mieux le concours de pèlerins accourus de toutes parts à Sainte-Anne d'Auray. Tous les murs sont chargés *d'ex-voto*. L'estropié guéri a laissé là ses béquilles ; le malade condamné par les médecins a déposé le suaire déjà préparé pour l'ensevelir ; le matelot battu par la tempête a suspendu aux voûtes une barque taillée par ses mains. Il y a des villes et des villages qui font encore à Auray des pèlerinages annuels en commémoration d'un anniversaire. »

. Comme tant d'autres églises de France, le sanctuaire de Sainte-Anne fut profané à une époque malheureuse. L'antique statue fut livrée aux flammes ; mais avec le calme les pèlerinages ont recommencé. Le marin, avant de s'embarquer pour une expédition lointaine, va à Sainte-Anne implorer son secours, et muni d'un chapelet bénit à son autel, il part plein de confiance dans sa puissante protectrice. A Pœylaüm, dans les Pyré-

nées, sainte Anne a encore un sanctuaire très fréquenté.

Tous les saints, assurément, méritent notre vénération, notre amour et notre confiance ; mais après la reine des saints et son digne époux, sainte Anne doit justement occuper la dévotion d'un chrétien. Les mères de famille l'ont choisie pour leur patronne et leur modèle. Les hommes eux-mêmes, qui d'ordinaire ne prennent pas le nom d'une sainte au baptême, aiment le nom d'*Annet*.

Sainte Anne fut une bonne ménagère, partageant uniquement son temps entre la prière et les soins de sa maison. Voilà pourquoi on s'est plu à l'invoquer pour retrouver les objets perdus. Elle a été donnée également pour patronne à cette classe de revendeurs qui recueillent les vieilles garde-robes et les divers ustensiles de ménage.

Sainte Anne, en donnant le jour à Marie et en jetant dans sa jeune âme les semences des plus belles vertus, préparait au Fils de Dieu qui devait s'y incarner, un tabernacle magnifique. Les menuisiers, eux aussi, façonnent pour le Très-Haut des tabernacles où il daigne résider continuellement par amour pour les hommes. Cette analogie entre leur profession et la vocation de sainte-Anne était trop frappante pour qu'ils ne vinssent pas se ranger sous sa bannière. La corporation des menuisiers et ébénistes de Paris avait sur ses jetons l'image de sainte Anne instruisant la Sainte-Vierge, avec cette devise : *Sic fingit tabernaculum Deo*. Elle prépare ainsi un tabernacle à Dieu.

SAINTE MARTHE

> **Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, vous foulerez auxpieds le lion et le dragon.**
> **(PSAUME XI.)**

Le pèlerin qui est venu prier sur le tombeau de Marie-Madeleine, à la Sainte-Baume, ne peut pas oublier que près de là, dans cette terre bénie de la Provence, reposent les restes vénérés de sainte Marthe et de saint Lazare. On sait déjà que la pieuse famille de Béthanie où Jésus recevait l'hospitalité, fut jetée par les Juifs sur un vieux navire à la merci des flots, sans autre gouvernail que la main de Celui qui commande à la mer et à la tempête. La main de leur invisible pilote les fit aborder sur les côtes de la Provence. Le frère sanctifia la ville de Marseille par l'épiscopat et le martyre. Madeleine s'enfonça dans cette solitude où nous l'avons montrée, tandis que les villes d'Arles, d'Avignon et de Tarascon devinrent le théâtre du zèle évangélique de sainte Marthe. Celle-ci n'avait pas été appelée comme sa sœur à la vie contemplative, mais sa vocation devait embrasser les œuvres extérieures.

Marthe rendait témoignage devant les hommes de tout ce qu'elle avait vu touchant la

personne divine du Sauveur, de tout ce qu'elle avait recueilli de ses lèvres, et elle confirmait la vérité de son témoignage par des prodiges.

Il y avait alors près de Tarascon, dans les oseraies qui croissent en touffes épaisses le long du Rhône, un énorme dragon, sorte de crocodile qui désolait la contrée. Il était non-seulement la terreur des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans ces parages, mais celle des passants eux-mêmes, qu'il ne mettait aucun scrupule à dévorer. La terreur causée par le monstre était telle qu'elle inspirait une sorte de superstitieuse vénération, et personne n'aurait osé l'attaquer. Mais lorsque Marthe fut arrivée dans ces lieux, pleine de confiance dans le secours divin qu'elle implora en preuve de sa mission, elle s'avança d'un pas ferme et assuré vers le repaire du monstre. La sainte l'ayant vu fit sur lui le signe de la croix, puis ayant détaché sa ceinture, elle la passa au cou du reptile apprivoisé et le tira ainsi vers le peuple, qui en fit son jouet et le sacrifia à sa juste vengeance.

Les ennemis du merveilleux ne veulent voir dans cette légende et autres semblables qu'un emblème de la barbarie domptée par le Christianisme. Cependant, il est avéré qu'à ces époques reculées les forêts et les marécages recélaient des reptiles monstrueux, qu'une civilisation quinze fois séculaire a fait disparaître. D'un autre côté, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit qu'en preuve de la vérité de sa doctrine, ceux qui croiraient pourraient toucher les serpents sans éprouver aucun mal. « En

refusant de croire aux miracles, dit l'abbé Darras, on se trouve en face d'un prodige bien plus incroyable encore : La transformation des barbares, accomplie sans miracles. » (1)

La mémoire du dragon de sainte Marthe est restée vivante parmi les populations de la Provence. On retrouve son effigie sur les anciens sceaux et les monnaies de la ville de Tarascon ; et plus d'une fois ce sujet a exercé le talent des artistes chrétiens. Mais rien n'était plus propre à immortaliser ce souvenir que la fête populaire qui se cèlèbre à Tarascon depuis un temps immémorial.

Tous les ans, le jour de Sainte Marthe, on promène par les rues de la ville une immense machine de bois représentant un dragon ; c'est ce qu'on appelle la *Tarasque*. Le monstre est peint en rouge avec des écailles vertes, ses yeux lancent des éclairs, ses narines des jets de flammes, sa longue queue s'agite à droite et à gauche, et malheur aux curieux qui s'en approchent de trop près. Voici la narration qu'a tracé de cette fête un témoin oculaire :

« Le jour de la fète de sainte Marthe, on porte à la tête de la procession et devant la croix un énorme simulacre de la Tarasque, qu'une jeune fille vètue de satin et couverte d'un voile rose précède. Celle-ci a un bénitier à la main et un aspersoir et représente sainte Marthe triomphant du monstre. Pour rendre la figure plus frappante, le simulacre ambu-

(1) *Histoire de l'Eglise*, t. XII.

lant détourne de temps en temps sa masse sur les groupes qui bordent le passage et ouvre sa large gueule comme pour les dévorer; la jeune fille fait alors aspersion sur lui et incontinent le monstre s'apaise et semble oublier sa férocité naturelle. Devant et derrière l'animal, des hommes armés de vieilles piques et de masses d'armes et revêtus d'habits légers qui imitent par leur forme singulière les armures du moyen-âge, désignent le peuple de Tarascon qui met en pièces la Tarasque. »

Autrefois, cette fête avait une grande célébrité et attirait beaucoup d'étrangers, principalement le jour de la Pentecôte, où l'on renouvelait ces réjouissances. Alors, les scènes burlesques qu'on figurait en parcourant les rues de la ville, les tambours, la musique, les farandoles, les vivats d'une population innombrable formaient le spectacle le plus bizarre qu'on ait jamais vu.

Sur l'emplacement où sainte Marthe s'était construit une demeure, et où elle mourut, la piété des fidèles a élevé une basilique, l'une des plus belles églises romano-ogivales que possède la Provence. Un escalier de vingt-cinq à trente marches conduit à une chapelle souterraine où se trouvent les reliques et le tombeau de la sainte. Le sarcophage est un lit de parade sur lequel est couché la statue, les mains croisées sur la poitrine. Sa figure est remarquable par cette noblesse et cette paix inaltérable des saints dans le Ciel, idée qui est exprimée également par cette unique épitaphe de la sainte :

Sollicita
Non turbatur (1)

C'est dans cette église que saint Louis partant pour la Terre-Sainte, et à son retour, vint s'agenouiller et prier. Déjà longtemps avant lui le roi Clovis, atteint d'un mal qui le faisait beaucoup souffrir, et ayant entendu raconter les prodiges qui s'opéraient sur le tombeau de sainte Marthe, vint lui-même à Tarascon et obtint la guérison de sa maladie. En reconnaissance de ce bienfait, le roi donna à Dieu la terre située dans un rayon de trois milles autour de l'église, avec les bourgs, les châteaux et les bois. François Ier, après la bataille de Marignan, y vint remercier Dieu de sa victoire. Louis XIV y a laissé des traces de son passage ; sainte Brigitte, saint François de Sales, en un mot les personnages les plus éminents, les saints les plus illustres, vinrent tour à tour visiter la dernière demeure de celle qui donna si souvent l'hospitalité à Jésus.

En mémoire de cette vertu qui la distingue, sainte Marthe a été appelée bien souvent la patronne des hôteliers.

---

(1) C'est une allusion à cette parole de Jésus-Christ : « *Martha, Martha, sollicitaris et turbaris erga plurima.* Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles de beaucoup de choses. »

SAINT ABDON

Chacun prêche pour son saint.
(PROVERBE.)

L'empereur Dèce, vainqueur des Perses, amena avec lui à Rome les chrétiens dont il n'avait pu vaincre la constance. Abdon et Sennen se firent surtout remarquer par le courage avec lequel ils supportèrent leur long et cruel martyre.

Saint Abdon est invoqué en beaucoup de lieux pour la prospérité et la conservation des biens de la terre, et en particulier contre la grêle. Là on assiste dévotement à l'office que l'on dit en son honneur au jour de sa fête. Plusieurs y apportent pour être bénies les prémices de leurs recoltes.

A une époque déjà bien reculée, où plusieurs contrées du midi de la France étaient sans cesse éprouvées par la perte de leurs récoltes, l'abbé d'un monastère du Roussillon conçut l'idée d'aller à Rome demander des reliques des saints, espérant que leur présence éloignerait de son malheureux pays les maux qni l'accablaient. En effet, ayant obtenu les reliques de saint Abdon, le pieux abbé revint dans sa patrie. Dès lors le calme et l'abondance lui furent rendus.

Telle est l'origine qu'il convient d'assigner à la dévotion particulière du peuple à saint Abdon.

SAINT GERMAIN D'AUXERRE

> **L'ami fidèle est une forte protection, celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor.**
> **(Ecclésiastique.)**

La France ne compte pas moins de cent soixante-douze localités qui portent le nom de *Saint-Germain*, outre les nombreuses églises qui lui sont dédiées.

Il en était de même en Angleterre, lorsque cette contrée conservait encore la foi catholique que saint Germain vint y défendre contre les erreurs de Pélage. Mais c'est surtout l'Eglise d'Auxerre qui doit se glorifier de son patronage. Il naquit en cette ville, de parents aussi bons chrétiens que nobles et riches. S'étant adonné d'abord au barreau, il le fit avec tant de distinction et une telle éloquence que, comme le dit André Duval dans l'histoire de sa vie, « *personne en France ne pouvait l'égaler en bien dire.* » L'empereur Honorius, qui avait pour Germain la plus haute estime, le nomma gouverneur civil et militaire du

pays d'Auxerre ; mais Dieu, qui avait sur lui des vues particulières, se servit de saint Amateur, évêque d'Auxerre, pour l'arracher au monde, et Germain devint son successeur en 380. Après trente ans d'un laborieux épiscopat, il mourut à Ravenne, où il s'était rendu suivant le désir de l'empereur Valentinien III ; mais le zélé pasteur, que la mort ne saurait séparer de son troupeau, fit promettre qu'on transporterait son corps dans sa ville épiscopale, et l'on exécuta fidèlement ses dernières volontés.

Le convoi funèbre fut un véritable triomphe ; partout, sur son passage, le peuple accourait en foule, témoignant sa vénération pour le grand serviteur de Dieu. Les uns aplanissaient les chemins et réparaient les ponts, les autres portaient le corps et chantaient des psaumes.

Lorsqu'on fut au passage des Alpes, le cortége rencontra le clergé d'Auxerre, qui était venu au devant de son bien-aimé pasteur. Sur son tombeau s'éleva plus tard la célèbre abbaye de Bénédictins qui porte son nom. L'église de Saint-Germain l'Auxerrois est une des plus anciennes de Paris.

La tradition a conservé en plusieurs lieux le souvenir du passage de saint Germain. On raconte que deux bâtons secs que le saint ficha en terre, l'un au diocèse de Tulle, l'autre en Gâtinais, reverdirent sur-le-champ et devinrent de grands arbres ; ils furent conservés longtemps sous les dénominations de *Coudrier* et de *Hêtre de Saint-Germain*.

A Auxerre, anciennement, il était d'usage, dans les procès, de prêter serment en tenant l'anneau de la porte de son église ; on avait confiance que les parjures ne tardaient pas à être punis.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

AOUT

MOIS DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

2 N.-D. des Victoires.
6 S. Stapin.
10 S. Laurent.
— Ste Philomène.
13 Ste Radegonde.
15 L'Assomption. — N.-D. de France.
16 S. Roch.
22 S. Symphorien.
25 S. Louis.
28 S. Julien de Brioude.
30 S. Fiacre.

NOTRE-DAME DES VICTOIRES

Heureux qui du cœur de Marie
Connaît, honore les grandeurs,
Et qui sans crainte se confie
En ses maternelles faveurs.
(CANTIQUE.)

Dieu place souvent le remède à côté du mal. Paris en est un exemple entre mille. En effet, à côté du vice qui s'étale honteusement on y voit fleurir les plus belles vertus ; à côté des temples de l'immoralité s'élèvent des autels où Marie répand ses grâces avec d'autant plus d'abondance que le mal est plus grand.

Le 3 décembre 1836, la Sainte-Vierge inspira à M. Dufriches-Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, la pensée de consacrer cette église au très saint et immaculé Cœur de Marie, pour obtenir la conversion des pécheurs. Une association de prières, que le Saint-Siége éleva à la dignité d'archiconfrérie et enrichit de trésors spirituels, y fut aussitôt établie.

Aujourd'hui, le registre particulier de l'archiconfrérie porte l'inscription de douze mille paroisses ou confréries qui lui sont agrégées, en sorte que le nombre des confrères et des consœurs a dépassé seize millions.

La pratique principale de cette union de prières consiste à porter la médaille miraculeuse et à réciter l'invocation : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.*

On se ferait difficilement une idée du religieux concours qui se fait à l'église vénérée de Notre-Dame des Victoires. Dieu seul connaît les miracles de la grâce qui s'y sont opérés.

L'Eglise universelle célèbre la fête du Cœur immaculé de Marie le dimanche après l'octave de l'Assomption.

SAINT STAPIN

Nous nous prosternerons sur les lieux témoins de sa présence.

(PSAUME CXXXI.)

Un nom très populaire dans le Languedoc, mais principalement dans le pays castrais, est celui de saint Stapin, vulgairement Estapin. Dourgne, petite ville située dans une riante vallée, au pied d'une chaîne de montagnes appelée la *Montagne Noire*, possède le sanctuaire où chaque année, le 6 août, un peuple immense vient implorer la protection de saint

Stapin et chercher la guérison de quelques infirmités corporelles. C'est une petite église qui domine le bourg. Là se font les offices seulement au jour de la fête, le soir on revient en procession avec le Saint-Sacrement à l'église de la paroisse.

Une tradition constante affirme que saint Stapin, après avoir mené une vie pénitente dans ces montagnes solitaires, fut élevé au siége épiscopal de Carcassonne, vers l'an 750.

On montre encore aux environs de la chapelle de Dourgne de petits groupes de rochers parsemés de trous, et l'on dit que ces trous ont été creusés par les genoux du pieux solitaire lorsqu'il s'agenouillait pour prier. Aujourd'hui, les gens estropiés ou atteints de rhumatismes placent à leur tour leurs membres malades sur ces traces vénérées, pleins de confiance dans la protection du saint. Les nombreux *ex-voto* déposés dans sa chapelle demeureront comme un gage de la vive reconnaissance des infirmes soulagés et comme un monument des prodiges opérés par l'intercession du bienheureux.

C'est particulièrement dans les maladies qui ont leur siége dans les jambes qu'on a coutume de l'invoquer. Durant la révolution de 1793, Monseigneur de Royères, évêque de Castres, et M. Fons, curé de Saint-Germain, exilés en Portugal, trouvèrent dans l'abbaye d'Arlobassa une image de saint Stapin avec cette inscription : *Patronus in podagra*, patron des goutteux. Cette image se voit aujourd'hui à Dourgne.

Une confrérie sous le patronage de saint Stapin était autrefois établie à Lyon, dans l'église des Pères Augustins de la Croix-Rousse.

SAINT LAURENT

> **Chéri de Dieu et des hommes,**
> **Ceux-ci bénissent sa mémoire,**
> **(L'Ecclésiaste).**

Parmi les légions innombrables de martyrs qui ont illustré les premiers siècles de l'Eglise, saint Laurent brille d'un éclat remarquable.

Sa légende raconte, que tout jeune encore il fut enlevé des bras de ses parents et caché dans les profondeurs d'un bois, où saint Sixte le trouva sous un laurier ; de là le nom de Laurent qui lui fut donné. L'illustre pontife se chargea de son éducation et plus tard l'élut diacre de l'église de Rome. Cette fonction supposait un rare mérite. Celui qui l'exerçait avait soin du trésor et des richesses de l'église, et de plus il était chargé d'en distribuer les revenus aux pauvres. On sait avec quelle fidélité Laurent accomplit sa mission ; il mourut martyr de sa foi et de

son zèle. Ses bourreaux l'étendirent sur un gril de fer placé sur des charbons ardents afin que le feu le consumât lentement. (1)

Les anciennes monnaies, frappées à Rome, à Bologne, à Viterbe, portent l'effigie de saint Laurent. Il est à croire que cet usage avait été introduit en mémoire de son ministère de charité envers les pauvres. C'était une exhortation permanente à la pratique de l'aumône.

La liturgie romaine a toujours célébré la fête de saint Laurent avec octave. Les Pères de l'Eglise ont employé leur éloquence à exalter ses louanges, Le poëte Prudence écrivit sa légende ; Fortunat célébra ses autels et ses miracles. Qui pourrait dire le nombre des paroisses qui se sont placées sous son patronage ? La Bourgogne lui voua un culte tout particulier ; témoin cet étendard que Jeanne Hachette arracha des mains d'un soldat Bourguignon, alors que Beauvais était assiégée par l'armée du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Cet étendard, conservé aux archives de la ville de Beauvais, porte l'effigie du saint martyr, avec le mot *Burgundia* et la célèbre devise de Charles-le-Téméraire : *Je l'ay emprins* (entrepris).

En mémoire de son martyre, saint Laurent a été invoqué dans les incendies, contre les brûlures et la lèpre.

On sait quelle juste horreur accompagnait la lèpre, au moyen-âge. La multiplicité des lépreux avait répandu dans les campagnes les léproseries, les maladreries dont le nom

(1) Saint Laurent est le patron des cuisiniers.

se retrouve encore aujourd'hui. Situées près d'un cours d'eau ou d'une source bienfaisante, elles étaient placées sous le patronage de saint Lazare et de saint Laurent, dont le supplice sur un gril ardent semblait seul capable de symboliser assez énergiquement les souffrances et les effets de cette maladie.

SAINTE PHILOMÈNE

La mémoire du juste survivra dans les siècles, elle participe de mon éternité.

(PSAUME CXI.)

Demeurée inconnue pendant quinze siècles, sainte Philomène vient de se révéler au monde par des bienfaits et des miracles si nombreux qu'ils lui ont valu le titre de glorieux de *Thaumaturge du XIXe siècle.*

Le 25 mai 1802, pendant les fouilles qu'on a coutume de faire chaque année dans les catacombes romaines, on découvrit une pierre sépulcrale remarquable par sa singularité ; elle était de terre cuite, et portait cette inscription accompagnée de figures symboliques :

Pax tecum Filumena. **(1)**

(1) La paix soit avec toi, Philomène

Sept figures mystérieuses sont gravées sur la pierre : la première est une palme, emblème d'une éclatante victoire remportée sur les persécuteurs. Au-dessous est une espèce de fouet. Viennent ensuite deux flèches, disposées de manière que l'une a la pointe en haut et la seconde en sens inverse. Ces flèches signifient un tourment semblable à celui qu'on fit endurer à saint Sébastien, et leur disposition un miracle semblable à celui qui eut lieu au mont Gargan, quand un pâtre ayant lancé une flèche contre un taureau qui s'était réfugié dans la caverne consacrée depuis à l'archange saint Michel, vit cette même flèche revenir à lui et tomber à ses pieds.

Au milieu de la pierre apparaît un lis, symbole de l'innocence et de la virginité de Philomène. La 6e figure est une ancre, symbole non seulement de la force et de l'espérance, mais encore d'un genre de supplice qui consistait à attacher une ancre au cou des chrétiens et à les précipiter dans la mer. Sainte Philomène fut ainsi jetée dans le Tibre.

Enfin, le septième symbole est une troisième flèche qui, s'unissant avec le lis et la palme, proclame le double triomphe de sainte Philomène sur la chair et sur le monde et invite l'Eglise à l'honorer sous les titres de *vierge et martyre.*

La pierre ayant été enlevée, apparurent les restes vénérés de la sainte, et tout auprès un vase de verre à moitié brisé, dont les parois étaient couvertes de sang desséché. Pendant qu'on s'occupait à recueillir ces vestiges vénérables, les personnes

présentes, parmi lesquelles se trouvaient des hommes éminents par leur science et leur position, virent tout-à-coup étinceler la petite urne de verre. Ils s'approchèrent de plus près et furent étonnés de voir que les parcelles de sang desséché se transformaient en divers corps précieux et brillants : l'or et l'argent, les rubis, l'émeraude y brillaient tour à tour.

Le phénomène miraculeux s'est constamment reproduit depuis ; on peut encore constater les mêmes corps brillants, mais leur éclat n'a pas toujours la même vivacité.

Vers le même temps, des révélations particulières, faites à de pieux fidèles, vinrent confirmer et expliquer le martyre de sainte Philomène. La première de ces révélations fut faite à un jeune artisan d'une conduite irréprochable ; la seconde à un prêtre auquel sa dévotion à la sainte valut des grâces toutes particulières ; la troisième à une fervente religieuse de Naples. Ces trois personnes ne se connaissaient pas, et n'avaient jamais eu entre elles aucune sorte de relations, et cependant leur récit ne se contredit en rien et explique merveilleusement les symboles qui figurent sur le tombeau de sainte Philomène.

Toutefois, le corps de la vénérable martyre demeura à Rome dans un état d'obscurité jusqu'à l'année 1805. C'est alors que ses reliques, données par le Souverain-Pontife à Dom François de Lucia, furent transférées dans l'église de Notre-Dame-des-Grâces, à Mugnano.

Nous n'entreprendrons pas de raconter les prodiges qui s'opérèrent dans cette translation, et qui se multiplièrent encore dans la suite. Ces miracles furent si nombreux et si éclatants que les incrédules et les impies eux-mêmes ont été souvent forcés de les reconnaître. mais, comme on l'a dit, le plus grand miracle que le Seigneur a opéré en faveur de la sainte martyre est sans contredit l'étonnante rapidité avec laquelle s'est propagé son culte. En peu d'années il est parvenu jusqu'aux extrémités de la terre; les livres qui parlent de ses miracles, les images où elle est dépeinte, ont été portées par les missionnaires en Chine, au Japon, et jusqu'en Amérique. En France, son culte est populaire à l'égal des saints qu'on vénère depuis des siècles. Dans les bourgades comme dans les cités les plus populeuses, les grands et les petits, les pasteurs et leurs ouailles s'unissent pour l'honorer. Le vénérable curé d'Ars professait pour elle une dévotion toute particulière ; il l'appelait *sa chère petite sainte.* « Je prierai Dieu, disait-il, pour ceux qui m'aideront à élever une église à sainte Philomène.» Ce monument est aujourd'hui un des plus beaux qui lui soient dédiés.

SAINTE RADEGONDE

> **Reine belle de corps et d'âme,**
> **Reine qui avez méprisé les royaumes,**
> **Priez pour nous !**
> **(Litanies.)**

L'arbre royal de France a été longtemps fécond en fleurs de sainteté. L'une de ces fleurs, qui a embaumé notre patrie, fut sainte Radegonde, épouse de Clotaire Ier, qui régnait à Soissons. La ville de Poitiers, où la pieuse reine fonda le monastère où elle mourut comme une humble religieuse, lui a conservé une mémoire immortelle. De toutes les contrées environnantes, les populations sont venues baiser la poussière de son tombeau et implorer sa puissante protection.

Le 28 février de chaque année, on célèbre, dans l'église paroissiale de *Sainte-Radegonde* de Poitiers, une fête commémorative qu'on nommait autrefois *Sainte-Radegonde-des-Avoines*. Les peuples se pressaient autour du tombeau et y portaient de petits paquets d'avoine, afin d'obtenir d'heureuses récoltes. Or, voici quelle serait l'origine de cette fête :

Clotaire, repentant d'avoir permis à son épouse d'aller vivre loin de lui dans la retraite, s'était mis à sa poursuite. La fugitive était

sur le point d'être atteinte par les gens du roi, lorsque sur son chemin elle rencontra un laboureur qui semait de l'avoine. « — Frère, lui dit-elle, lorsqu'on vous demandera si vous avez vu passer la reine, répondez que vous n'avez vu passer personne depuis que vous semiez ce blé. » En parlant ainsi elle entre dans le champ, où la semence était à peine répandue, et le blé naissant et croissant à l'instant, se trouva tout à coup assez élevé pour la cacher. Le roi survint bientôt avec sa suite, et ne manqua pas d'interroger le paysan qui répondit comme il avait été enseigné. Le prince, en portant ses regards vers le champ reconnut le prodige ; il y vit la main de Dieu et retourna sur ses pas, laissant à sa femme la liberté de continuer son chemin vers Poitiers.

Le souvenir de ce prodige a été retracé dans un tableau qui se voit encore dans l'église de Sainte-Radegonde. Le sacristain le montre sous le nom de *Miracle de Vouillé.* Les habitants de ce petit bourg montrent, en effet, un champ, dont les laboureurs, disent-ils, n'ont jamais pu redresser les sillons qui s'étaient contournés pour mieux cacher la royale fugitive. Une autre tradition désigne un champ, près de Saix, sur le chemin de Loudun, où s'élève une petite chapelle dédiée à la sainte.

Les dévotes populations ont voulu garder le souvenir du passage de sainte Radegonde, en élevant de modestes oratoires aux lieux où elle séjourna. Le village de *Sainte-Radegonde* possédait un lit de pierre sur lequel la sainte prenait son repos. Les habitants de Chinon et

des lieux environnants, aimaient à y venir vénérer cette relique ; les gens atteints de la goutte se couchaient sur ce lit par dévotion, et souvent y trouvaient soulagement à leurs maux.

L'ASSOMPTION

NOTRE-DAME DE FRANCE

> **Le culte de la Mère de Dieu eut pour berceau sa tombe même, et la première lampe qu'on alluma en l'honneur de Marie fut une lampe sépulcrale, autour de laquelle les Chrétiens Jérosolimistes vinrent prier.**
>
> **(L'Abbé Orsini.)**

« Les apôtres qui avaient assisté la Mère du Sauveur à ses derniers moments, ensevelirent son corps dans la vallée de Josaphat, entre la ville de Jérusalem et le mont des Oliviers.

» Le troisième jour, Jésus venant avec une grande multitude d'anges, les salua en disant: « La paix soit avec vous ! » Ils lui répondirent : « Gloire à toi, ô Dieu, qui seul opère

des prodiges et des merveilles. » Le Seigneur leur dit : « Quelle grâce et quels honneurs vous semble-t-il que je doive rendre à ma mère? » Et ceux-ci répondirent : « Il est juste, il nous paraît raisonnable, Seigneur, que de même que, vainqueur de la mort, tu règnes dans les siècles, de même aussi tu ressuscites le corps de ta mère, ô Jésus, et que tu la places à ta droite dans l'éternité. » Le Seigneur leur fit un signe d'assentiment, et aussitôt l'archange Michel parut et présenta devant le Seigneur l'âme de Marie ; alors le Sauveur parla en disant : « Lève-toi, ma Mère, ma Colombe, tabernacle de la gloire, vase de vie, temple céleste, afin que, de même que tu n'as pas connu en toi la tache du crime, de même tu ne voies pas dans ton corps la corruption du tombeau. » Aussitôt l'âme de Marie se réunit à son corps, et elle sortit glorieuse du tombeau, et elle fut élevée dans les airs, comme dans un lit nuptial, accompagnée d'une multitude d'anges. »

Cette légende du couronnement de Notre-Dame, dont nous ne faisons que citer un passage, était lue dans les assemblées des fidèles, dans ces temps où le peuple n'avait pas de plaisir plus pur que d'entendre les récits et de voir les représentations ayant trait à Jésus-Christ, à la Vierge et aux saints.

L'Assomption de Marie n'a jamais été définie par l'Eglise, mais cette vérité a toujours été regardée comme telle par les chrétiens, qui célèbrent cet anniversaire glorieux par tout l'éclat des pompes religieuses. En France, cette sainte journée revêt un éclat

tout particulier, en mémoire du vœu de Louis XIII.

Après vingt ans de mariage, la reine, épouse de Louis XIII, était encore stérile ; un fils, un dauphin de France, était donc impatiemment attendu. Le roi résolut de le demander à Marie par un vœu solennel.

Le 10 février 1638, il se rendit à Notre-Dame, et entouré de sa cour et d'une foule immense. il déposa son sceptre et sa couronne sur l'autel, faisant hommage de toute sa grandeur à la Reine des Cieux. Le même jour, il donna l'édit célèbre par lequel il consacre formellement sa personne, son diadême, son royaume, à là glorieuse Mère de Dieu, la reconnaissant comme patronne et souveraine de tous ses états.

Sept mois après ce grand acte, Louis XIV vint au monde.

« La nation tout entière s'unit à l'engagement pris par son roi, et reconnut derechef Notre-Dame pour sa suzeraine et sa patronne. Le seul hommage qui allait marquer extérieurement la dépendance que l'on venait de contracter, consistait en une procession solennelle le jour de l'Assomption. Aussi l'Empire l'a solennellement rétablie ; les pays voisins qui l'ont adoptée la célèbrent ; la France doit la célébrer avec plus d'empressement encore. » (1)

La France est le royaume de Marie, *regnum Galliæ regnum Mariæ*. Ce titre lui a été encore donné dans ces derniers temps d'une manière

(1) Collin de Plancy. *Légende des Saintes Images.*

bien solennelle. Nous voulons parler de la statue colossale de Notre-Dame de France, élevée sur un piédestal gigantesque, le rocher Corneille, au Puy.

Sur les instances de Monseigneur de Morton, qui demanda à l'Empereur la matière de la statue, celui-ci promit, le 5 septembre 1855, les canons de Sébastopol. Trois jours après Sébastopol était pris.

Le 12 septembre 1860, cette magnifique statue, au milieu d'un concours immense de fidèles, a été bénite sous le titre de *Notre-Dame de France.*

SAINT ROCH

> Je vois dans l'Apocalypse non seulement une grande gloire, mais encore une grande puissance dans les saints.
>
> (BOSSUET.)

Saint Sébastien et saint Roch, voilà les deux grands défenseurs des chrétiens contre ces maladies contagieuses si fréquentes autrefois, et désignées généralement sous le nom de peste. Toutefois, comme nous l'avons déjà fait remarquer, le culte de saint Roch, quoi-

que postérieur de plusieurs siècles à celui de saint Sébastien, a acquis une si grande popularité qu'il a éclipsé celui-ci et obscurci sa mémoire.

La dévotion à saint Roch occupe encore aujourd'hui le premier rang parmi celles qui sont chères aux gens de la campagne. Ils mettent non-seulement leur personne sous sa protection, mais encore les nombreux troupeaux qui en font la richesse.

Le jour de la fête du saint, après la messe célébrée en son honneur, le prêtre bénit la nouvelle *herbe de saint Roch* (1), qui est ensuite placée dans chaque étable du domaine comme un préservatif contre les maladies des bestiaux. Aussi bien, il est peu d'églises où l'on ne remarque une statue de saint Roch, et dans beaucoup de paroisses, des processions se font en son honneur.

Le culte spécial que les fidèles chrétiens de tous les pays ont voué à saint Roch, est un culte très juste et très raisonnable. Qui ne sait, en effet, que notre bienheureux s'est dévoué avec un zèle admirable au secours des pestiférés ? Ayant été leur consolateur pendant sa vie, il devait l'être encore bien davantage après sa mort, qui lui a donné de puiser dans le sein même de Dieu les grâces qui lui sont demandées.

(1) C'est la *mentha pulegium*, *inula pulegium et dysenterica*. Ces plantes, à cause de leur odeur forte et pénétrante éloignent, dit-on, les pucerons et les insectes nuisibles. On y attachait autrefois des idées superstitieuses, telles que de préserver de la foudre et d'éloigner les maléfices.

Le saint, originaire de Montpellier, était jeune encore lorsqu'il distribua aux pauvres son riche patrimoine et revêtit l'habit de pèlerin. Il arriva en Italie dans un temps où la peste y exerçait d'affreux ravages, et n'écoutant que son zèle, il se dévoua tout entier au service des pestiférés.

Or, une nuit, comme il reposait accablé de lassitude, il entendit une voix douce qui disait : « Roch, tu as supporté jusqu'à présent de grands travaux pour l'amour de moi, il faut maintenant que tu souffres d'extrêmes douleurs, en vue de celles que j'ai endurées pour toi. » Le saint s'étant éveillé, fut pris aussitôt d'une fièvre très ardente et il sentit à la cuisse gauche une douleur si violente qu'elle était presque insupportable. Craignant alors d'être à charge aux autres, il se retira dans un bois, où certainement il serait mort, sans un secours particulier de la Providence. On raconte que le chien d'un grand seigneur apportait tous les jours au serviteur de Dieu un pain qu'il dérobait à son maître. Il mourut quelques années plus tard, dans sa ville natale, des suites de cette maladie.

La légende ajoute que l'on trouva à ses côtés une tablette sur laquelle était écrit : « Ceux qui seront frappés de la peste et qui auront recours à la protection de saint Roch, seront préservés de cette maladie. »

Montpellier lui a rendu justement les premiers honneurs ; Paris, Rome, Venise, lui ont élevé des temples et possèdent de ses reliques.

Ses statues nous le représentent ordinairement avec le costume du pèlerin, montrant du doigt la plaie de sa jambe, et accompagné du chien qui lui apportait le pain de chaque jour.

SAINT SYMPHORIEN

Et son sépulcre sera glorieux.
(ISAIE.)

Les origines chrétiennes de la ville d'Autun ont été illustrées par le martyre du jeune Symphorien, dont le culte n'a cessé de grandir jusqu'à nos jours.

Ce saint jeune homme était également distingué par sa foi, sa noblesse et ses connaissances. Cependant il n'avait pas terminé ses études, et dans un âge si faible encore, il sut résister aux menaces et aux séductions des ennemis du nom chrétien. Il fut décapité et son corps enseveli près d'une fontaine aux portes de la ville.

Lorsque la liberté fut rendue aux chétiens, ceux-ci élevèrent une église en ce lieu. Aussi bien, la fontaine sanctifiée par les reliques du martyr attirait de toutes parts les malades et les infirmes, qui venaient avec espoir et confiance boire de son eau.

Le nom de saint Symphorien, si cher aux populations de la Bourgogne, a acquis un nouveau lustre depuis le jour où l'évêque d'Autun établit solennellement le jeune étudiant et martyr, patron des écoles de son diocèse. En même temps, fut instituée un fête dite *des écoles* qui revient annuellement réjouir la jeunesse et lui rappeler les touchants exemples de l'illustre Symphorien.

SAINT LOUIS

> **Maison de France, réjouis-toi d'avoir donné au monde un si grand prince. Réjouis-toi, peuple de France, d'avoir eu un si bon roi.**
>
> (BONIFACE VIII.)

La longue série de nos rois qui, depuis Henri IV, ont porté le nom de Louis, avait fait de la *Saint-Louis* une fête nationale ; cette coutume avait cela de bon, qu'elle associait le culte d'un saint aux hommages que recevait le mortel.

Toutefois, ce qui a rendu le nom de saint Louis si populaire, c'est cette bonté compatissante pour son peuple, cette soif de la justice dont il donna tant de preuves. C'est à lui

qu'il faut attribuer la plupart des règlements des métiers et ce système de corporations qui furent dans les siècles passés l'égide de l'industrie et du commerce français. C'est ce qui explique pourquoi tant de corps de métiers, comme ceux des merciers, épiciers, perruquiers, bijoutiers, etc., célébraient la *Saint-Louis* comme fête patronale.

Notre siècle, qui croit avoir tout inventé, se glorifie de la création des sociétés de secours mutuels entre les ouvriers, des caisses d'épargnes, des caisses de retraite, des œuvres pour le logement, pour le service des malades; mais en cela, il n'a fait que singer nos anciennes corporations, abolies par les principes de 1789.

Aujourd'hui plus que jamais on sent le besoin d'une restauration plus complète de cette ancienne législation. L'esprit d'association est dans la nature de l'ouvrier. Il convient que les intérêts communs de cette classe si nombreuse soient placés sous la garantie nécessaire de l'autorité ; il convient qu'ils soient placés de nouveau sous la protection d'un saint, afin que la confraternité qui rapproche les membres d'un même métier devienne plus étroite par le sentiment de la fraternité chrétienne.

SAINT JULIEN DE BRIOUDE

> Que Dieu vous soit en aide
> et Monseigneur saint Julien.
> (DEVISE.)

Ce glorieux martyr, autrefois fort célèbre en France et principalement vénéré en Auvergne, était originaire de Vienne, en Dauphiné. Fuyant la persécution, il vint se réfugier à Brioude, mais les sicaires qui avaient suivi la trace de ses pas le découvrirent alors qu'il était caché chez une pieuse veuve du village de Vincelle ; là il eut la tête tranchée.

Tout auprès se trouvait une fontaine, les soldats y plongèrent cette tête jusqu'à ce que le sang eût cessé de couler. Une tradition populaire porte que c'est le mélange du sang de saint Julien avec les eaux de la fontaine, qui a donné aux pierres du bassin la teinte rougeâtre qu'elles ont encore, et que cette teinte devient plus foncée pendant l'octave de sa fête. Quoi qu'il en soit de cette tradition, qu'il est permis de rejeter, le peuple ne cesse d'attribuer à cette fontaine une vertu merveilleuse contre toute espèce de maladie. Pour récompenser la foi des chrétiens et glorifier son serviteur, Dieu accorda plus d'une fois la

guérison demandée. Saint Grégoire de Tours atteste avoir lui-même éprouvé ses effets merveilleux contre des fièvres intermittentes. (1)

Ceux qui de nos jours viennent boire de cette eau sanctifiée, s'étonnent de ne pas y trouver leur guérison. Il font cependant ce que d'autres plus favorisés ont fait ; mais le font-ils avec la même foi ? là est toute la différence.

Au temps de saint Grégoire de Tours, l'*église de Saint-Julien de Brioude* était remarquable par sa grandeur et sa richesse, qui lui valut le nom de *Basilique*. A cette église était adjoint un hôpital pour les pauvres et les voyageurs. De là est venu l'usage de choisir saint Julien pour patron et titulaire des hospices. Chose singulière, comme nous l'avons déjà fait remarquer, presque tous les saints du nom de Julien ont été décorés de ce patronage.

Pour encourager la dévotion des fidèles envers le saint martyr, les Souverains-Pontifes ont accordé des indulgences plénières et partielles à ceux qui visitent son église au jour de sa fête.

---

(1) *Historia Francorum*. C. III.

SAINT FIACRE

C'est ce grand saint qui d'Ecosse jadis
Vint pour semer les agréables lis
De ses vertus au jardin de la Brie,
Qui pour montrer, et par faits et par dits
De quoi fuir la route des maudits,
Et se guider dedans le Paradis,
Quitta d'un roi les somptueux habits,
Et négligea le sceptre d'Hibernie.

(VIE DE S. FIACRE.)

Chaque année, le 30 août. les jardiniers se réunissent pour célébrer la fête de saint Fiacre, leur patron. En plusieurs lieux, l'usage veut qu'ils aillent à la messe précédés d'une joyeuse fanfare et présentent un splendide pain bénit qu'ils se partagent en signe de fraternité. Jadis, des cérémonies particulières venaient encore rehausser cette fête. Ainsi, dans la ville de Provins, célèbre par ses roses, les jardiniers se choisissaient un chef qu'ils appelaient le *roi des rosiers,* et dont la dignité durait une année, c'est-à-dire qu'elle commençait et finissait le jour de Saint-Fiacre. C'était à Vêpres, pendant le *Magnificat,* que se faisait l'intronisation du nouveau roi.

Au moment où le chœur chantait ces paroles : « *deposuit potentes de sede*: Il a ôté les puissants de leur siége et exalté les humbles »,

les torches allumées, les couronnes de roses, tous les insignes de la puissance royale qui environnaient l'ancien roi disparaissaient et étaient portés près du nouveau.

La légende raconte que saint Fiacre, fils d'un prince écossais, fuyant les honneurs du monde, vint mener la vie d'anachorète dans cette partie de la Brie qui avoisine Meaux. L'évêque de cette ville, saint Farron, lui donna l'espace de terrain qu'il pourrait entourer d'un fossé en une journée de travail. Le saint prit alors son bâton, et partout sous sa trace, le sol se creusa de lui-même. Une femme, témoin de ce prodige, courut sur-le-champ dire à l'évêque que cet ermite, qu'il considérait tant, n'était qu'un magicien et un enchanteur, puis étant retournée vers le saint elle le chargea d'injures et lui ordonna de cesser son travail. Cette femme est désignée dans la légende populaire sous le nom de *Baguenaude, Eecnaude*, mot injurieux encore usité dans certaines provinces. Baguenaude, c'est-à-dire bavarde.

L'évêque étant venu, confirma la donation qu'il avait faite, de sorte que le pieux anachorète put se bâtir un petit ermitage, auquel était joint un petit jardin, qu'il cultivait lui-même et dont il donnait les produits aux pauvres.

Ce lieu, où plus tard s'éleva un monastère et la ville de Breuil, devint célèbre par toute la France à cause des miracles nombreux que Dieu y opérait par l'entremise de son glorieux serviteur. C'était un pèlerinage particulière-

ment cher aux Parisiens (1), et une foule de gens atteints de toute sorte de maladies y trouvaient un soulagement à leurs maux, comme le prouve une ancienne prière :

> Par toi sont guéris langoureux
> Pleins de fix, de chancres fisqueux,
> De rompure, de la gravelle
> Et de maladie mortelle.
> Poulpreux, pleins de pourriture,
> De broches, de clous et d'ordure
> Qui dedans le corps humain entre.
> De flux de sang, de ventre
> Dont médecin ne peut guérir,
> Doux saint, veuille nous secourir.

La fistule, plaie regardée autrefois comme incurable, s'appelait le *Mal-Saint-Fiacre;* en mémoire des cures merveilleuses opérées par l'intercession du saint.

On a vu des rois de France se faire un honneur d'être associés aux confréries établies en l'honneur de saint Fiacre. Les fidèles visitent toujours les lieux sanctifiés par sa présence et vont à l'église paroissiale vénérer ses reliques.

---

(1) Les voitures de louage, appelées *fiacres*, furent ainsi nommées parce qu'elles étaient d'abord destinées à voiturer jusqu'à *Saint-Fiacre-de-Brie* la foule des Parisiens.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES.

SEPTEMBRE

MOIS DE N.-D. DE LA SALETTE

1 . S. Gilles.
— S. Lazare.
7 Ste Reine.
8 La Nativité. — N.-D. de Liesse.
19 N.-D. de la Salette.
22 S. Maurice.
24 N.-D. de Roc-Amadour.
27 S. Côme et S. Damien.
29 S. Michel.

SAINT GILLES

> **Tous ceux qui avaient des malades affligés de diverses douleurs les lui amenaient et ils étaient guéris.**
> **(S. Luc. C. v.)**

La plupart des villes de France, les gros bourgs, les villages, doivent leur origine à quelque monastère établi sur une terre autrefois inculte. D'abord s'élevait un oratoire, un ermitage, au désert; quelques cellules se groupaient autour. Si un saint abbé y mourait, on recueillait ses reliques; de toutes parts on accourait en pèlerinage; mais quand la foule était bien pressée, il fallait lui procurer un abri, et l'on élevait pour elle quelques maisons en bois; les marchands arrivaient bientôt pour offrir leurs denrées et exercer leur industrie, et de là les foires et les marchés. A côté du monastère se bâtissait un bourg, bientôt le bourg devenait ville.

Telle fut l'origine de la plupart de nos cités de France, et de la ville de Saint-Gilles en particulier.

Au VII[e] siècle, le lieu où cette ville a été bâtie, à quelques lieues de Nîmes, n'était qu'une vaste solitude; c'est là qu'Ægidius, voulant se soustraire aux honneurs que sa science et sa piété lui attiraient à Athènes, sa

patrie, vint se réfugier. Il vivait en ermite au milieu des bois ; une biche, dit la légende, le nourrissait de son lait, et on ajoute que cet animal, étant poursuivi à la chasse, se réfugia auprès du saint, qui fut découvert. Plusieurs miracles opérés par ses prières, le firent bientôt connaître par toute la France.

Après sa mort, la dévotion envers lui ne fit que s'accroître ; elle devint très grande dans toute l'Eglise latine, où il est mis au nombre des saints *particulièrement secourables*. On l'invoque contre la stérilité des femmes et le cancer, cette dangereuse maladie était appelée le *mal Saint-Gilles*. A Valence, le jour de sa fête, on bénit du fenouil, en mémoire de sa vie sobre et érémitique. Au Breuil, près de Versailles, le pèlerinage de Saint-Gilles, protecteur des petits enfants, y attire beaucoup de pèlerins.

SAINT LAZARE

> **Et voici qu'un lépreux s'approchant de lui l'adorait en disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.**
> **(S. Mathieu, C. viii.)**

La tradition qui nous montre sainte Marthe évangélisant la Provence et sainte Madeleine

dans ses extases de la Sainte-Beaume, attribue à saint Lazare, leur frère, la fondation de l'église de Marseille, dont il fut le premier évêque. Elte ajoute que le saint après avoir été jeté en prison, fut condamné à avoir la tête tranchée. Les anciens *Actes* ne marquent pas le jour de sa mort ; et c'est de là, sans doute, qu'est venue la diversité d'usage entre les églises au sujet de la célébration de sa fête. Marseille la célèbre le 31 août et Autun le 1er septembre ; quelques martyrologes lui assignent la date du 17 septembre,

Il existe encore à Marseille des monuments remarquables de l'apostolat de saint Lazare. Le premier est la crypte où il réunissait ses néophytes obligés de se cacher à cause de la persécution. Cette crypte, où son corps fut plus tard inhumé, est située sous l'église de Saint-Victor : On y remarque un autel antique et un siége, taillé dans le rocher, qu'on vénère comme ayant servi au saint évêque dans l'administration des sacrements.

La piété des anciens chrétiens de Marseille honora encore d'un culte spécial la prison où il fut enfermé avant son martyre. Cette prison, très obscure et souterraine, est située, place de Linche. Dans les processions solennelles, où l'on a coutume de porter les reliques de saint Lazare, on fait sur cette place une station, en mémoire de son martyre.

Pendant les troubles qui eurent lieu en Provence, au IXe siècle, et pour le soustraire aux profanations des Sarrazins, le corps du saint évêque fut transféré à Autun. Saint Lazare y fut dès lors invoqué en qualité de

patron, sans cesser pourtant d'être aussi le patron du diocèse de Marseille.

Justement fière de posséder un si précieux dépôt, Autun éleva à saint Lazare un superbe mausolée dans l'église placée sous son vocable. Ces monuments ont disparu sous les coups des prétendus réformateurs du XVII[e] siècle, et des Vandales du siècle dernier ; mais l'histoire nous a conservé le souvenir de ces foules de peuples qui accouraient de toutes parts à ce tombeau. Sous le mausolée existait une voûte qui le traversait de l'Orient à l'Occident ; elle était si basse, que pour passer dessous, on était obligé de se baisser et de se traîner sur les genoux. Quelqu'incommode que fût ce chemin, il était si fréquenté que le pavé, quoique d'une pierre très dure, fut bientôt tout creusé par le nombre de ceux qui y passaient par dévotion.

C'étaient surtout les malades atteints de la lèpre, alors assez commune en France, qui entreprenaient le pèlerinage de Saint-Lazare d'Autun. Les lépreux ont toujours regardé ce saint comme leur patron (1). La raison de ce patronage est, dit-on, que saint Lazare employait ses biens principalement à faire soigner ceux qui étaient atteints de la lèpre. Plusieurs interprêtes de l'Ecriture Sainte pensent qu'il faut voir dans ce mendiant couvert d'ulcères et appelé Lazare, dans la parabole du mauvais riche, le propre frère de Marthe et de Marie. Nous savons, en effet, qu'après le miracle

(1) Saint Lazare était connu vulgairement sous le nom de saint Ladre, et de là les dénominations de *ladreries* et de *maladreries* données aux hôpitaux destinés à soigner les lépreux.

éclatant de Béthanie, le grand-prêtre Caïphe prononça contre le ressuscité l'excommunication solennelle. « Dans les mœurs juives, dit l'abbé Darras, c'était le réduire à la condition misérable de mendiant, couché à la porte, et sollicitant, sans les pouvoir obtenir, les miettes tombées de la table inhospitalière (1). »

Quoi qu'il en soit de ces opinions sur l'origine du patronage de saint Lazare, les lépreux ne cessèrent d'aller à Autun solliciter leur guérison, surtout à l'occasion de la fête du 1er septembre, Cette fête y attirait chaque année un grand concours de peuples.

Des documents anciens conservés à l'évêché d'Autun relatent les guérisons miraculeuses de plusieurs lépreux, opérées par l'intercession du saint. On y voit aussi l'ordre des cérémonies qu'on observait lorsque quelque pèlerin venait à Autun pour y vénérer les saintes reliques.

« On tintait d'abord une grosse cloche par intervalle, et le peuple, averti par ce son qui lui était connu, se rendait alors à l'église. Les ecclésiastiques désignés pour ces sortes de rencontres s'y étant rendus aussi de leur côte, un dignitaire revêtu d'une chape précieuse, précédé de deux céroféraires, portant chacun une grande torche allumée, et d'un thuriféraire, s'avançaient vers l'armoire où était la châsse. L'armoire ayant été ouverte, l'officiant faisait la prostration, et ouvrait ensuite la châsse même, pour laisser voir la relique aux

(1) *Histoire générale de l'Eglise*, t. V.

assistants. Ayant fait de nouveau la prostration et l'encensement, il entonnait l'antienne : *Lazarus noster dormit*, que le chœur chantonnait ; et après les versets et l'oraison de saint Lazare, il refermait la châsse, et tous les assistants s'approchaient pour la baiser. On ne permettait de baiser la relique même qu'aux rois de France, aux princes du sang royal ou à ceux qui étaient spécialement envoyés de leur part. »

Les quelques parcelles des reliques échappées à la rage des révolutionnaires sont renfermées dans une nouvelle châsse aujourd'hui déposée dans la cathédrale d'Autun.

Au moyen-âge, la charité chrétienne avait fondé un ordre de chevaliers de Saint-Lazare, qui devaient soigner les pauvres lépreux dans les hôpitaux qui leur étaient destinés. Dans la suite, à l'exemple des autres hospitaliers, une partie des membres de l'ordre prit les armes pour le service des princes chrétiens qui conquirent la Terre-Sainte,

---

SAINTE REINE

> L'ange du Seigneur descendait du Ciel, il agitait l'eau, et un des malades était guéris.
>
> (S. JEAN, C. V.)

« Il y a des maladies qu'on ne peut nommer sans rougir. C'est la volupté qui les a engen-

drées dans ses fureurs. Dieu, pour mieux marquer dans une seule maladie le remède à toutes les autres, ne choisit pas quelque grande pécheresse devenue grande pénitente, il choisit au contraire une vierge qui ne connaît l'immonde volupté que pour lui avoir fermé son cœur, une martyre qui a cherché la volupté de son âme dans les tourments et dans la torture et dans le déchirement de son corps ; et c'est à l'intercession de sainte Reine qu'il donne comme un privilége la puissance de réparer les ravages de la luxure (1). »

C'est à Alize, aujourd'hui Sainte-Reine, sur le sol de la catholique Bourgogne, et sous l'influence des premiers rayons de la lumière évangélique, qu'on vit éclore cette fleur de virginité. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle sortit victorieuse des attaques dirigées contre sa foi et sa vertu ; les bourreaux, après avoir vainement employé le fer et le feu, la jetèrent pieds et mains liés dans un grand bassin rempli d'eau, mais aussitôt il survint un tremblement de terre, et l'on vit descendre du ciel une colombe qui tenait une couronne ; les liens de la vierge se rompirent et elle sortit de l'eau louant et bénissant le Seigneur.

C'est cette fontaine qui a acquis une si grande célébrité par les cures merveilleuses qu'elle a opérées. L'affluence des pèlerins était telle autrefois qu'on ne savait où les loger. Pendant le XVIe siècle, leur nombre s'éleva à soixante et soixante-dix mille par

(1) A. de Saint-Albin. — *Du Culte de Satan.*

année. La charité de saint Vincent de Paule s'en émut, et c'est à lui qu'on doit la fondation de l'hospice de *Sainte-Reine*, qui devint l'un des plus beaux et l'un des plus utiles établissements de la province de Bourgogne.

C'est principalement pour les maladies de la peau, comme la gale et la teigne que l'on va à Sainte-Reine.

Les ennemis du merveilleux ne voient dans les guérisons qui s'y opèrent qu'un effet des propriétés minérales que ces eaux renferment, mais il est permis de croire aussi que les malades qui mettent avant tout leur confiance dans la protection de Dieu et de son illustre servante, reçoivent de ces eaux salutaires des effets plus prompts et plus durables.

La fête de sainte Reine attire encore chaque année à Alize un grand nombre d'étrangers ; mais les pieux pèlerins ont fait place aux enfants du plaisir ; ils ne sont plus, ces temps où une foi simple et naïve animait les populations. Alors la procession de sainte Reine se faisait avec une pompe et un appareil que l'on ne saurait faire revivre aujourd'hui, mais qui l'a rendue célèbre. Toutes les circonstances de la vie de l'illustre martyre y étaient représentées par des acteurs revêtus de costumes parfaitement adaptés à leur rôle. Cette procession se développait depuis la chapelle de l'hospice jusqu'au sommet du Mont-Auxois, où, d'après la tradition, la sainte a souffert ses premiers tourments ; au retour, elle passait sur le lieu de sa sépulture, près de la fontaine si aimée des pèlerins.

Alize n'est pas seule à honorer sainte Reine d'un culte particulier. Nous devons citer d'abord Flavigny, qui depuis plus de mille ans est en possession du corps de l'illustre Vierge.

A Saint-Eustache de Paris, elle a sa chapelle qui était autrefois le siége d'une importante confrérie établie en son honneur.

A Sainte-Reine en Bretagne, à Isle-au-Mont, à Bérulles, à Joncy, à Châlons-sur-Marne, à Sainte-Reine d'Igny, la vierge bourguignonne est honorée d'un culte special ; ces sanctuaires sont presque tous des lieux de pèlerinage.

LA NATIVITÉ

NOTRE-DAME DE LIESSE

> Peuples dévotieux,
> Ecoutez dans ces lieux,
> D'un cœur plein d'allégresse :
> Je m'en vais réciter
> Un miracle qu'a fait
> Notre-Dame de Liesse.
>
> (CANTIQUE SPIRITUEL.)

L'Eglise, qui regarde la naissance de Marie comme un événement qui ne le cède en grandeur qu'à la naissance de Jésus-Christ, s'écrie

avec ravissement : « Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a annoncé au monde une grande joie. »

Vers l'an 1017, un saint ermite de la Palestine avait remarqué chaque année, dans la nuit du 7 au 8 septembre, une grande joie dans la nature, et entendait dans les airs des chants harmonieux. Sur son instante prière, Dieu lui fit connaître par un ange que c'était la nuit dans laquelle était née la Très-Sainte Vierge.

Aussi bien, il convenait admirablement que la Nativité de Marie fût la fête principale du célèbre sanctuaire de *Notre-Dame de Joie*, ou, comme l'on dit encore dans le langage de nos pères, *Notre-Dame de Liesse (Lætitia)*.

Des témoignages non suspects assignent à cette miraculeuse madone une origine merveilleuse.

Trois chevaliers du pays de Laon, venus en Terre-Sainte pour y combattre les Sarrazins, ayant été faits prisonniers, furent conduits au Caire, et offerts au Soudan d'Egypte. Celui-ci s'était flatté d'amener ces valeureux chepaliers à abjurer leur foi ; pour y réussir, il voulut d'abord avoir recours à la persuasion, et sa fille Ismérie fut chargée de cette mission.

Cette jeune princesse, habituée un peu à la langue des Francs, qu'une esclave lui avait apprise, pénétra dans la prison des chevaliers et se mit avec une naïve candeur en devoir de dissiper leurs préventions contre la religion de Mahomet. Lorsqu'elle eut achevé son discours, l'aîné des chevaliers se mit à

son tour à lui exposer les principes du Christianisme ; il lui parla de l'incarnation du Fils de Dieu et de la réhabilitation de la femme par la bienheureuse intervention de Marie.

La nuit suivante, la princesse eut un songe où elle crut voir la Sainte Vierge penchée sur elle ; aussi, l'entretien du second jour avec les chevaliers ne roula que sur Marie, et Ismérie, poussée par la grâce, et déjà envieuse d'honorer la Mère de Dieu, les pria de lui faire une image de Notre-Dame. Nos prisonniers n'étaient pas artistes, ils se mirent néanmoins à façonner avec du bois une statue de Marie.

Le lendemain, quel fut leur ravissement, lorsqu'à leur réveil ils virent devant eux la statue qu'ils n'avaient qu'ébauchée, terminée entièrement et radieuse d'élégance et de beauté.

Lorsqu'Ismérie revint, elle tomba à genoux en voyant la céleste image, car elle ressemblait en tous points à l'apparition qui l'avait favorisée dans son sommeil. Les captifs la nommèrent *Notre-Dame de Liesse,* à cause de la joie qu'elle apportait dans leur prison.

Dès ce moment, la princesse, désireuse d'embrasser le Christianisme, communiqua aux captifs le projet qu'elle avait conçu de s'évader avec eux. La chose lui était facile. Pendant une nuit ils sortirent de la ville et marchèrent jusqu'au jour. Alors la fatigue les obligeant à prendre un peu de repos, ils entrèrent dans un bois de palmiers et s'endormirent.

Lorsque nos fugitifs se réveillèrent, bien grand fut leur étonnement de se trouver dans

un lieu si différent de celui où ils s'étaient endormis. Un clocher et des tourelles apparaissaient à leurs yeux. La statue de Marie, qu'ils avaient emportée dans leur fuite, se trouvait placée à quelques pas plus loin, près d'une fontaine qu'ils n'avaient pas vue en s'endormant.

Bientôt un berger vêtu à la française vint à passer. Les chevaliers l'appelèrent, il leur répondit en français, et leur apprit qu'ils se trouvaient dans le pays de Laon. On devine le reste. Les chevaliers et leur libératrice avaient été transportés miraculeusement dans leurs propres terres.

Une église destinée à la sainte image fut bientôt élevée en ce lieu ; le village de Liesse se bâtit à l'entour, et de toutes parts on y vint en pèlerinage.

Notre-Dame de Liesse était principalement invoquée par les femmes stériles ou enceintes.

En 1821, la duchesse de Berry y vint pour rendre grâce à Marie, de la naissance du duc de Bordeaux, et pour accomplir le vœu qu'avait fait en son nom M. de Bombelles.

Cette dévotion établit de nouveau une analogie frappante entre ce vénéré sanctuaire et le mystère de la Nativité. Il fut, en effet, révélé à sainte Brigitte que Marie obtient, même dans des circonstances difficiles, une heureuse délivrance aux femmes enceintes qui sanctifient la veille du jour de sa naissance en jeûnant et en récitant neuf *Ave Maria* en mémoire des neuf mois qu'elle a passés dans le sein de sa mère, qui renouvellent fréquemment cet exercice pendant le cours de leur

grossesse, et qui en outre s'approchent des sacrements avec piété.

Malgré l'indifférence des temps, la chapelle de Notre-Dame de Liesse attire encore aujourd'hui un grand concours de pèlerins. Ce sanctuaire a pu être dépouillé de son trésor matériel, mais la puissance de Marie n'est pas soumise aux révolutions.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE

O montagne bénie
Où je voudrais mourir,
Vous serez de ma vie
le plus doux souvenir.
(CANTIQUE.)

Après le pèlerinage des Lieux Saints, notre siècle n'en connaît pas de plus saint et de plus populaire que celui de la Salette.

Il n'est personne qui ne connaisse le grand fait de l'apparition de la Sainte Vierge qui eut lieu sur cette montagne le 19 novembre 1846. Les deux petits bergers que Marie daigna choisir pour apôtres de ses paroles, avaient à peine reçu cette mission que la nouvelle de ce fait merveilleux parcourait la terre entière.

Aujourd'hui, l'apparition est connue jusque dans les îles de l'Océanie ; les foules soulevées accourent, se pressent sur la montagne de Marie. « Il est beau, disait Mgr l'évêque de Grenoble dans un discours sur l'apparition, il est beau de contempler le mouvement qui va toujours grandissant. Et aujourd'hui on accourt de toutes les parties du monde, des contrées les plus éloignées et les plus diverses. Qu'est-il besoin de vous parler de la diffusion merveilleuse de cette dévotion dans tout l'univers ? Ces chapelles nombreuses construites, ces autels élevés sous le vocable de *Notre-Dame de la Salette*, ces confréries qui propagent le culte de la Vierge Marie ; ces faits vous sont connus. Sous cet aspect, l'apparition revêt un caractère d'universalité qui frappe et saisit. »

Pendant l'époque des pèlerinages, c'est-à-dire, depuis le mois de mai jusqu'au mois de novembre, c'est par milliers que l'on compte les pèlerins qui accourent de toutes parts à la sainte montagne. Il en vient de la Belgique, de la Bretagne, de l'Alsace ; il en est qui ont traversé les mers pour venir à Notre-Dame de la Salette accomplir un vœu de reconnaissance. Mais c'est surtout aux fêtes de la Sainte Vierge, que le concours des pèlerins est immense ; toutes les paroisses voisines de la Salette s'empressent de gravir en procession ses cîmes élevées, pour assister aux exercices de piété qui s'y font. Les voûtes de la vaste église et les échos de la montagne retentissent sans cesse de leurs pieux cantiques, et il n'est pas un pèlerin qui veuille partir sans empor-

ter un souvenir de ces lieux bénis, Les uns font bénir un chapelet, une médaille de la Vierge ; les autres puisent de l'eau à la *fontaine miraculeuse*, ou bien cueillent une fleur champêtre sur le sol qu'ont foulé les pieds de Marie.

Les *Annales de Notre-Dame de la Salette* ont publié sur la dévotion à la fontaine miraculeuse un article que nous ne pouvons mieux faire que de reproduire dans son entier :

« La fontaine qui était à sec au moment de l'apparition et qui n'a pas cessé de couler depuis, cette fontaine où la Reine du Ciel a posé ses pieds et dans laquelle sont tombées ses larmes, est comme le souvenir et le symbole de ces larmes miséricordieuses de notre divine Mère. Elle est aussi l'emblême des grâces célestes qui, de son cœur immaculé, ne cessent de couler sur le monde.

« En effet, c'est à l'usage de cette eau, employée avec une foi vive et profonde, que sont attribuées un grand nombre de guérisons, conversions et faveurs de tout genre, obtenues par l'intercession de Notre-Dame de la Salette. Aussi, comme il est édifiant de voir les pieux pèlerins se rendre à la fontaine bénie, pour y chercher des remèdes à leurs maux. Tous s'y agenouillent, font le signe de la croix et boivent avec confiance cette eau salutaire. Plusieurs en appliquent sur leurs yeux ou sur leurs membres malades ; mais tous la prennent comme une boisson bienfaisante pour leur âme ; tous y cherchent consolation et espérance pour leur cœur.

» Il n'est presque pas de jour où nous n'ayons à en expédier quelque part. Ce n'est pas seulement des différentes contrées de l'Europe qu'on en réclame ; c'est de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie : en un mot des contrées les plus lointaines. Et partout où cette eau est envoyée, elle est reçue avec un pieux respect et une sainte joie. Parfois même, ce n'est pas seulement du respect, c'est une sainte vénération. Ici, presque toute une ville, où se trouvent mêlés protestants et catholiques (1), se rend au port pour saluer le navire qui apporte, avec une statue de Notre-Dame de la Salette, quelques bouteilles de cette eau si longtemps attendue. Là, des populations entières, des communautés religieuses se mettent en procession pour aller la recevoir.

» Sans doute, tous les malades qui en font usage n'obtiennent pas leur guérison ; car il n'est pas dans l'ordre de la Providence que tous les infirmes recouvrent la santé, ni que tous les mourants reviennent à la vie. Dieu distribue ses grâces toujours avec une souveraine sagesse ; et lorsqu'il refuse une faveur temporelle comme la santé, le succès d'une affaire, c'est qu'il prévoit que cette faveur ne tournerait point à sa gloire ni à la sanctification de celui qui la demande. Mais, du reste, comme il a promis d'exaucer toujours la prière humble et confiante, il donne alors quelque grâce spirituelle bien plus utile, comme la patience et l'abandon filial à sa volonté sainte.

(1) Saint Pierre-du-Centre, à la Martinique.

» Or, la Très-Sainte Vierge, qui est la dispensatrice des trésors célestes, ne peut que suivre cet ordre de la Providence. Cependant il est vrai de dire que cette puissante reine se plaît bien souvent à accorder les faveurs temporelles qu'on lui demande. Et qui pourrait les compter ? Quatre cents sanctuaires ou autels érigés sous le vocable de Notre-Dame de la Salette, dans toutes les parties du monde ; deux cent quatre-vingts confréries affiliées à l'archiconfrérie de *Notre-Dame Réconciliatrice,* et ici ces cinq à six cents cœurs qui forment une auréole de gloire autour de son image vénérée ; ces deux cents tableaux ou médaillons, et tous ces autres *ex-voto,* toutes les pierres même de ce sanctuaire sont des temoignages éclatants des grâces nombreuses qui ont découlé de cette sainte montagne avec l'eau de la fontaine miraculeuse.

» O fontaine bénie ! coulez, coulez toujours ! car vous nous rappelez les larmes de notre Mère, et vous êtes un don de sa miséricorde et de son amour ! Vous êtes la nouvelle piscine de Siloë. Dans vos eaux salutaires, le malade trouve, sinon toujours soulagement et guérison, du moins patience, douceur et encouragement. Près de vous, le cœur souffrant verse des larmes moins amères ; près de vous, la foi qui s'éteignait se ranime, la vertu qui chancelait se raffermit et la charité languisssante devient plus ardente et plus généreuse.

» O fontaine bénie ! coulez, coulez sans cesse. Répandez partout les grâces de notre Mère et remplissez tous les cœurs de son amour. »

SAINT MAURICE

Dieu est admirable dans ses saints qu'il a constitués nos défenseurs.

(Psaume LXVII.)

Le métier des armes, qui parait à plusieurs incompatible avec une vie sainte et une parfaite obéissance à la loi de Dieu, est peut-être celui qui a le plus honoré l'Eglise et enfanté de héros chrétiens.

A leur tête apparaît saint Maurice, suivi de la légion Thébaine, qui accepta généreusement la mort, plutôt que d'obéir aux ordres impies de l'empereur Maximien. « Nous sommes vos soldats, lui dit ce glorieux capitaine, mais nous sommes aussi ceux de Jésus-Christ; nous recevons de vous la solde, mais nous tenons de Dieu la vie. Vous nous trouverez dociles à vos ordres dans toutes les choses qui ne sont pas contraires à la loi de Dieu, notre conduite passée vous en répond. »

Les militaires ont donc trouvé dans ce frère d'armes non-seulement un modèle de vertu, mais encore un patron et un protecteur dans les combats. La royale maison de Savoie s'est placée depuis des siècles sous sa protection et a institué en son honneur l'ordre militaire de *Saint-Maurice.*

Les corporations de teinturiers, dans tous les pays, firent choix de saint Maurice pour leur patron. Certains en voient la raison dans le manteau d'écarlate que les peintres ont coutume de lui donner ; cette couleur, par son éclat, était, en effet, très propre à leur servir d'enseigne.

NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR

Souvenez-vous, ô tendre mère,
Qu'on n'eut jamais recours à vous
Sans voir exaucer sa prière
Et dans ce jour exaucez-nous.
(Cantique.)

Roc-Amadour est une petite ville du Quercy bâtie sur un rocher, dominée elle-même par l'antique sanctuaire de Notre-Dame, dont on attribue l'origine à saint Amadour, disciple de saint Martial. Deux cents degrés taillés dans le roc conduisent à cette *chapelle des miracles*. Le pieux pèlerin a coutume de fléchir les genoux en abordant cette échelle sainte, et de la gravir dans cette posture suppliante.

Au temps de Charlemagne, ce pèlerinage était bien en faveur, au dire des historiens ; sa bannière mettait partout les infidèles en déroute. A la fin du XVe siècle, les priviléges de Notre-Dame de Roc-Amadour étaient si bien établis, qu'au milieu des guerres, un pèlerin de Roc-Amadour pouvait traverser tous les partis sans être inquiété. Pour cela, il avait soin de se munir d'une médaille ou enseigne de pèlerinage qui se vendait en ce lieu et qu'il fixait à son chapeau.

Notre-Dame était invoquée spécialement par les voyageurs dans les dangers, et l'on raconte que toutes les fois que cette vigilante gardienne venait au secours de l'un d'eux, la petite cloche de la chapelle sonnait d'elle-même.

Les protestants et les démolisseurs de 1793 sont bien passés par là ; mais la main qui a tiré tant de chrétiens du danger bénit encore aujourd'hui la foule des pèlerins.

SAINT COME & SAINT DAMIEN

> Je le pansay, Dieu le guérist.
> (AMBROISE PARÉ)

Ce n'est pas sans raison que ces deux saints personnages, unis par les liens de la frater-

nité et d'un même martyre, furent donnés pour patrons et pour modèles aux médecins.

Ils professaient la médecine, et il est à croire que leur foi et leur vertu agissaient plus efficacement sur les malades que les remèdes qu'ils leur donnaient. Aussi bien nos médecins guérissaient mieux et plus vite lorsqu'ils invoquaient saint Côme et saint Damien. Car, comme le dit Joseph de Maistre : « La première qualité d'un médecin est la piété. Plus les sciences se rattachent à l'homme, comme la médecine, par exemple, moins elles peuvent se passer de religion ; lisez, si vous voulez, les médecins irréligieux comme savants ou comme écrivains, s'ils ont le mérite du style, mais ne les appelez jamais auprès de votre lit (1). »

Nos pères disaient :

« Servez saint Côme et saint Damien,
» Vous vous porterez toujours bien. »

Ils savaient que la plupart des maladies ont leur source dans quelque vice proscrit par l'Evangile, et que cette loi sainte contient la véritable médecine du corps aussi bien que celle de l'âme.

L'église de Luzarches, au diocèse de Versailles, possède des reliques des deux saints martyrs ; il s'y fait encore de pieux pèlerinages, et il n'est pas rare d'y rencontrer, au jour de la fête, quelques-unes des sommités de la science médicale.

---

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Ier et Xe entretien.

SAINT MICHEL

Alors s'élevera Michel, ce grand prince qui est le protecteur des enfants de votre peuple.
(Daniel, xii.)

La terre n'existait pas encore, mais le Ciel était peuplé d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux qui faisaient retentir les voûtes célestes de leurs cantiques de louanges, quand tout-à-coup une voix discordante vint troubler ce concert harmonieux. C'était celle de Lucifer, le plus beau des anges, qui disait : « J'élèverai mon vol vers les Cieux, je placerai mon trône sur les astres de Dieu, je m'environnerai de la majesté des nuées, et je serai semblable au Très-Haut. » (1) Et il y eut une grande bataille dans le Ciel ; Michel combattait avec ses anges, contre le dragon, qui fut précipité avec toute sa suite dans le gouffre infernal.

L'archange saint Michel, qui fut dans le Ciel défenseur de la justice et vengeur du crime, le fut encore parmi les hommes ; ainsi la Sainte-Ecriture nous apprend qu'il était le protecteur du peuple d'Israël ; c'est lui encore qui doit venir à la fin des temps combat-

(1) Isaïe, C. XIV.

tre de nouveau le dragon infernal et fermer sur lui le puits de l'abîme (1).

C'est donc à juste titre que les royaumes chrétiens se sont placés sous sa protection. Il fut pendant les siècles du moyen-âge et bien avant saint Georges, le miroir de la chevalerie.

On sait que cette dignité, qui donnait le premier rang dans l'ordre militaire, se conférait par une espèce d'investiture accompagnée de certaines cérémonies. Des jeûnes austères, des nuits passées en prière avec un prêtre et des parrains, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie reçus avec dévotion, des bains, des vêtements blancs, qui figuraient la pureté nécessaire dans l'état de chevalerie, étaient les préliminaires de la création d'un chevalier.

La cérémonie se passait dans une église ou dans une chapelle, et souvent aussi dans la cour d'un palais ou d'un château, et même en pleine campagne. Le novice ainsi préparé, s'avançait vers l'autel avec une épée passée en écharpe à son cou ; il la remettait au prêtre, qui la lui rendait après l'avoir bénite, et allait ensuite, les mains jointes, se mettre à genoux aux pieds de celui qui devait l'armer chevalier. Le seigneur à qui le novice présentait l'épée lui demandait dans quel but il désirait entrer dans l'ordre, et si ses vœux ne tendaient qu'au maintien et à l'honneur de la religion et de la chevalerie. Le novice faisait les réponses convenables, et prêtait serment. Il

(1) *Apocalypse*, C. XII.

était alors revêtu par un ou plusieurs chevaliers, quelquefois par dames ou demoiselles de toutes les marques extérieures de la chevalerie. On lui donnait successivement les éperons, le haubert ou la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards et les gantelets, puis on lui ceignait l'épée. En ce moment le seigneur qui conférait l'ordre se levait de son siége et lui donnait l'accolade, c'est-à-dire, trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule, en même temps qu'il prononçait ces paroles : *Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier ; sois preux, hardi et loyal.*

Il ne manquait plus au nouveau chevalier que le heaume ou casque, l'écu ou bouclier, et la lance, qu'on lui donnait aussitôt ; il sortait ensuite pour monter à cheval, et comme pour faire parade de sa nouvelle dignité devant tout le peuple qui l'acclamait, il caracolait quelques instants, faisant brandir sa lance et flamboyer son épée.

Ces cérémonies, rapportées sommairement, suffisent pour montrer quelle idée on attachait à l'institution d'un chevalier. Aussi certains panégyristes de la chevalerie n'ont pas craint de mettre cet ordre, qui devait continuer sur la terre l'œuvre de saint Michel, en parallèle avec la prêtrise et l'épiscopat lui-même.

Le bienheureux archange a apparu plusieurs fois aux hommes. Ses deux plus célèbres apparitions sont celles du mont Gargan, en Italie, et celle du môle Adrien, à Rome ; mais il en est une troisième qui eut lieu sur le sol de notre patrie et qui mérite une mention plus

spéciale. Non loin du port de Saint-Malo, au fond d'une baie que la mer n'a envahie que depuis quelques siècles, le voyageur peut voir de loin un immense rocher, bloc énorme de granit, coupé à pic de presque tous les côtés, et qui n'a pas plus d'un quart de lieue de circonférence à sa base. Il s'élève solitaire comme une tour isolée au milieu d'une plage blanche et unie que l'Océan recouvre à chaque marée. C'est sur ce rocher, destiné par sa nature à être le refuge des oiseaux de proie, que saint Michel voulut qu'on lui élevât un temple. A cet effet, il apparut à l'évêque Aubert, qui occupait le siége d'Avranches vers l'an 709. Après une première apparition, le saint homme, craignant d'être le jouet d'une illusion, refusa d'exécuter les ordres qui lui furent donnés ; il fallut, pour vaincre sa résistance, que l'archange apparût une seconde et une troisième fois, en imprimant sur son front un signe irrécusable. L'église fut donc bâtie sur ce rocher, qui s'appela dès lors le *Mont-Saint-Michel*. Une statue colossale de l'archange avec ses aîles déployées et son épée flamboyante dominait le faîte de l'édifice, et de bien loin, les vaisseaux qui passaient dans ces parages saluaient *Saint-Michel-du-Péril-de-la-Mer*.

C'était un usage généralement répandu au moyen-âge d'élever des oratoires à saint Michel sur les hauteurs, au sommet des tours et sur les voûtes des cathédrales ; nous ne ferons que citer le mont Atre, à Auxerre, le mont Saint-Michel, au Puy ; les autels dans les tours des églises de Saint-Gall, de Saint-

Germain-des-Près, de Brioude, de Vézelay; Saint-Quentin et Nevers. A Louvain, il y avait une chapelle bâtie au-dessus de la porte de la ville, appelée le *Michaëlium*. A Bruxelles, la magnifique flèche de l'Hôtel-de-Ville est surmontée de la statue colossale de saint Michel terrassant le démon (1).

Ce culte aérien, comme l'appelle l'abbé Crosnier, était en harmonie avec les fonctions du glorieux archange. Lui-même, en désignant les lieux élevés pour qu'on lui érigeât des autels, a voulu nous montrer qu'il était notre médiateur auprès de Dieu, et qu'il avait la mission spéciale de veiller sur les hommes pour en écarter les embûches de l'antique serpent.

C'est la pensée exprimée dans une ancienne description de l'église de Saint-Michel, au Puy :

Un roc pyramidal, au beau milieu d'un pré,
D'un bel émail de fleurs, au printemps diapré,
De son faiste pointu va menaçant les nues ;
Saint Michel y préside, on le conçoit ainsi,
Pour avoir toujours l'œil dessus les advenues
Et divertir le mal s'il s'approche d'icy (2).

Pour en revenir à l'histoire du Mont-Saint-Michel, il est à remarquer que les Anglais n'ont jamais pu s'en emparer. Le dernier assaut qu'ils livrèrent en 1423, fut pour eux

(1) Cette statue, en cuivre doré, est une œuvre d'art remarquable et du plus bel effet. Elle vient d'être nouvellement restaurée. — Saint Michel est le patron de la ville de Bruxelles. L'église principale est dédiée à Saint Michel et à Sainte Gudule.

(2) Bernard, chanoine du Puy, 1619.

une défaite sanglante. En reconnaissance de cette victoire inattendue qu'on attribua à la protection de saint Michel, le roi Charles VII promit de créer un ordre de chevalerie sous le patronage de ce céleste guerrier. Ce fut Louis XI qui réalisa cette promesse.

Devant les seigneurs du royaume convoqués au château d'Amboise, le 1er août 1469, il déclara qu'il voulait mettre la France sous la protection de saint Michel, « parce que, dit-il, il fut le premier chevalier qui, pour la querelle de Dieu, victorieusement batailla contre le dragon, l'ancien ennemi de la nature humaine, et le trébucha du Ciel, et qui, son lieu et oratoire appelé Mont-Saint-Michel, a toujours sûrement gardé, préservé, défendu et empêché d'être pris, subjugué ni mis ès-mains des anciens ennemis de notre royaume. »

L'ordre de saint Michel était regardé en France comme le premier des ordres militaires. Les chevaliers devaient tous être gentilshommes ; ils faisaient le serment de soutenir de tout leur pouvoir les droits de la couronne et de ne s'allier à aucun ordre étranger.

La protection de l'archange saint Michel ne se borne pas au temps de notre passage sur la terre, elle s'étend encore jusqu'au tribunal de Dieu.

Il est certain, en effet, que l'Eglise lui attribue la fonction de recevoir les âmes qui sortent de ce monde. Cela résulte des paroles de l'Offertoire pour la messe des morts ; on y demande à Dieu « que le porte-enseigne *Signifer sanctis Michaël*, nous introduise dans la

lumière qui fut promise à Abraham et à toute sa postérité. »

C'est lui encore qui fera le *pèsement* des âmes dans la balance de la justice divine.

L'art chrétien, au moyen-âge, dans ses scènes fréquentes du jugement dernier, aimait à représenter l'archange tenant d'une main la balance, tandis que le démon appuie fortement sur un des bassins, pour la faire pencher de son côté (1).

Cette balance symbolique a fait donner cet illustre archange pour patron aux merciers et aux épiciers ; cet instrument est un signe de leur profession et leur rappelle l'idée de justice et de probité qu'ils doivent mettre sans cesse en pratique.

L'archange fut encore honoré par les pâtissiers-oublieurs. « Ne pourrait-on pas supposer, dit M. Arthur Forgeais, que les gaufres et les oublies qui affectent la forme des hosties destinées à la célébration de la messe, ont conduit à l'idée du *Panis Angelorum*, dont parle l'Eglise au sujet de l'Eucharistie ? Arrivé là, il ne fallait plus guère d'efforts pour rencontrer sur sa route le prince de la milice céleste. »

La célèbre abbaye du Mont-Saint-Michel, qui est depuis bien des siècles un pèlerinage très fréquenté, est aujourd'hui le siége d'une confrérie en l'honneur du saint archange. Le but de cette association, déjà bien connue, est d'obtenir 1° une protection spéciale sur

(1) Une scène de ce genre est sculptée sur le tympan d'une des portes latérales de Notre-Dame de Paris.

l'Eglise, sur le Souverain-Pontife et sur la France ; 2° la préservation d'une mort subite et imprévue, et surtout la grâce d'une bonne mort ; 3° la délivrance des âmes du Purgatoire.

Nous avons dit sur quoi sont fondées ces glorieuses attributions que l'Eglise reconnaît à saint Michel.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

OCTOBRE

MOIS DES SAINTS ANGES

1 Les Anges Gardiens.

4 S. François d'Assise.

7 Le Saint-Rosaire.

8 Ste Brigitte.

9 S. Denis.

13 Ste Angadrème.

18 S. Luc,

25 S. Crépin et S. Crépinien.

LES ANGES GARDIENS

> Le Seigneur vous a confié à ses Anges, il leur a ordonné de vous accompagner et de vous garder partout. Ils vous porteront dans leurs mains, pour vous empêcher de heurter contre la pierre, et vous marcherez impunément sur l'aspic et le basilic ; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.
>
> (PSAUME XC.)

Le mal est entré dans le monde par le péché, c'est-à-dire par le démon qui en est l'instigateur. Jésus-Christ et ses apôtres lui attribuent les grands crimes, comme l'aveuglement des païens, l'incrédulité des Juifs, les maladies cruelles, les passions et les obsessions. « Comme un lion rugissant, il rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer ; » (1) car ses légions remplissent l'air, (2) et attendent avec rage, que pour notre punition, Dieu leur livre soit notre âme, soit notre corps :

Mais à côté de ces esprits de malice et de haine, Dieu a placé ses bons anges auxquels il confie le soin de notre âme et de notre corps, nous les appelons nos anges gardiens. L'Ecriture Sainte nous apprend qu'il y en a

(1) Saint Pierre, Épitre 1re, C. V.

(2) Saint Paul.

de préposés à la garde des empires et des royaumes, comme à celle de chaque homme en particulier.

Quoique nous ne le voyions pas, notre bon ange est toujours à côté de nous pour nous défendre et nous protéger. « Dans mille circonstances peut-être il nous conserve et nous sauve la vie à notre insu. Si le tonnerre tombe à côté de nous sans nous faire du mal, si nous échappons à la dent d'un animal furieux ou enragé, si nous sommes préservés de tant d'accidents provenant de l'eau, du feu, d'une chûte, d'une épidémie, etc., qui pourraient compromettre notre santé ou notre vie, c'est à lui, que le plus souvent nous le devons. »

Qui n'a pas lu avec intérêt l'histoire du jeune Tobie, et n'a pas admiré avec quelle condescendance pleine de bonté l'archange Raphaël l'accompagna visiblement pendant son voyage dans un pays étranger et le délivra de tout péril.

C'est surtout aux jeunes enfants que s'attachent ces célestes gardiens de notre innocence ; aussi la prière à l'ange gardien est une des premières qu'une mère chrétienne apprend à son enfant. De bonne heure elle lui inspire le respect pour sa sainte présence, la confiance en sa protection et la reconnaissance pour ses bienfaits.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Votre cordon est l'échelle de Jacob,
Ses nœuds sont des degrés par lesquels
on peut monter jusqu'au Ciel empyrée.
(JACOPONE DE TODI.)

Le nom si populaire de *François* témoigne de la haute vénération des chrétiens d'Occident pour cet homme de Dieu, qui poussa si loin l'esprit de mortification et de pauvreté.

L'ordre célèbre des *Frères Mineurs* qu'il institua était fondé sur ces deux vertus. Cette dernière surtout était proverbiale, et l'on dit encore d'un homme pauvre : il a le *Mal-Saint-François*.

Au XIIIe siècle, où parut notre saint, à ces époques si pleines de foi et si impressionnables, un enthousiasme indescriptible anima les populations pour un ordre qui se faisait gloire d'observer la morale évangélique dans toute son austérité. Les laïques, les gens mariés aspiraient à en faire partie. Pour répondre à ce désir, on dut instituer un tiers-ordre qui permît à ceux que leur état et leurs occupations retenaient dans le monde, d'imiter les pratiques de dévotion et de participer aux prières et aux bonnes œuvres qui se faisaient dans l'ordre. On s'y précipita avec un zèle qui

semble se ranimer de nos jours. On revêtait les livrées de saint François, on se greffait sur ce tronc pour vivre de sa sève ; on fréquentait les églises de l'ordre, on participait à leurs prières ; on suivait d'aussi près que possible la trace de leurs vertus.

On y a compté cent trente-quatre empereurs, rois, reines ou princesses, des princes, des papes, des prélats en grand nombre. De nos jours, un calcul approximatif évaluait à 400,000 les membres du troisième ordre de saint François répandus dans tout l'Univers.

Le Tiers-Ordre, qu'on a appelé aussi *Ordre de la pénitence*, ne constitue pas une simple association pieuse ou une confrérie ; c'est un ordre religieux proprement dit, qui a sa règle approuvée par le Saint-Siége, son noviciat, sa profession, et un habit de matière et de forme déterminées. Cet habit est le cordon et la bure franciscaine, que la condescendance des Souverains-Pontifes a réduit aux plus simples proportions et que le tertiaire porte sous ses vêtements du siècle. La règle consiste dans certaines austérités et prières déterminées, et qui peuvent être commuées par un père Franciscain ou un prêtre délégué par les supérieurs de l'ordre.

LE SAINT ROSAIRE

> Le rosier du jardin flestrit
> Quand le vent d'auster le moleste ;
> Mais votre rosaire céleste,
> Margré tout vent toujours fleurit.
> (ÉPIGRAMME DU XVIe SIÈCLE.)

Le Rosaire est une couronne mystérieuse composée en partie des mêmes paroles que l'ange Gabriel adressa à Marie, et entremêlée de la prière que le Sauveur enseigna lui-même à ses apôtres. Ces *Pater* et *Ave* sont comme autant de roses dont on forme quinze couronnes que l'on offre à la Reine des Cieux, et de là le nom de Rosaire. Les légendes des temps de naïves croyances racontent qu'un ange se tenait visible auprès des chrétiens qui répétaient alternativement avec une grande ferveur la Salutation angélique et l'Oraison dominicale, et qu'il passait dans un fil d'or une rose pour chaque *Ave* et un lys pour chaque *Pater*, et qu'il déposait la guirlande achevée sur le front du serviteur fidèle de Marie en laissant après sa disparition un doux parfum de roses.

Le chapelet, qui est un diminutif du rosaire signifie *couronne de fleurs*. C'était la coutume des anciens peuples, d'offrir des *chapels* de fleurs aux personnes distinguées par leur mé-

rite et leur dignité ; on ne croyait pas pouvoir mieux les honorer que par cette sorte de présent, et les chrétiens se plurent à honorer de même façon la Vierge et les saints.

Quoique cette manière de prier soit aussi ancienne que l'Eglise elle-même, dans sa forme actuelle, le Rosaire a pour auteur saint Dominique. Ce grand saint dut à cette pieuse institution, qui lui fut révélée par la Sainte Vierge, d'innombrables conversions de pécheurs et les triomphes les plus merveilleux sur les hérétiques Albigeois qui infestaient les provinces du midi de la France. La Confrérie du Rosaire, qui se forma à la même époque, est sans contredit la plus généralement répandue dans l'Eglise et la plus féconde en fruits de salut. L'Eglise invite tous ses enfants à s'y enrôler et met le Rosaire entre nos mains comme un antidote puissant contre les vices et les hérésies. Nous avons pour garants de son efficacité les succès obtenus sur les hérétiques Albigeois, et deux victoires célèbres que les catholiques remportèrent sur une nation ennemie du nom chrétien. Il fut tenu alors pour certain que ces succès inespérés étaient la récompense des ferventes prières de fidèles assemblés au moment de la bataille pour réciter le saint Rosaire.

C'est ce que nous apprend l'institution de la fête du Rosaire, qui est comme nn monument éternel de reconnaissance pour les insignes bienfaits obtenus par l'intercession de Celle qui est appelée le *Secours des Chrétiens*.

On n'a donc pas lieu de s'étonner que le chapelet ait été autrefois dans toutes les mains

et sur toutes les poitrines, que le guerrier l'ait suspendu à son armure, et le marin au mât de son navire.

« Le peuple chrétien, dit le père Lacordaire, s'est attaché à cette dévotion avec une incroyable fidélité. Qui n'a entendu le soir dans les églises de campagne, la voix grave des paysans récitant à deux chœurs la salutation angélique ? Qui n'a rencontré des processions de pèlerins roulant dans leurs doigts les grains du rosaire, et charmant la longueur de la route par la répétition alternative du nom de Marie. Toutes les fois qu'une chose arrive à la perpétuité et à l'universalité, elle renferme nécessairement une mystérieuse harmonie avec les besoins et les destinées de l'homme.

» Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole : Celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais. »

SAINTE BRIGITTE

> **Je vous bénis, mon père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et que vous les avez révélées aux simples et aux petits.**
>
> **(S. Mathieu, C. xi)**

Sainte Brigitte s'est acquis une place remarquable dans la vénération des chrétiens. La

Suède, où elle naqnit en 1302, ne fut pas seule témoin de sa sainteté, mais ses vertus édifièrent la France, l'Espagne et l'Italie, dont elle visita les sanctuaires célèbres. Elle entreprit même un pèlerinage en Terre-Sainte. C'est là sans doute qu'elle puisa la dévotion particulière dont elle fut animée envers la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dieu l'en récompensa par des révélations qui ont trait à ces mystères douloureux.

Ce sont ces révélations qui rendirent le nom de sainte Brigitte si populaire. Celui qui les lisait dévotement pouvait espérer des gràces nombreuses et toutes particulières. C'est ce que nous apprend du moins *la Clef du Paradis,* un de ces nombreux livrets de dévotion populaire qui ont donné trop souvent matière à une critique saine et éclairée.

Nous possédons aussi sous le titre d'*Oraisons de sainte Brigitte*, quinze formules de prières sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fort goûtées des âmes dévotes. En Bretagne, il existe une ancienne tradition qui veut que ceux qui récitent tous les jours ces oraisons, acquièrent, par une révélation spéciale, la connaissance du jour et de l'instant de leur mort.

Le *Chapelet de sainte Brigitte,* ainsi nommé parce qu'il est dû à cette sainte, qui en conçut l'idée pour honorer les soixante-trois années que la Sainte-Vierge a passées sur la terre, est la seule dévotion autorisée par l'Eglise, qui lui a appliqué de nombreuses indulgences.

SAINT DENIS

Le Seigneur l'a glorifié en présence des rois.
(L'ECCLÉSIASTE.)

La poésie religieuse au moyen-âge avait enfanté une quantité prodigieuse d'hymnes et de cantiques. Chaque saint avait sa prose, qui était l'abrégé de sa vie, de telle sorte que le peuple trouvait une instruction dans les louanges mêmes qu'il leur adressait.

Fortem fidelum militem
Cœli secutum principem
Dyonisum martyrem
Plebs corde voce personet
Clemente Roma præsulæ
Ab urbe missus adfuit
Verbi superni numinis
Ut fructus esset Galliæ.

« Que les peuples chrétiens unissent leurs voix et leurs cœurs pour chanter Denis, le soldat courageux et fidèle, qui suivit l'étendard du Roi des Cieux.

» Envoyé de Rome par le pontife Clément, il distribua dans les Gaules les fruits du Verbe divin. »

Ainsi chantait Fortunat de Poitiers, au VI[e] siècle.

Adam de Saint-Victor, au XIIe, s'écriait :

« Grèce, réjouis-toi, à cause de ton fils, et toi France, sois fière d'avoir Denis pour frère.

« Que Paris surtout témoigne ses transports, Paris célèbre par son martyr fécond ;

» Cette ville adorait l'idole du voleur Mercure, mais la foi de Denis triomphe du démon.

» La foule croit, l'erreur cède, la foi grandit, et le nom d'un si grand prélat devient illustre.

» A cette nouvelle, le cruel Domitien entre en fureur, il envoie Sisinius à Lutèce.

» Pour qu'il traîne au supplice le pasteur des âmes, illustre par sa foi, sa vie et ses miracles.

» Le vieillard est jeté dans un cachot, mais il est plus fort que le fer et surmonte l'ardeur du feu.

» Par ses prières il dompte les bêtes féroces, il éteint le bûcher, et après avoir été attaché au pilori, il est ramené en prison.

» Pendant que le vénérable pontife célèbre la messe, le Christ apparaît suivi de la Cour céleste.

» Il console le glorieux prisonnier et nourrit du pain de vie celui qu'il va couronner d'une gloire immortelle.

» Le martyr s'avance au combat, il regarde le glaive avec un visage tranquille, le licteur frappe, et le vainqueur consomme ainsi son sacrifice.

» Aussitôt son cadavre se lève, le tronc porte la tête coupée et le chœur des anges le dirige. »

Telle fut la croyance universelle de l'Eglise pendant seize siècles, et en particulier celle de l'Eglise romaine, qui a toujours regardé saint Denis l'aréopagite d'Athènes, le disciple de saint Paul, comme le premier évêque de Paris. Mais, chose étrange, il a suffi à quelques hommes tels que Sirmond et Launoy, appelé le *dénicheur de saints*, de dire que la tradition des siècles était mensongère, et l'on s'est incliné devant leurs écrits. Aussitôt on a réformé les martyrologes et les missels ; saint Denis a été divisé en deux, de sorte qu'on peut dire qu'il a été décapité doublement, dans son corps et dans ses actes, pendant sa vie et après sa mort. La fête de l'aréopagite a été fixée au 3 août, et celle de l'évêque de Paris au 9 du même mois (1).

Mais aujourd'hui où les recherches historiques sont poussées très loin, on fait facilement justice de cette réforme ridicule des écrivains jansénistes. Qu'on lise la savante dissertation que l'abbé Darras a donnée dans son *Histoire de l'Eglise*, et l'on sera frappé de la multitude de témoignages historiques qui

(1) Dulaure, dans son *Histoire de Paris*, qui n'est qu'un ramassis d'ignobles pamphlets, a renchéri sur l'idée des Jansénistes. Il ne voit dans saint Denys qu'un personnage imaginaire et allégorique, « une sorte de divinité païenne dont le culte fut christianisé, une continuation de celui de Bacchus, dieu du vin, pareillement nommé *Dyonisius* ou *Denis*. » Le rationaliste Dupuis n'a-t-il pas imaginé aussi que les douze apôtres étaient les douze signes du zodiaque, et leur maître le soleil !

confirment la tradition des premiers siècles, mais que les novateurs du XII[e] siècle ignoraient ou avaient mis de côté.

Le lieu où saint Denis et ses compagnons souffrirent le martyre ne tarda pas à devenir célèbre ; il s'appela *Montmartre* (*mons martyrum*), et sur l'endroit où leurs corps furent inhumés, une pieuse dame nommée Catula éleva un petit oratoire sous le nom de *chapelle des martyrs*. C'était sur ces tombeaux que sainte Geneviève se plaisait à venir prier.

Vers l'an 615, le fils de Clotaire II qui devait être plus tard Dagobert 1[er], fut conduit à la chapelle des Martyrs par un incident qui frappa vivement l'attention des chroniqueurs. Un cerf lancé par des chasseurs vint se réfugier près de la chapelle, et les chiens ne purent l'y forcer. Or, un jour que le jeune prince avait mérité d'être châtié sévèrement par son père, il se souvint de ce qui était arrivé au cerf de la forêt ; comme lui il alla demander un asile au tombeau de saint Denis. En effet, le roi n'osa pas employer la violence pour arracher le fugitif du lieu révéré, on entra en accommodements et Dagobert ne se rendit que sous la promesse de pardon. Plus tard, en reconnaissance de la protection que lui avait accordée saint Denis, Dagobert fit bâtir une somptueuse église, non loin de la modeste chapelle ; saint Eloi, habile orfèvre, fut chargé d'embellir le nouveau sanctuaire, et il le fit avec tant de magnificence qu'on a pu l'appeler « une merveille de la terre, une vraie portraiture du Paradis. »

Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Denis. L'église de Dagobert, agrandie par Pepin, fut de nouveau reconstruite sous Louis-le-Jeune, sur les ordres de son ministre Suger. Le roi voulut lui-même poser la première pierre.

On lit dans le *Trésor de Saint-Denis* que le roi vint le 14 juillet 1140, avec toute sa cour, au son des trompettes et des instruments de musique. Pendant la cérémonie, les religieux de l'abbaye chantaient le psaume qui commence par ces paroles : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*. Quand vint l'antienne : « *Lapides pretiosi omnes muri tui et turris Jerusalem gemmis ædificabuntur* : « Tes murailles sont de pierres précieuses et tes tours, Jérusalem, seront construites en diamants. » Tous les évêques et abbés qui étaient là tiraient à l'envi les anneaux de leurs doigts et les jetaient dans ces fondements, où ils sont demeurés depuis ; ce qu'ils firent à l'exemple du roi, qui le premier tira de son doigt un anneau d'un grand prix.

Rien ne saurait donner une idée de la richesse avec laquelle on éleva ce monument et en particulier la chapelle qui devait contenir le tombeau du saint évêque. Le marbre, l'or, le porphyre y attiraient les yeux de tous côtés. « Le tombeau était de marbre noir, enrichi à l'intérieur de tables d'or, et recouvert en dehors de tables de bronze artistement travaillées. Un tabernacle en bois merveilleusement travaillé, et qui, dans des proportions réduites, offrait l'image d'une église à hautes et basses voûtes, portées sur trente piliers

avec leurs bases et leurs chapiteaux, le tout incrusté d'or et de riches couleurs, recouvraient le tombeau. Devant le tombeau s'élevait un autel de porphyre gris, dans l'une des faces duquel était enchâssée une table d'or du poids de quarante-deux marcs, que Suger avait fait enrichir d'hyacinthes, de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de topazes, de perles fines et de toutes sortes de pierres précieuses en si grande quantité qu'à peine pouvait-on les nombrer. »

Ces magnificences peuvent donner une idée de la grande vénération des peuples pour le glorieux apôtre de Paris. On accourait à son tombeau des extrêmités du royaume. Dans les procès, on venait faire serment sur la châsse des martyrs, pour déclarer la vérité qu'on ne pouvait prouver par les voies ordinaires. Une fois, un parjure osa lever la main sur les saintes reliques, mais il n'avait pas encore achevé son jurement sacrilége que Dieu le frappa. Il mourut à l'instant dans d'horribles souffrances. Dans les fléaux et les calamités publiques, le peuple et les grands, en signe d'expiation, sacrifiaient une partie de leurs biens en faveur de l'illustre abbaye.

Nos rois furent toujours les premiers à visiter *Saint-Denis* ; ils venaient souvent avec les chevaliers et les grands du royaume s'agenouiller sur les dalles. Charlemagne déposa un jour sur le tombeau sa couronne, son sceptre et sa vaillante épée, en disant ces paroles qui furent consignées dans une charte : « Très saint Denis, je me dépouille volontiers de ces insignes du royaume de France, afin

que tu en possèdes le domaine royal, et que tous, présents et à venir, sachent que c'est de Dieu et de toi que je tiens le trône, et que c'est par ton secours que je le défends avec cette épée ; je prie les rois mes successeurs de faire chaque année de même ; non comme soumis à une servitude humaine, mais divine, laquelle doit être appelée souveraine liberté ; puisque servir Dieu, c'est régner. »

Nos valeureux ancêtres se croyaient invincibles lorsqu'ils étaient allés dévotieusement à Saint-Denis recevoir l'oriflamme.

C'est cette bannière du saint qu'une éclatante renommée a environnée dans le cours des siècles. Un ange, dit-on, l'apporta du Ciel. Elle était d'une étoffe de soie de couleur d'or et de feu (oriflamme), et découpée de manière à former trois pointes.

Inaugurée sous le règne de Philippe Ier, l'oriflamme fut levée pour la dernière fois par Charles VI, de funeste mémoire. A partir de cette époque elle disparaît dans l'histoire, sans qu'on sache comment elle fut détruite ou perdue. Le soin de porter cet étendard était confié à l'un des capitaines les plus distingués de l'armée, qui jurait de ne point s'en séparer, même par danger de mort. Les chevaliers partaient alors en poussant le cri de guerre : *En avant ! Montjoie-Saint-Denis !* (1)

Puis après que Dieu avait béni leurs armes, c'est encore à Saint-Denis qu'ils venaient chanter leurs cantiques d'actions de grâces.

(1) Certains écrivent *Monjoie* pour ma joie et l'expliquent ainsi : Saint Denis est ma joie, mon espoir. Les Bourguignons avaient leur *Montjoie-Saint-André* ; les ducs de Bourbon, *Monjoie-Notre-Dame*.

Et alors que les rois et les reines avaient rendu leur âme à Dieu, on portait en grande pompe leur dépouille mortelle près du tombeau des martyrs.

L'abbaye et l'église de Saint-Denis jouirent d'une paix profonde jusqu'en 1792, mais alors se levèrent pour elle, comme pour tant d'autres, des jours de deuil et de ruines. Les reliques et les choses saintes furent profanées. « Les majestés des tombeaux, dit Châteaubriand, ont été outragées; des enfants ont été vus jouant avec les os des puissants monarques. »

Aujourd'hui que ces édifices ont reconquis en partie leur ancienne splendeur, puissent les Français garder plus fidèlement la mémoire de leur apôtre et le dépôt de la foi qu'il leur a légué.

SAINTE ANGADRÈME

> Je le délivrerai, je serai son protecteur, parce qu'il a connu mon nom, et qu'il a mis en moi sa confiance.
>
> (PSAUME XC.)

Appelée par sa naissance à tenir un rang distingué à la cour de Clotaire III, Angadrême préféra l'humble habit de religieuse aux costumes de cour enrichis d'or et de pierreries.

Ce fut au monastère d'Oroër, près Beauvais, que la pieuse vierge se retira et termina sa carrière.

En 926, pour les soustraire aux outrages des Normands, ses reliques furent transférées dans l'église Saint-Michel de Beauvais. Dès lors, le culte de la sainte devint populaire dans cette ville, qui l'avait choisie pour patronne, et son nom a été mêlé aux fastes de de son histoire.

Tous les ans, le 27 juin, a lieu une procession célèbre dite de *l'Assaut*, en souvenir de la victoire éclatante que grâce à la protection de sainte Angadrême, cette ville remporta sur l'armée du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. C'est dans cette journée qu'une jeune fille du peuple, Jeanne Lainé, surnommée depuis Jeanne Hachette, osa enlever un étendard des mains d'un soldat bourguignon au moment où il le plantait sur le rempart, et d'un coup de hache précipita l'assaillant dans le fossé.

A la procession de *l'Assaut*, on a coutume de porter un étendard en tout semblable à celui qui fut conquis sur les Bourguignons, et ce sont des jeunes filles qui ont l'honneur de mettre le feu aux pièces de canon placées en face de la statue de Jeanne Hachette.

C'est ainsi que la religion sait immortaliser les grands courages et les grandes vertus ; elle sait marier le souvenir de l'héroïsme avec le culte de la sainteté.

SAINT LUC

La piété est utile à tout.
(S. Paul. 1re Thim.)

L'art médical a pris parfois pour son patron l'évangéliste saint Luc, et à juste titre, car il est qualifié de Médecin dans les épîtres de saint Paul dont il fut l'assidu compagnon. A leur tour les peintres revendiquent son patronage. La tradition, en effet, attribue à saint Luc plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. On lit dans les écrits de Théodore, le lecteur, qu'on envoya à Jérusalem à l'impératrice Pulchérie un portrait de la Sainte Vierge peint par saint Luc ; et que cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople.

Un autre portrait de la Vierge qu'on attribue au pinceau du saint, est conservé à Sainte-Marie-Majeure à Rome. C'est ce tableau que porta saint Grégoire dans la fameuse procession qui mit fin à la peste dont Rome était désolée. Grégoire XVI le porta aussi dans les rues de sa ville pontificale, lorsque le choléra vint renouveler à la fois, en 1832, et les ravages et le prodige de l'année 604.

Enfin, un troisième portrait de la Sainte Vierge, attribué à saint Luc, est conservé dans un habitacle de la plus grande richesse, en

l'église métropolitaine de Cambrai, et honoré sous le titre de Notre-Dame de Grâces, depuis l'an 1452. Fursy de Bruille, docteur ès-lois et archidiacre de Valenciennes, l'apporta de Rome en 1440 et le légua par son testament à la métropole de Cambrai.

Philippe-le-Bon en 1457, Louis XI en 1458, Lous XV en 1774, sont venus s'agenouiller devant Notre-Dame-de-Grâces, qui a constamment attiré une foule immense de pèlerins. En 1752 et 1852 eurent lieu des jubilés séculaires en mémoire de l'arrivée de la sainte image à Cambrai. Le jubilé de 1852 a été splendide ; la procession, où assistaient bon nombre de prélats, était présidée par le cardinal Wiseman, archevèque de Westminster.

La province du Cambrésis ayant été préservée de l'invasion prussienne, une procession solennelle, à laquelle on porta en triomphe Notre-Dame-de-Grâces, eut lieu à Cambrai le lundi de Pâques 1871 ; plus de cinquante paroisses du Cambrésis y accoururent, conduites par leurs pasteurs, et formant chacune des groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles, marchant avec un ordre parfait, chantant des cantiques en l'honneur de la Sainte Vierge ; portant, à la suite de la croix de chaque église, les reliques des saints, des bannières, des attributs de toute espèce ; on y voyait des costumes variés faisant un effet des plus pittoresques. La procession, présidée par Mgr Régnier, le vénérable archevêque de Cambrai, était composée d'au moins trente mille personnes.

Une légende, recueillie par le poëte Schle-

gel, raconte que saint Luc ayant mis la main à l'ouvrage et fixant ses yeux sur les traits de Marie, une vive lumière remplit l'appartement ; des anges s'empressaient autour du peintre ; l'un présentait les pinceaux, l'autre broyait les couleurs. La nuit étant venue interrompre le travail commencé, le peintre posa son pinceau. Quelques jours après il revint, mais Marie n'était plus sur la terre, et le portrait resta inachevé.

Une autre tradition rapporte que saint Luc ayant montré son travail à la Vierge, elle lui dit : « Ma grâce sera toujours avec cette image. »

Raphaël a peint pour la célèbre académie de *Saint-Luc* un tableau qui passe pour le quatrième des chefs-d'œuvres qu'on admire. Saint Luc y est figuré faisant le portrait de la Sainte Vierge.

SAINT CRÉPIN & SAINT CRÉPINIEN

> **Leur nom vit de générations en générations ; que les peuples racontent leur sagesse, et que l'Eglise chante leurs louanges.**
> **(L'ECCÉSIASTE. 144.)**

Ces deux frères vinrent de Rome à la fin du IIIe siècle pour prêcher l'Evangile dans les Gaules. Obligés de travailler pour se pro-

curer leur subsistance, ils choisirent, dit-on, la profession de cordonniers, mais ils ne tardèrent pas à être saisis par les ordres du préfet romain et furent martyrisés à Soissons.

C'est donc principalement dans cette ville que leur culte est populaire Leurs reliques, devant lesquelles des cierges brûlent sans cesse, sont exposées chaque année à la vénération publique, et les cordonniers de la ville tiennent à honneur de les porter sur leurs épaules, à la procession qui se fait le jour de leur fête.

Le 25 octobre était jadis un jour impatiemment attendu par ces *artistes en chaussure humaine*, jour de franche lipée et de joyeux ébattement. Hommes, femmes et enfants rayonnaient de plaisir et se paraient de leurs plus beaux habits qui ne sortaient du bahut qu'une ou deux fois l'an. Ces fêtes se terminaient par des représentations dramatiques, dont le sujet ordinaire était la vie et le martyre des deux illustres cordonniers.

En 1645, Henri Buch, surnommé *le bon Henri*, fonda à Paris l'établissement connu sous le nom de communauté des *Frères cordonniers*. Les honnêtes artisans qui la composaient faisaient revivre en eux l'esprit des premiers Chrétiens. Ils étaient soumis à une règle, faisaient la prière en commun, récitaient d'autres prières particulières à des temps marqués, et entendaient la messe tous les jours. Ils se livraient également aux œuvres de charité, visitaient les prisonniers et les pauvres, et les malades dans les hôpitaux.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES.

NOVEMBRE

MOIS DES FIDÈLES TRÉPASSÉS.

2 La Fête des Morts.

3 S. Hubert.

— S. Mathurin.

6 S. Léonard.

11 S. Martin.

22 Ste Cécile.

25 Ste Catherine.

30 S. André.

LA FÊTE DES MORTS

> Par ses sons gais la cloche sainte
> Hier fêtait nos divins patrons ;
> Aujourd'hui voilà qu'elle tinte :
> Prions pour les morts et pleurons.
> Ils ont tous l'oreille attentive
> Pour ouïr nos lointains saluts ;
> Sonnez, sonnez cloches plaintives,
> Sonnez pour ceux qui ne sont plus.
>
> (L. AUDIAT.)

Tout est triste dans la nature, les arbres sont dépouillés de leur feuillage, le ciel s'est assombri. Novembre n'a pas encore compté sa première journée, et voilà que la religion à son tour prend ses habits de deuil ; les cloches font entendre des tintements lugubres qui se prolongent bien avant dans la nuit, et recommencent avant que l'aube ait paru. C'est la voix des trépassés qui demandent que les vivants prient pour eux.

Pour l'imagination sensible du peuple des campagnes, en ce jour, le vent dans les bois ne souffle plus comme à l'ordinaire, il est plein des soupirs de ceux qui sont morts ; et ces grands arbres dépouillés de leurs feuilles, que les brouillards enveloppent comme d'un linceuil, ne ressemblent-ils pas à des trépassés en prière ?

On l'a dit justement : « *Le jour des trépassés* est une des fêtes que le peuple comprend le

mieux. Dans nos églises, autour du catafalque, dans les cimetières, parmi les monuments somptueux et les fossés où poussent les longues herbes et les mauves bleues, on le voit prier avec une tristesse mêlée d'espérance.... Et comment l'espérance ne descendrait-elle pas dans nos cœurs quand nous demandons la paix et le repos pour nos proches, pour nos amis passés de vie à trépas? (1). »

Paris, cette place forte de l'incrédulité et du matérialisme, Paris, croit encore à l'immortalité de l'âme, et se souvient toujours de ceux qui ne sont plus. Le 2 novembre, les immenses nécropoles de cette grande capitale ne sont pas assez vastes pour contenir la foule qui s'y presse; chacun s'agenouille sur l'herbe mouillée, près de la tombe de ses parents défunts; la mère dépose une couronne d'immortelles sur la tombe de sa fille, le fils sur celle de son père; dans tous les coins s'élèvent des sanglots; la bise d'automne gémit dans les grands ifs noirs et les rameaux de cyprès, les feuilles sèches voltigent comme des âmes en peine, puis la foule se retire pensive de ce lieu funèbre, où chacun reviendra bientôt prendre une place.

Le culte que les chrétiens ont toujours professé pour les morts est fondé sur ce dogme de foi, « qu'il y a un Purgatoire après cette vie, que les âmes qui y souffrent peuvent être soulagées par les souffrages, c'est-à-dire par les prières et les bonnes œuvres des vi-

(1) Vte Walsh. *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes.*

vants et surtout par le Saint-Sacrifice de la messe. » (1)

Cette croyance et ce culte ont existé dans tous les temps et chez tous les peuples. Les Juifs croyaient que des aumônes faites pour les morts pouvaient leur être profitables. C'est ce qui introduisit parmi eux la coutume de placer des aliments sur la sépulture de leurs proches, afin de nourrir les pauvres qui venaient recueillir ces offrandes. Tobie disait à son fils : « Mettez votre pain et votre vin sur la sépulture du juste, et gardez-vous d'en manger ou d'en boire avec les pécheurs. » (2)

Pour mieux témoigner leur foi en la résurrection des morts, les premiers chrétiens avaient grand soin des sépultures et y faisaient de grandes dépenses selon leurs facultés.

Les corps n'étaient pas brûlés, comme chez les Grecs et les Romains, mais on les enterrait à la manière des Juifs. Après avoir lavé le corps du défunt, on l'embaumait, on l'enveloppait de linges très fins, ou bien on le revétait de ses plus beaux habits. Le corps était ainsi exposé pendant trois jours, au milieu des cierges ardents et des larmes de la famille ; il était enfin porté au tombeau, accompagné des prêtres en vêtements de deuil.

Dans les premiers siècles, le lieu où reposaient les reliques des saints martyrs était celui qu'on choisissait de préférence pour se faire enterrer. C'est ce qui a attiré tant de sé-

(1) Concile de Trente, session XXV[e].
(2) Tobie. C. IV. v. 18.

pultures dans les églises ; toutefois, les sépultures vulgaires se faisaient dans une terre consacrée à cet effet, et ce fut pour répondre autant que possible aux pieux désirs des fidèles qu'on plaça les cimetières à l'entour des églises. D'un autre côté, on trouvait bien qu'avant d'entrer dans la maison de Dieu les fidèles aient sous les yeux un objet capable de leur rappeler la brièveté de la vie, les espérances d'un avenir plus heureux et un tendre souvenir de leurs proches. Mais les idées modernes relèguent chaque jour ces sépultures entre quatre murs isolés des vivants ; ces idées, comme celles qui ont établi les dépôts de mendicité, sont filles de la philosophie et de l'égoïsme.

Dans les temps de foi, la mort n'avait plus pour les hommes cette horreur qu'elle exerça pendant toute l'antiquité. La Religion, qui transforme tout ce qu'elle touche, avait ennobli la mort même, en la considérant comme un passage de cette vie de misère à la vie du Ciel. La mort, parée comme une fiancée, et comme une sœur ou une amie, se présentait aux regards du peuple dans les églises, dans les rues, dans les cimetières. Les images se multipliaient dans les monuments funèbres, dans les verrières, dans les fresques des églises.

Lorsque de grandes calamités vinrent fondre sur les peuples, le sentiment de la mort s'exalta, et l'on ne se borna pas à représenter seule la terrible déesse, mais on la montra s'attaquant succcessivement à toutes les classes de la société, entraînant avec elle

dans son branle terrible des individus de tout âge et de toute condition. (1)

Le chrétien, porté au lieu de son sommeil, ne cessait pas de vivre dans l'assemblée des vivants, mais on renouvelait sa mémoire le troisième, le septième, le neuvième, le trentième ou quarantième jour, ainsi qu'au bout de l'an ; souvent même on continuait d'années en années.

Un savant liturgiste, Durand de Mende, nous a donné les raisons mystiques et symboliques de ces jours de prières plus solennelles.

« On remarque, dit-il, que certains font mémoire pour les défunts pendant trois jours pour représenter les trois jours de la sépulture du Sauveur, ou bien parce que les hommes ont péché pendant leur vie de trois manières : par pensées, par paroles et par actions.

D'autres célèbrent la messe pendant sept jours, afin que le défunt puisse arriver au sabbat de l'éternel repos.

D'autres font la novendinale, c'est-à-dire un office de neuf jours, afin que les âmes des morts délivrées de leurs péchés soient associés aux neuf ordres des anges.

D'autres célèbrent le trentième jour, premièrement parce que les enfants d'Israël pleurèrent Moïse et Aaron pendant autant de jours ; secondement parce que trois fois dix font trente. Par le nombre trois nous enten-

(1) Telle est l'origine de la *Danse des Morts*, appelée aussi *Danse Macabre*. Le temps a en partie détruit ces étranges tableaux, mais il en reste néanmoins des vestiges remarquables, notamment dans l'église de la Chaise-Dieu, en Auvergne.

dons la Trinité, et par le nombre dix les préceptes dn Décalogue ; nous observons donc pour les morts un office de trois dizaines de jours, afin que les fautes qu'ils ont commises contre le Décalogue leur soient pardonnées par la Sainte Trinité.

» Ceux qui observent quarante jours d'office imitent les enfants de Jacob, qui pleurèrent sa mort pendant quarante jours.

» Certains font l'anniversaire pour trois raisons : 1° afin que les défunts passent des années de malheur aux années de la vie éternelle, qui semblable à l'année, tourne sur elle-même ; 2° parce que de même que nous célébrons l'anniversaire des saints pour leur honneur, nous célébrons celui des défunts pour leur utilité. (1)

L'imagination féconde de nos pères avait mille moyens de rappeler le souvenir de leurs morts.

On voit encore dans certains cimetières des édicules nommés fanaux, lampiers ou lanternes des morts, ayant la forme d'une tourelle, ou d'un pilier de pierre dont les ouvertures regardaient les quatre points cardinaux. Ce fanal, allumé pendant la nuit, était une sorte d'hommage rendu à la mémoire des morts, un signal rappelant aux passants la présence des trépassés et réclamant leurs prières pour eux.

Cet appel à la prière était renouvelé encore sous une autre forme : A Paris et dans nos grandes villes de province, on avait établi à

(1) *Rational des Divins Offices*. L. VII, C. 35.

cet effet un membre de la Confrérie des Pénitents, appelé le *Clocheteur des trépassés*. Cet homme parcourait les rues de la ville à une certaine heure de la nuit, en agitant une clochette et criant par intervalles :

« Réveillez-vous, gens qui dormez ;
» Priez Dieu pour les trépassés. »

Réveillé par cette lugubre invitation, le bourgeois se mettait à genoux sur son lit et murmurait une prière pour le repos des morts. Cette coutume existait encore à Paris au commencement du siècle dernier et n'a cessé ailleurs qu'au moment de la Révolution.

Dans certaines provinces, non-seulement les parents des défunts revêtaient des habits de deuil, mais les animaux domestiques eux-mêmes étaient associés à la douleur de la famille : on jetait un crêpe noir sur les ruches d'abeilles ; ailleurs, on coupait toutes les fleurs qui se trouvaient dans le jardin, et on n'en laissait épanouir aucune tant que durait le deuil.

Dans plusieurs provinces, notamment certaines localités de Flandre et d'Artois, l'usage est que toute l'assistance revienne, après les enterrements, à la maison mortuaire, où se récite le *De Profundis* pour le repos de l'âme de la personne décédée ; cette même prière termine le repas qui suit immédiatement les funérailles.

Dans ces mêmes provinces, les décès sont indiqués à la porte des maisons ainsi qu'il suit : Dans plusieurs lieux par une croix de

paille ; ailleurs par un crucifix placé sur une table recouverte d'un linge blanc ; dans d'autres communes par de grandes croix en bois ornées d'attributs funéraires, ou des bottes de paille superposées. Ces signes sont indépendants de la fermeture générale de la maison donnant sur la rue, des tentures de deuil et de l'usage de couvrir toutes les glaces ainsi que les tableaux qui décorent les appartements.

Dans certaines contrées de l'Ouest, le jour des Morts c'est l'usage de souper en famille ; on y parle des parents défunts, et les convives ne se séparent qu'après avoir récité des prières pour leur délivrance.

Pourquoi faut-il que ces touchants usages disparaissent ? Aujourd'hui, l'égoïsme dessèche tous les cœurs, c'est l'égoïsme qui fait oublier les morts, l'égoïsme tue la famille et bouleverse la société.

SAINT HUBERT

Vous remplirez toute créature vivante de vos benédictions. (PSAUME CXLIV.)

Le 3 novembre est un jour mémorable dans les annales d'un chasseur, jour néfaste

et justement redouté de toute la race giboyère.

Le rendez-vous est donné dans une antique forêt, on doit y lancer le chevreuil et poursuivre le sanglier jusque dans ses derniers retranchements ; quel bonheur lorsqu'on peut le rencontrer ! Alors on n'entend de toutes parts que la voix des limiers et les sons éclatants du cor, les chiens courent acharnés à leur proie, les chevaux luttent de vitesse avec les chiens, rien ne peut arrêter l'ardeur de la troupe. Et lorsque le soir est venu mettre un terme à ces guerres dévastatrices, les infatigables chasseurs viennent s'asseoir à un même banquet, où chacun à l'envi exalte ses faits d'armes et les divers incidents de la journée.

C'est ce qui s'appelle aujourd'hui fêter la *Saint-Hubert*.

Dans les siècles passés, le droit de chasse appartenant exclusivement aux seigneurs, la Saint-Hubert se célébrait avec beaucoup plus d'éclat et la religion y avait sa part. Après la messe, dite dans la chapelle du château, le prêtre donnait la bénédiction aux seigneurs châtelains en grands costumes, aux dames en toilette de Diane chasseresse, aux piqueurs, à toute la haute et petite vênerie. Après cet instant de religieux silence, les fanfares faisaient entendre leurs joyeux accords, et les aboiements prolongés des chiens témoignaient de la joie générale.

Cette coutume s'est toujours religieusement conservée dans le pays des Ardennes. Une brillante jeunesse se réunit à Saint-Hubert, et

la messe est célébrée dans l'église de l'abbaye. De temps immémorial, les chasseurs des Ardennes portaient à la chapelle de Saint-Hubert les prémices de leur châsse et faisaient présent aux religieux d'une partie du gibier tué pendant la saison cynégétique.

Les livres du moyen-âge sur la chasse tendaient à rendre ce plaisir non-seulement honorable, mais encore méritoire devant Dieu. Gaston Phœbus déclare que « la chasse sert à faire fuir tous les péchés mortels ; or, qui fuit tous les péchés mortels doit être saint, suivant notre foi. Doncques bon veneur aura en ce monde joie, liesse et déduicts, et après aura Paradis encore. » Jacques du Fouillioux cite parmi les saints à qui Dieu avait donné le goût de la chasse, saint Hubert et saint Eustache, « donc est à conjecturer que les bons veneurs les ensuivront en Paradis, avec la grâce de Dieu. »

Au dire d'un vieil auteur, le plus grand chasseur devant Dieu fut, après Nemrod, le grand saint Germain d'Auxerre, qui eut le double talent de chasser avec habileté et de sanctifier la chasse afin de la rendre agréable à Dieu. A l'instar de saint Germain, saint Hubert fut un grand chasseur dans le siècle avant d'être un grand évêque dans l'Eglise, et sa renommée s'accrut à un tel point qu'il enleva à son illustre collègue le titre de protecteur des forêts et de patron des chasseurs.

Toutefois, contrairement aux spécieux raisonnements de certains panégyristes des chasseurs, l'histoire de saint Hubert nous apprend que la chasse, bien loin d'être pour lui un

moyen de sanctification, lui faisait oublier ses devoirs envers Dieu, et que c'est seulement après y avoir renoncé qu'il devint un grand saint.

« Pendant que les autres chrétiens, dit sa légende, se rendaient à l'église, Hubert, adonné aux vanités de ce monde, partait pour la chasse. Tout-à-coup, dans la forêt, un cerf lui apparut portant entre ses cornes le signe de la croix. En ce même temps, Hubert entendit une voix qui lui disait : « Si tu ne te convertis au Seigneur, par le ferme propos de mener une meilleure vie, tu tomberas bientôt en enfer. » A ces paroles, Hubert descendit de cheval, adora le Seigneur qui lui avait parlé, et renonça pour toujours aux plaisirs et aux vanités de ce monde. »

Ayant reçu l'habit d'ermite des mains de l'évêque de Maëstrich, il se retira dans le fond des Ardennes, dans le lieu où s'éleva plus tard l'abbaye qui porte son nom. Quelques années après, il fut élevé sur le siége épiscopal de Maëstrich, et mourut évêque de Liége, l'an 727.

L'abbaye d'Andain, où furent transférées les reliques du bienheureux, devint un lieu de pèlerinage célèbre. On y accourait de partout ; et l'hospice établi dans l'intérieur du monastère pour le traitement des nombreux pèlerins qu'attirait le bruit des guérisons opérées par l'intercession du saint, regorgeait de pensionnaires. Les guérisons merveilleuses ainsi que les œuvres à faire pour s'en rendre dignes, sont énumérées dans un livret qui était distribué aux pèlerins par les

frères quêteurs de la Confrérie de Saint-Hubert. « Les possédés sont délivrés, les dévoyés d'esprit recouvrent leur parfaite santé, les mordus, navrés de quelques bêtes enragées sont, par la vertu de la sainte étole que l'ange apporta du Ciel à saint Hubert de la part de la glorieuse Mère de Dieu, préservés du funeste accident de la rage. Laquelle étole depuis huit cents ans en ça et davantage n'a cessé d'être coupée pour le secours et remède des affligés, et persévère néanmoins en son être, sans se consommer ni défaillir. Et quiconque en est muni est affranchi de tout péril de rage, pourvu qu'il observe les règles de la neuvaine prescrite. C'est chose grande et digne de très grande admiration, qu'une qu'une petite parcelle de ladite étole entée au front de quelque personne, lui donne ce privilége et prérogative qu'elle suspend et empêche les effets et la malignité de la rage. »

Pendant la neuvaine en l'honneur de saint Hubert, il était prescrit de coucher en draps blancs et nets, ou bien tout vêtu ; boire du vin mêlé avec de l'eau, ne pas se peigner les cheveux, etc.

Si vous riez de ces prescriptions, libre à vous ; mais l'Université de Louvain, elle, n'en riait pas, car elle leur a donné son approbation, laissant à d'autres, dit un malin critique, le soin d'opérer le miracle.

Toutefois, les docteurs en théologie de l'Université de Paris, appelés à se prononcer sur l'opportunité du pèlerinage et de la neuvaine, ne furent pas d'un avis favorable, et

déclarèrent celle-ci en plusieurs points superstitieuse.

Il ne paraît pas, cependant, que la condamnation portée par les docteurs de la Sorbonne fit beaucoup d'impression sur les esprits ; car l'on continua d'aller à Saint-Hubert implorer la protection du saint. Aujourd'hui encore, en Belgique, le jour de sa fête, on fait bénir de petits pains (1) qu'on donne aux animaux pour les préserver de la rage.

Dans nos campagnes, le voyageur prie le *bon saint Hubert*, de le préserver de quatre choses, *de l'ennemi, de la vipère, du chien et du loup qui courent les champs*. Dans nos foires et nos apports, on rencontre parfois certains trouvères qui chantent le cantique de saint Hubert et portent son image dans un tryptique, sur lequel on bénit des bagues et des chapelets par un simple attouchement ; ces objets deviennent, à les en croire, de puissants talismans qui préservent des chiens enragés.

---

(1) Dans plusieurs provinces de France, on distribue en ce jour du pain bénit à ceux qui assistent à la messe en l'honneur de saint Hubert, et l'usage est de déjeuner ce même jour avec de petits pains chauds que l'on mange avec le café au lait.

SAINT MATHURIN

Qu'est-ce donc que ceci ? Il commande aux esprits impurs, et ils sortent aussitôt.
(S. Luc, C. iv.)

Mathurin ou Mathelin est le nom d'un saint prêtre des Gaules que l'empereur Maximien appela à Rome pour guérir sa fille Théodora qui était possédée du démon. C'est à Rome qu'il mourut, mais avant de mourir il avait obtenu qu'on transporterait son corps dans sa patrie ; c'est pourquoi ses reliques sont vénérées à Larchant en Gâtinais.

La célébrité de ce pèlerinage était grande pendant tout le moyen-âge. La dévotion populaire avait surtout pour objet la guérison des démoniaques et des gens atteints de folie. Suivant une histoire rimée, le saint homme avait demandé avant de mourir

« Que tous ceux qui vers lui iraient
Après sa mort, et le prieraient,
Au nom de Dieu, en maladie
Soit de fièvre ou épidémie,
Ou gens troublés aucunement
Dieu leur donna entendement. »

Le recours à saint Mathurin pour les gens atteints de folie était si fréquent autrefois qu'il avait rendu cette dévotion proverbiale. On disait pour désigner un fou : « Il faut l'envoyer à Saint-Mathurin. »

SAINT LÉONARD

Leone tu fortior
Nardoque suavior.
Plus fort que le lion,
Plus suave que le nard.
(HYMNE.)

Les populations de la Marche et du Limousin professent une grande dévotion pour saint Léonard, vulgairement appelé *saint Liénard.*

Contemporain et ami du roi Clovis, comme lui Léonard se convertit à la foi chrétienne, puis il renonça aux honneurs et aux jouissances de la terre, pour se bâtir un ermitage dans une forêt près de Limoges.

La légende raconte que le roi lui ayant offert en propriété la forêt toute entière, qui était très-vaste, le saint homme n'en voulut accepter que la partie dont il pourrait faire le tour sur son âne pendant une nuit. Le roi confirma la donation par une charte et ordonna de marquer par des bornes de pierre les limites de cette propriété. Quelques-unes de ces bornes existent encore, on les nomme dans le pays, *les pas de l'âne de saint Léonard.* Cette portion de terrain, appelée la *Franchise*, comprenait l'étendue de la paroisse actuelle de *Saint-Léonard.*

Avant de renoncer au monde, le pieux solitaire s'était fait remarquer par une compa-

tissante charité envers les captifs, et en sa considération, le roi lui accordait la liberté de plusieurs d'entre eux.

Or, le Seigneur voulant glorifier son serviteur, il arriva que les prisonniers qui invoquaient son nom voyaient leurs chaînes se rompre, ils devenaient libres et personne ne pouvait les retenir. Les auteurs qui ont écrit la vie du saint racontent une foule d'exemples de ce genre, et disent que l'immense quantité de fers suspendus près de son tombeau attestaient le nombre de miracles que le Seigneur daigna opérer par son intercession, surtout à l'égard des prisonniers.

En beaucoup de pays, il était reçu que les femmes enceintes qui avaient recours à saint Léonard obtenaient une heureuse délivrance. Or, voici l'origine de cette dévotion :

Le roi venait chaque année chasser dans la forêt de Pauvain (1) avec les officiers de sa suite, et son épouse, dit-on, l'accompagnait souvent. Or, il advint pendant une de ces parties de plaisir, que la reine fut tout-à-coup surprise par les douleurs de l'enfantement. Le roi, justement inquiet, fit appeler des médecins, mais malgré les nombreux remèdes qu'ils employèrent, la reine allait mourir misérablement.

Tandis que ses cris de douleur s'élevaient vers le Ciel, Léonard vint à passer près du lieu où elle avait été déposée, et s'étant approché, il se sentit ému de pitié à ses accents

(1) Cette forêt est celle que saint Léonard choisit pour y vivre dans la solitude.

douloureux, et les yeux inondés de larmes, il adressa à Dieu une fervente prière pour la délivrance de la princesse. Sa prière fut exaucée, car la divine miséricorde vint sur-le-champ au secours de la reine moribonde, et le fruit de son sein venant au monde, la délivra de toute langueur.

On invoque encore saint Léonard dans les temps de grandes sécheresses et contre les pluies trop prolongées; on a coutume alors de vénérer ses reliques.

En outre, tous les sept ans, la châsse qui les contient est exposée publiquement pendant sept semaines, de Pâques à la Trinité. Cette pratique, qui date de l'année 1403, est appelée dans le pays l'*ostention ou le vòte*, à cause des vœux que chaque pèlerin vient déposer devant ces reliques.

Depuis le XVe siècle, il existe au village de Raches, près Douai, un pèlerinage célèbre en l'honneur de saint Léonard; une belle relique du saint y a été donnée en 1444. Le père Martin Lhermite, de la Compagnie de Jésus, parle, page 668 de son *Histoire des saints de la province de Lille, Douai et Orchies*, imprimée à Douai en 1638, de guérisons sans nombre obtenues dans le sanctuaire de Raches par l'intercession de saint Léonard; il fait aussi mention des *ex-voto*, et des témoignages de reconnaissance inscrits sur des tableaux appendus dans la chapelle du saint; il cite particulièrement le suivant : *Louyse de Lorraine, princesse de Ligne, y a donné une table d'autel en mémoire des faveurs receues de S. Léonard.*

L'église de Saint-Léonard de Raches a été magnifiquement reconstruite il y a quelques années, et attire toujours une grande affluence de pèlerins.

SAINT MARTIN

> **C'est Martin, jadis pauvre et modique, mais riche aujourd'hui et tout puissant dans le Ciel.**
>
> (OFFICES DE L'EGLISE.)

Il y a dans l'année des saints qui font date : saint Jean, saint Laurent, saint Michel. La *Saint-Martin* est une époque consacrée dans les us et coutumes agricoles : c'est un jour de paiements et de renouvellement pour les baux. C'était anciennement un jour de fête et de réjouissance. La veille de ce grand jour était marquée par des feux qu'on allumait sur les hauteurs, et qu'on entretenait jusqu'au matin. On mange encore dans beaucoup de familles l'*oie de la Saint-Martin* (1), qu'on arrose de vin nouveau, suivant le proverbe :

(1) Cet usage fut imaginé pour célébrer le retour des oies sauvages, qui arrivent dans nos climats vers le 11 novembre. Un jeu bien en vogue ce jour-là était le tir à l'oie ; ce palmipède devenait le prix du plus habile. De là est venue la coutume de placer les oies domestiques sous la protection de saint Martin.

« La Saint-Martin boit le bon vin
Et laisse l'eau pour le moulin. »

Ce conseil était généralement si goûté que l'ivresse fut surnommée le *mal-Saint-Martin*.

Saint Martin, évêque de Tours, a vu son culte se répandre dans toutes les parties du monde chrétien. « Pontife élu de Dieu, émule des apôtres, héritier de leurs grâces, glorieux ressusciteur des morts, homme ineffable. » Aucun titre n'a manqué à sa gloire. En France, après la bienheureuse Vierge, quel saint a eu plus d'églises et d'autels élevés à sa mémoire, a tenu un rang plus élevé dans les hommages de notre patrie? « Partout, dit saint Pierre Damien, où le nom de Dieu est annoncé, la louange de Martin doit y retentir. »

Son nom faisait la fermeté des pactes publics et garantissait la fidélité des contrats. Son manteau gagnait des batailles (1).

Le nom de saint Martin a eu un tel retentissement dans les Gaules, que, là où la religion chrétienne n'a pu faire disparaître entièrement les superstitions païennes, le culte de l'illustre serviteur de Dieu a été mêlé à ces mêmes superstitions. Nous en avons encore la preuve dans les anciens monuments du culte druidique, dans ces pierres auxquelles l'imagination populaire attribue encore un caractère sacré. On les appelle en

(1) La chappe ou manteau de saint Martin était ce manteau que le saint divisa en deux pour vêtir un mendiant. Cette relique insigne accompagnait les armées et était portée sous une tente. De là est venu le mot *Chapelle*, par lequel on se prit à désigner tous les oratoires où l'on conservait les reliques d'un saint.

beaucoup d'endroits : *Pierres-Saint-Martin, Pierres Martines, Martinières, rochers-Saint-Martin.* Un savant antiquaire du Forez a constaté dans cette province des traces encore profondes de ce culte. « Partout, dit-il, c'est la tradition des fées et des démons combattus par le thaumaturge. C'est la légende des tombeaux, des combats sanglants ; ce sont des fontaines ou des bassins d'eau pluviale creusés par lui dans le roc ; les femmes y viennent en pèlerinage, pour y plonger leurs enfants rachitiques, les jeunes filles y jettent des pièces de monnaie dans l'intention de recouvrer la santé (1).

Mais c'est surtout au tombeau du saint, dans cette magnifique basilique dont un de ses successeurs, Grégoire de Tours, nous a laissé la description, que les peuples vinrent lui prodiguer leurs hommages. Les grâces obtenues par son intercession furent si nombreuses et si éclatantes, qu'on le proclama bientôt le grand protecteur et le patron de la France.

Les événements de notre histoire nous ramènent sans cesse à ce glorieux tombeau. Clovis, vainqueur de l'Arianisme, vint y déposer en signe de reconnaissance les trophées de ses victoires. « Comment pouvons-nous espérer de vaincre, disait ce grand roi, si nous offensons saint Martin. »

Hugues Capet, en montant sur le trône de France, voulut porter le titre d'abbé séculier et de chanoine de Saint-Martin, titre que les

(1) F. Noëlas. *Légendes Foreziennes*, p. 241.

rois de France conservèrent toujours comme un ornement de leur couronne.

Une des plus intéressantes fondations est celle de Louis XI, qui voulut entretenir à perpétuité un pauvre, en mémoire de celui auquel Martin, encore catéchumène, avait donné la moitié de son manteau. Ce pauvre, dont la robe devait être *mi-partie de blanc et de rouge*, en manière de *demi-manteau*, se tenait à la porte de l'église les jours de fêtes solennelles; les aumônes qu'il recevait étaient très-considérables, aussi la place était-elle très enviée; mais pour l'obtenir et la conserver, il fallait une vie exemplaire et des mœurs irréprochables.

François Ier eut à se repentir de n'avoir pas toujours imité la vénération de ses prédécesseurs pour notre saint. Ce roi, gêné dans ses finances, pensa pouvoir s'emparer du trésor de son église; il envoya donc des hommes avec ordre d'enlever la grille d'argent qui entourait le tombeau et de la porter à la monnaie. Quelque temps après, François Ier était fait prisonnier à la bataille de Pavie. A cette même époque, notre historien eut à enregistrer une spoliation et une profanation encore plus complètes. Saint Martin ne trouva pas grâce devant les prétendus réformateurs du XVIe siècle. Le 25 mai 1562, ses ossements furent brûlés et leurs cendres jetées au vent. De pieux fidèles parvinrent cependant à soustraire à cette destruction quelques parcelles des saintes reliques. L'antique basilique elle-même ne fut pas épargnée, et l'on fit dispa-

raître jusqu'aux derniers vestiges du glorieux tombeau.

Mais enfin le temps laissé à l'impiété a passé et des jours meilleurs ont paru. Dieu, qui défend *à la terre de couvrir à jamais le sang du juste,* ne lui permit pas non plus, de cacher plus longtemps le tombeau de son serviteur. Par une découverte inattendue, aux jours même consacrés à la mémoire de saint Martin, le lieu où cette tombe avait reposé si longtemps apparut aux regards, et l'on vit l'emplacement du sépulcre. De nouvelles richesses ont mis à nu les fondations de l'église aujourd'hui détruite et comme la racine d'une fleur coupée, mais vivante en son germe et capable de s'épanouir, la basilique s'élève grandiose par la reconnaissante coopération de tous les diocèses de France.

Saint Martin était fêté jadis par les marchands de vin. Ce qui a été dit au sujet des réjouissances de la *Saint-Martin* nous donne déjà une raison de ce patronage. On pourrait y ajouter celle-ci ; c'est que cette époque est celle où l'on fait les entonnailles.

Une raison analogue a fait attribuer au saint évêque de Tours le patronage des meuniers. Cette pratique était jadis si générale et si populaire, que l'on appelait vulgairement tous les meuniers du nom de *Martin.*

Les moulins, établis généralement sur les petites rivières, subissent, pendant les sécheresses inséparables de l'été, un temps d'arrêt qui ne fait pas les affaires du meunier. Mais vienne la *Saint-Martin* et les pluies tombent avec abondance, les sources regor-

gent, les rivières coulent à pleins bords, et nuit et jour, l'on ne cesse d'entendre le fracas des eaux qui mettent en mouvement les lourdes meules du moulin.

Le 11 novembre 1872, une députation très-nombreuse, accourue de tous les points de la France, est allée en pèlerinage à Tours, au tombeau de saint Martin, pour demander, par sa puissante intercession, le salut de notre malheureuse patrie.

SAINTE CATHERINE

> **Elle a été dotée de cette popularité de la prière, la seule éternelle, la seule universelle, la seule qui soit décernée à la fois par les savants et les riches, et par les pauvres, les malheureux et les ignorants.**
>
> (Cte DE MONTALEMBERT.)

Le 25 novembre, sainte Catherine reçoit les vœux des jeunes filles. Dès le VIe siècle, choisie pour patronne des écolières, nous voyons la discipline se relâcher ce jour-là. Des jeux avaient lieu en son honneur dans les monastères et les écoles.

Le Jeu ou Mystère de Sainte-Catherine est le plus ancien de ces drames religieux qui

faisaient ou moyen-âge les délices du peuple et le divertissement des princes et des seigneurs. Ce drame était l'œuvre d'un nommè Geoffroy, originaire du Maine. Appelé en Angleterre pour diriger l'école de Saint-Alban, c'est là qu'il le fit jouer pour la première fois par ses jeunes élèves, en l'année 1119, le jour de la fête de sainte Catherine. Mais un accident dont l'histoire a bien voulu garder le souvenir vint troubler la fête. Geoffroy avait prié le sacristain de l'église de Saint-Alban de lui prêter pour la représentation les chappes de chœur et les autres ornements dont il pouvait disposer. Le drame fut donc joué avec beaucoup d'appareil. Mais le malheur voulut que pendant la nuit qui suivit la représentation , le feu prît à la maison de maître Geoffroy : Tout fut consumé , les livres du maître et avec eux les chappes. Mathieu Pâris, qui rapporte cet incident, dit que Geoffroy, ne sachant comment réparer le dommage qu'il avait causé à l'église de Saint-Alban, se donna lui-même en expiation et prit l'habit religieux dans ce monastère.

Deux autres monuments de la popularité de sainte Catherine au moyen-âge sont parvenus jusqu'à nous : Une vie de l'illustre chrétienne en vers romans du nord, écrite au XIIe siècle et attribuée à Thibaut de Vernon ; et Jacques de Voragine nous a laissé, au siècle suivant, un récit circonstancié dans sa *légende d'or*. Malgré ces documents et plusieurs autres non moins remarquables, une certaine obscurité règne sur la vie de notre sainte. Plusieurs pensent que son nom primitif est

demeuré inconnu et que celui de Catherine, qui veut dire pure, lui a été donné lorsque son corps fut découvert exempt de la corruption du tombeau.

Toutefois, nous savons que Catherine confessa courageusement sa foi à Alexandrie vers les premières années du IVe siècle, Le féroce empereur Maximin, dans l'espoir de la vaincre, l'obligea à soutenir une discussion publique contre plusieurs philosophes païens. Catherine, se confiant dans le secours de l'Esprit-Saint, et lui ayant demandé ses lumières, accepta le défi. La lutte fut admirable, car la jeune vierge triompha de ses antagonistes avec tant d'éclat qu'ils se convertirent sur-le-champ. L'empereur irrité, ordonna que la vierge fût broyée et déchirée par des roues armées de pointes aiguës ; mais lorsqu'on voulut l'y attacher, les roues se brisèrent miraculeusement (1). Dieu permit que sa tête tombât sous le glaive.

Cette légende nous explique pourquoi l'illustre martyre a été choisie pour patronne et modèle des philosophes chrétiens.

L'attribut le plus fréquent de sainte Catherine est une roue brisée. Mais on la représente aussi foulant aux pieds un empereur : Ce monarque est Maximin, dont elle sut mépriser la colère. Ce sujet est reproduit admirablement sur un ancien vitrail de la cathédrale de Moulins.

Le corps de sainte Catherine, découvert au VIIIe siècle sans marque de corruption, fut

(1) Les charrons se sont placés sous son patronage.

soustrait aux profanations des Sarrazins et transporté sur le mont Sinaï, dans un monastère que sainte Hélène y avait fait bâtir. Ce couvent est aujourd'hui habité par des moines schismatiques grecs.

En vertu d'une charte de roi Charles V, la corporation des barbiers fut rangée sous la bannière de sainte Catherine, représentée dans une roue de rasoirs. Plus tard, le désir de s'égaler aux chirurgiens, dont ils remplissaient quelquefois les fonctions, les poussa à la déserter pour se ranger sous la bannière de saint Côme et de saint Damien.

SAINTE CÉCILE

> Le chant nous est venu des anges et la source des concerts est dans le Ciel. Le Christianisme a inventé l'orgue et donné des soupirs à l'airain même.
>
> (CHATEAUBRIAND).

En ce jour les sociétés musicales, orphéons, fanfares, célèbrent le patronage de la Vierge romaine, de celle qui est appelée la reine de l'harmonie. Hommage délicat rendu à Cécile, que les concerts terrestres ne purent distraire de la mélodie des anges.

Ce jour de fête est marqué par l'exécution des plus brillantes compositions en son honneur; pendant la messe, le temple saint en retentit, et jusqu'au soir les rues sont égayées par les plus gracieuses symphonies.

« Dans ces concerts annuels qui ramènent aux pieds des autels tant d'hommes entraînés le reste de l'année par les préoccupations mondaines, les chefs-d'œuvre peuvent être rares, l'exécution défectueuse, les motifs souvent empruntés à des sources profanes ; mais il sera toujours beau de voir le plus séduisant des arts amené chaque année à confesser que le sentiment supérieur de l'harmonie émane de la pureté du cœur et des sens, si divinement symbolisée dans sainte Cécile. C'est alors que dans plus d'une âme, l'attrait céleste cherche à pénétrer, qu'il sollicite l'homme d'aspirer à des concerts plus harmonieux et plus durables que ceux de ce monde de douleurs, où le péché brisa les cordes de la lyre qui ne se sont jamais rejointes que par instants fugitifs, et qui ne résonnent d'un son plein et parfait que lorsque l'homme les emploie à célébrer son Créateur de concert avec les esprits angéliques. »

Puissent les maîtres de l'art musical s'inspirer de ces pensées si profondément vraies du savant abbé de Solesme (1).

La légende de sainte Cécile nous révèle en deux mots la raison du choix qu'on a fait d'elle pour reine de l'harmonie.

(1) *Vie de sainte Cécile.*

« Le jour vint où Cécile devait s'engager dans les liens du mariage, et pendant que les orgues et les instruments de musique retentissaient autour d'elle, Cécile, se tenant à l'écart, chantait en elle-même : Faites, Seigneur, que mon cœur et mon corps restent immaculés, afin que je ne sois point confondue. »

La Vierge souffrit le martyre à Rome sous le règne d'Alexandre Sévère.

SAINT ANDRÉ

Je serai exalté parmi les nations,
Je serai exalté sur toute la terre.
(PSAUME XLV.)

Nous lisons au martyrologe romain, à la date du 30 novembre : « A Patras, en Achaïe, la naissance au Ciel de saint André, apôtre, qui prêcha l'Evangile en Thrace et en Scythie. Le saint apôtre, ayant été arrêté par l'ordre du proconsul Egée, fut d'abord mis en prison, ensuite fouetté cruellement, enfin attaché à une croix où il vécut deux jours, enseignant le peuple; mais ayant prié N. S. J. C. de ne point permettre qu'on le détachât de la croix, il fut environné d'une grande lu-

mière qui vint du Ciel, et cette lumière disparaissant il rendit son âme à Dieu. »

Le corps de saint André fut transféré à Constantinople, puis de là à Amalfi, au royaume de Naples, où on le vénère encore aujourd'hui.

Saint Grégoire de Tours rapporte que tous les ans, au jour de sa fête, il coulait de son sépulcre une liqueur qui, selon qu'elle était plus ou moins abondante, marquait la fertilité ou la stérilité de l'année suivante. Cette liqueur, très-odoriférante, produisait de nombreuses guérisons. Au témoignage de l'Evangile, André et son frère Simon-Pierre vivaient du produit de leur pêche. Les pêcheurs ont pris ces apôtres pour patrons. Le culte de saint André était jadis très-populaire en Bourgogne, depuis que le roi Etienne obtint de la ville de Patras la croix du saint apôtre (1). Les ducs de Bourgogne la placèrent sur leur écu ; leur cri de guerre était : *Montjoie-Saint-André*. Philippe-le-Bon créa l'ordre de la Toison-d'Or, en l'honneur et sous l'invocation du premier disciple de Jésus.

---

(1) La croix de S. André a la forme d'un X.

CALENDRIER

DES

FÊTES ET DÉVOTIONS POPULAIRES

DÉCEMBRE

MOIS DE JÉSUS NAISSANT

1 S. Eloi.

4 Ste Barbe.

6 S. Nicolas.

— N.-D. de Fourvières.

8 L'Immaculée Conception. — N.-D. de Lourdes.

13 Ste Lucie.

— S. Josse.

25 NOËL

26 S. Etienne.

27 S. Jean évangéliste.

28 SS. Innocents.

31 Ste Colombe.

SAINT ELOI

O saint Eloi ! prélat insigne,
Pour te chanter un laus condigne,
Faudrait une lyre dorée
Qui eust sa tablette azurée,
Sur icelle des fils d'argent,
Son dos couvert d'orfévrerie,
Chaque cheville en pierreries,
Et l'archet de racine entregent.
(SÉBASTIEN ROUILLARD)

Ce saint, qu'une chanson de mauvais goût a ridiculisé en même temps et avec non moins d'injustice que le roi Dagobert, avant d'être évêque de Noyon était réputé habile dans l'art de travailler les métaux. Il fit, pour le roi Clotaire II, deux trônes où l'or n'était pas épargné, et qui étaient enrichis de pierres précieuses ; plusieurs châsses de saints furent élaborées par cet habile artiste.

En choisissant saint Eloi pour patron et protecteur, la corporation des orfèvres n'a pas seulement rendu hommage au talent avec lequel il excella dans son art ; mais elle a surtout voulu, que comme dépositaire des objets auxquels l'homme attache le plus de prix, on la vît placée sous la divine égide de cet honneur et de cette probité dont saint Eloi avait été le type et la personnification.

Saint Eloi était invoqué spécialement pour la conservation des chevaux. Nous lisons en

effet dans la prose qui se chantait au jour de sa fête :

« *Qui non negas opem brutis,*
Auge nobis spem salutis. »

« Vous qui ne refusez pas de secourir les animaux, animez en nous l'espoir du salut. »

Les maréchaux-ferrants veulent que saint Eloi ait exercé leur métier et disputent aux orfèvres une part dans son patronage. Il n'est pas de bon ouvrier dans l'art de ferrer les chevaux qui ne sache par cœur la légende de saint Eloi.

Ils vous diront que lorsque le saint homme voulait ferrer un cheval, il commençait par couper le pied de l'animal ; puis l'ayant ferré sur son enclume, il l'approchait de la jambe amputée, et aussitôt les deux parties se réunissaient sans laisser des traces de l'opération.

Il faut croire que cette légende ait été bien accréditée et répandue parmi les gens du métier, pour que la sculpture et la peinture aient pris soin de la reproduire.

Maître Jacques le Vasseur, docteur en théologie, doyen et chanoine de l'église de Noyon, nous a légué un travail remarquable sur la vie et les œuvres de l'illustre évêque. Voici en quels termes l'érudit chanoine traite de l'origine du patronage que le saint exerce sur les chevaux et les maréchaux-ferrants.

« Environ l'an 1188, une furieuse épidémie saisissait et ravissait à l'imprévu les Béthunois et autres peuples circonvoisins. Ils sont divinement admonestés de recourir à

Dieu et aux mérites de saint Eloi ; car au fort du mal ce grand saint apparaît la nuit à Germon, maréchal de Beuvry, homme de bien, et lui dit : « Tu établiras une charité (1) en mon nom : avec un cierge ou chandelle pour la guérison des contagiés et malades, voir même des chevaux atteints de quelque mal, que je sauverai par le pouvoir de Dieu. » La même nuit, il donna le même avis à Gauthier, aussi prudhomme et de même vocation demeurant au faubourg de Béthune. Ces deux hommes ainsi inspirés se rencontrent le lendemain, à la fontaine Quentin, s'étant salués et communiqué leur vision, pleins d'étonnement et avec larmes, vont trouver Rogon, prieur de Saint-Prix, pour lui demander conseil sur le fait de la dite apparition, lequel les renvoie à Béthune pour y obtenir la permission des supérieurs d'y dresser la charité ou confrérie de saint Eloi, dont la principale remarque serait une chandelle ou cierge de cire vierge. Ce qu'ayant impétré ils dressèrent de tout point la dite confrérie, lui ordonnèrent pour chef un prévôt, et quatre mayeurs avec seize assistants qui sont obligés d'assister à tous les services, prières et convois de tous les défunts enrôlés dans la dite confrérie, de quelque mort qu'ils soient décédés, soit peste, dyssenterie, ou autre mal pareil ; et après avoir satisfait à tous les devoirs de la sépulture, retournant chez eux ne changent d'habits, pour preuve de la confiance qu'ils ont en la bonté divine par les

(1) C'est ainsi qu'on désignait souvent les confréries.

mérites de saint Eloi. Chose étrange et pleine de merveilles que depuis quatre cents ans que cette charité a eu son institution, pas un des confrères pour avoir vaqué à ces devoirs charitables et dangereux n'a encouru aucun mal des infectés. »

« Du chapitre précédent, continue le Vasseur, il est notoire que saint Eloi prend soin des bêtes chevalines, et qu'il veut être réclamé pour la guérison d'icelles. Et semble qu'il ait fait choix de deux maréchaux pour l'établissement de confrérie ci-dessus, afin d'en donner assurance, et de témoigner la protection qu'il prend des animaux de telle nécessité pour l'agriculture, de telle commodité pour notre soulagement, si nobles et courageux pour courir sus à l'ennemi, lui arracher la victoire et servir au triomphe de nos rois. »

« Il y a une chapelle dédiée à sainte Madeleine près la collégiale de Saint-Pierre au cimetière de Doüay, où l'on garde respectueusement pour reliques deux petits marteaux de fer que l'on dit avoir appartenu à saint Eloi. Les gentilhommes et autres qui entretiennent des chevaux les amènent là par dévotion, le 1er jour de décembre, et le prêtre leur fait le signe de la croix avec ces martelets et leur donne de l'eau bénite. » (1)

« Nulle superstition en tout ceci, ajoute l'annaliste de Noyon, non plus qu'aux bénédictions et eau bénite de saint Eloi. Au

(1) Cet usage dont parle maître Jacques Le Vasseur a existé à Douai jusqu'en 1770.

demeurant, c'est de ce lien que nous tirons réponse pour satifaire aux curieux qui s'informent si saint Eloi fut maréchal. Dites qu'oui si maréchal se doit nommer quiconque sait guérir les chevaux et les préserver de mal. Que notre saint ait fait le maréchal ou non, avant d'être évêque, il importe de peu, puisqu'il se voit qu'il a été sellier ou menuisier (1). »

« Aussi avait-il un esprit capable de tout, tel qu'il ne s'en était vu ni trouvé en France. Que si le nom de maréchal est odieux et déplaisant à ceux qui ne veulent permettre tant d'humilité à saint Eloi, qu'ils apprennent que lors mareschal n'était autre qu'un serviteur ou officier qui avait la charge des grands chevaux de l'écurie du roi. Et, remarque Jean de Tillet, qu'en la loi imposée aux peuples de la Germanie par Clotaire, le mot de *marscal* dénote celui qui a douze grands chevaux en gouvernement. »

Aussi bien, comme le fait remarquer l'érudit annaliste, le triomphe des saints a été de cacher leur grandeur et leur noblesse sous l'habit de mépris et d'une profession toute contraire à la vanité du monde.

En général, tous les ouvriers qui travaillent le fer, comme les couteliers, chaudronniers, forgerons, fondeurs, se réunissent aux orfèvres et aux maréchaux sous la bannière de saint Eloi.

(1) Le Vasseur s'est demandé si le siége *Sella* que l'habile orfèvre fit pour le roi ne pouvait pas être une selle de cheval. Les selliers ont voulu juger la question dans ce sens en prenant saint Eloi pour patron.

SAINTE BARBE

Quand nous célébrons la mémoire des saints, ce n'est pas tant pour leur honneur que pour notre propre avantage.

(S. BERNARD.)

Le moyen-âge s'est plu à exalter les vertus et le martyre de la glorieuse sainte Barbe. Les poëtes et les romanciers, auteurs dramatiques et écrivains vulgaires ont donné à son nom une popularité que le temps n'a pas détruit.

Suivant les récits les plus autorisés, Barbara, connue sous le nom vénéré de Barbe (1) naquit à Nicomédie, ville de l'Asie, sous le règne de l'empereur Maximien ; selon la coutume orientale chez la classe riche, la jeune vierge, toujours voilée et tenue soigneusement à l'écart du commerce des hommes, vivait avec sa mère et les femmes de service dans un appartement séparé en forme de tour, attenant à la maison paternelle. Mais cette tour, que son père Dioscore espérait garder inexpugnable, la foi de Jésus-Christ sut y entrer victorieuse. Un prêtre du nom de Valens put parvenir jusqu'à elle, il instruisit la

(1) L'étymologie de ce nom s'oppose à ce qu'on en fasse un synonyme de *poil*, mais les brosseurs n'y regardent pas de si près, sainte Barbe est leur patronne.

fille de l'idolâtre Dioscore des mystères de notre sainte religion, et lui conféra le baptême.

« Cet incident de l'histoire de sainte Barbe, dit l'abbé Darras, a fait choisir par un pieux symbolisme la Vierge de Nicomédie pour la patronne des guerriers chrétiens, dont le courage et le génie triomphent des forteresses et renversent l'orgueil des plus superbes remparts. » (1)

Cependant Dioscore ne pouvait tarder à apprendre que sa fille bien-aimée, son unique enfant, était chrétienne. Etant entré, un jour, dans son appartement, il remarqua une fenêtre nouvellement percée dans le mur et placée au milieu des deux autres qui avaient suffi jusque là à éclairer la chambre. Etonné de ce changement, il en demanda la raison à sa fille : — J'ai fait cela pour de bonnes raisons, répondit-elle, car trois fenêtres illuminent le monde entier; il y en a trois qui brillent dans le Ciel; le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois ne font qu'un. — A ces paroles, le fougueux idolâtre se livra à des transports de colère et de rage; il voulut tuer sa fille. Barbe dut aussitôt quitter la maison paternelle, non pour échapper au martyre qu'elle désirait de tout son cœur, mais afin que son père ne se rendît pas coupable d'un crime aussi affreux. Des pâtres lui donnèrent asile sur une montagne; elle s'y tint cachée dans les profondeurs d'une caverne ou d'une mine abandonnée. On peut voir dans ce fait l'origine de la dévotion des mineurs envers sainte Barbe ; mais il est

(1) *Histoire de l'Eglise catholique*, t. VIII.

encore une autre raison peut-être plus plausible, comme nous allons le voir.

Dioscore, dont la colère ne s'était pas calmée, était toujours à la recherche de sa fille ; il la trouva enfin cachée dans sa retraite, et l'ayant saisie brutalement, il la ramena à Nicomédie. Là, elle parut devant le tribunal du proconsul, qui ordonna qu'on la mît à la torture pour lui faire renoncer à sa religion. Mais ne pouvant rien obtenir, il la condamna à avoir la tête tranchée.

Les actes des martyrs rapportent qu'à cet instant son père, dont la fureur idolâtrique étouffait en lui les mouvements de la nature, se précipita sur elle, la saisit et l'entraîna dans la montagne. Là elle fit une dernière prière à Dieu, lui demandant que ceux qui invoqueraient son nom en se souvenant de son martyre, obtinssent le pardon de leurs péchés, et une voix du ciel répondit : « Viens, ma fille, ta prière est exaucée. » Quelques instants après la tête de la jeune vierge roulait aux pieds de son père. qui venait de la trancher de ses propres mains.

Un crime semblable ne pouvait rester longtemps impuni. En descendant de la montagne, l'impie Dioscore fut frappé de la foudre, et l'on ne put trouver aucun vestige de son corps. Peu de temps après, le proconsul Marcien fut enlevé par un semblable accident.

C'est en mémoire de cette vengeance céleste que le peuple chrétien se mit à invoquer sainte Barbe pour être préservé de la foudre et de toute mort subite. Ainsi les professions exposées journellement au péril de mort vio-

lente, occasionnée par un élément semblable à la foudre, comme celle des artilleurs et des mineurs, se sont placées sous son patronage. Le magasin aux poudres, sur les vaisseaux, s'appelait autrefois du nom de *Sainte-Barbe.* Il n'est pas douteux que la sainte martyre ait une puissance particulière pour préserver ses dévots serviteurs de la mort subite et du danger de mourir sans recevoir les sacrements de l'Eglise. On a pu en constater plus d'un exemple frappant et vraiment miraculeux. Saint Stanislas Kostka, tombé malade dans une maison de luthériens, et ne pouvant obtenir la visite d'un prêtre, se recommanda à sainte Barbe. La nuit suivante, deux anges lui apportèrent le saint viatique.

Sachons imiter les exemples que nous ont donnés de pieux et de saints personnages, et disons à Dieu par l'entremise de sainte Barbe :

A fulgure et tempestate,
A subitanea et improvisa morte,
Libera nos, Domine.

» De la foudre et de la tempête, de la mort subite et imprévue, délivrez-nous, Seigneur. »

SAINT NICOLAS

Saint Nicolas, en haute mer prié,
Au port, hélas ! est souvent oublié.
(DICTON POPULAIRE.)

La vie du saint évêque de Myre n'est qu'une longue série de miracles et d'actions merveilleuses. C'est dans ces faits extraordinaires, rendus plus merveilleux encore par l'imagination des légendaires, qu'il faut chercher l'origine et les motifs des nombreux patronages que la piété populaire lui a dévolus. Les enfants et les écoliers, les marins et les incendiés, ceux qui sont frappés d'une sentence injuste, l'ont regardé comme leur patron et leur défenseur. Sa popularité nous est suffisamment démontrée par cette multitude d'images et de statues que l'art chrétien a enfanté dans le cours des siècles.

Qui n'a vu maintes et maintes fois, dans nos églises, le saint évêque ayant à ses côtés trois enfants dans une cuve ? On chercherait vainement dans la vie du saint, un fait qui explique cet attribut. Les uns croient avoir donné la vraie raison lorsqu'ils ont dit que saint Nicolas était le modèle des enfants de son âge, et que, plus tard il fut placé à la tête d'une maison d'éducation ; d'autres pen-

sent que c'est une représentation mal faite des trois officiers condamnés à mort injustement, et que notre saint délivra, ou bien encore la figure de trois filles pauvres qu'il dota; mais là ne se trouve pas le mot de l'énigme. Si vous voulez le connaître, demandez-le à l'antique légende des *Trois clercs*, que nous donnons ici sous une forme populaire, empreinte d'une bonhomie qui n'est plus de notre siècle :

Il était trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs;
S'en vont un soir chez un boucher :
Boucher, voudrais-tu nous loger?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a de la place assurément.

Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en petits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas au bout d'sept ans,
Saint Nicolas vint dans ce champ.
Il s'en alla chez le boucher;
— Boucher, voudrais-tu me loger?

— Entrez, entrez, saint Nicolas,
Il y a d'la place, il n'en manqu'pas.
Il n'était pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper.

— Voulez-vous un morceau d'jambon?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon :
— Voulez-vous un morceau de veau?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau.

Du p'tit salé je veux avoir,
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir.
Quand le boucher entendit cela,
Hors de la porte il s'enfuya.

— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu t'pardonnera.
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord du saloir.

Le premier dit : j'ai bien dormi.
Le second dit : et moi aussi.
Et le troisième répondit :
Je croyais être en paradis.

Au moyen-âge, cette légende était si populaire et si goûtée, qu'on la reproduisait sur les théâtres. Le mystère latin des *Trois Clercs* est une des plus anciennes pièces de ce genre que nous possédions, et paraît remonter au XIe siècle.

Ce petit drame, en latin rimé, ressemble assez au latin des médecins de Molière, et pouvait être pour cette raison parfaitement compris. On le déclamait en chantant, car il est noté en plain-chant syllabique.

Le jour de la fête de leur saint patron, les écoliers jouaient cette pièce dans les cloîtres et même dans les églises.

Au siècle dernier, il était encore en usage à Reims que les maîtres d'école fissent habiller un de leurs élèves en évêque chapé et mîtré qu'on menait ensuite à l'Eglise. A Troyes, les enfants de chœur étaient tenus, en vertu d'une fondation, de venir chanter un motet sur les actions merveilleuses de saint Nicolas, dans la salle du chapitre, en présence des chanoines assemblés. Aujourd'hui, le congé de la Saint-Nicolas est le seul privilége que les écoliers aient conservé.

Dans certaines contrées du nord, notamment en Lorraine, où le patronage de saint

Nicolas est si populaire, on fait accroire aux petits enfants que chaque année, dans la nuit du 5 au 6 décembre, leur saint patron se proméne sur le toit des maisons chargé de toutes sortes de bonnes et belles choses, qu'il distribue aux enfants bien sages, en passant par le tuyau de la cheminée. Pour, ceux qui ont mérité une correction, il joint aux friandises et aux jouets une longue verge qu'il n'est pas permis de brûler, mais qui doit rester pendue à la cheminée pendant l'année entière.

En Flandre et en Artois, saint Nicolas vient également dans la nuit du 5 au 6 décembre, par le tuyau de la cheminée, mais monté sur un âne portant deux énormes paniers remplis de bonbons, gâteaux, jouets, fruits et friandises de toute espèce. Parmi les objets apportés par le saint aux petits enfants se trouve toujours un *Saint Nicolas à baudet*.

Lorsque, pendant le cours de l'année, les petits enfants sont trop pétulants, on les menace qu'au lieu de bonbons et de joujoux saint Nicolas leur apportera *une verge trempée dans le vinaigre* : cette menace produit un effet magique.

La veille de la Saint-Nicolas, au soir, tous les enfants portent leurs chaussures, des paniers, des vases de toute espèce au pied des cheminées, et consentent à aller se coucher de bonne heure pour que le saint les trouve bien sages au lit et soit généreux à leur égard. Afin de se rendre leur bon patron plus favorable, ils chantent ce petit couplet avant de s'endormir :

Saint Nicolas, patron des écoliers,
Apportez du bonbon dans mes souliers ;
Je s'rai sage comme un petit mouton,
J'irai à l'école apprendre ma leçon.

Il faut voir le lendemain, de grand matin. ces chers petits enfants se précipiter vers la cheminée, et accourir chargés de leur précieux butin, vers leur mère en criant : « Vois, maman, tout ce que saint Nicolas m'a apporté ! »

Heureux enfants !...

Saint Nicolas est encore le patron des filles qui se destinent à l'état du mariage. En Normandie on dit communément :

Patron des filles, saint Nicolas,
Mariez-nous, ne tardez pas.

La vie de notre saint raconte en effet qu'il dota secrètement trois filles pauvres qui allaient se prostituer pour se procurer une existence. Les peintres font allusion à cet acte de charité du saint évêque, en mettant dans sa main trois lingots d'or.

Dans un voyage que le saint entreprit pour visiter les Saints Lieux, il s'éleva, pendant qu'il était sur mer, une horrible tempête. Tous les passagers se croyaient infailliblement perdus, mais le saint pria pour eux et rendit le calme à la mer. Ce fut aussi dans cette occasion qu'il rendit la vie à un matelot qui était tombé du haut du grand mât sur le pont du navire. Plusieurs autres faits non moins frappants de la protection de saint Nicolas sur ceux qui sont exposés aux périls de

la mer, ont rendu son nom cher aux matelots ; mais, comme le dit le proverbe :

> **Saint Nicolas, en haute mer prié,**
> **Au port, hélas ! est souvent oublié.**

De retour dans sa patrie, où il s'était acquis par ses vertus une réputation de sainteté éminente, il fut acclamé par les habitants de la ville de Myre comme successeur de leur évêque, qui venait de mourir. Or, on raconte qu'après la cérémonie du sacre, une femme présenta au nouvel évêque son enfant qui était tombé dans le feu et qui était mort. Le saint fit sur lui le signe de la croix et le ressuscita en présence de toute l'assemblée. Il montra encore dans d'autres circonstances sa puissance sur les flammes. De là est venue la pensée d'invoquer saint Nicolas dans les incendies. L'Eglise veut que nous lui demandions avant tout d'être délivrés des flammes éternelles.

« Seigneur, qui avez décoré votre bienheu-
» reux pontife Nicolas du don des miracles,
» nous vous supplions de nous accorder par
» ses mérites d'être délivrés des flammes de
» l'enfer. »

Un autre trait encore bien remarquable de la vie du saint évêque, et qui lui a valu les prières des innocents condamnés, c'est la délivrance de trois officiers des armées de Constantin, accusés faussement d'avoir suscité une révolte en Phrygie. L'empereur vit en songe le vénérable évêque qui lui ordonna au nom de Dieu la mise en liberté des trois innocents.

Enfin, il en est qui invoquent saint Nicolas

pour retrouver ce qui leur a été dérobé. Plusieurs faits, diversement racontés par les légendaires, ont donné naissance à cette dévotion. Aussi bien, les auteurs dramatiques du moyen âge s'en sont emparés. les ont embellis et en ont fait le sujet de plusieurs *jeux* ou *mystères*. Les plus renommés étaient *Le Juif volé*, *le Jeu de Saint-Nicolas*. Cette dernière pièce est précédée d'un prologue où l'orateur s'exprime ainsi :

« Ecoutez, écoutez, seigneurs et dames, et que Dieu soit garant de vos cœurs ! Ne faites pas fi de votre bien. Nous voulons parler aujourd'hui de saint Nicolas, le confesseur, qui a fait tant de beaux miracles. Des témoins véridiques ont raconté, et on lit dans sa vie, qu'autrefois un roi païen étant limitrophe d'un pays chrétien, il y avait toujours guerre entre les deux royaumes. Un jour le païen fit chez les chrétiens une excursion où ils n'étaient pas gardés. Ceux-ci trompés, surpris, eurent beaucoup de morts et de prisonniers. Les païens les taillèrent aisément en pièces jusqu'à ce qu'ils eussent vu dans une petite maison un bonhomme d'âge qui priait devant une statue du baron Saint Nicolas. L'homme est pris, maltraité, mené au roi. « Vilain, dit le roi, est-ce que tu as foi dans ce bois ? — Mais, sire, c'est l'image de saint Nicolas que j'aime beaucoup, et si je le prie et l'invoque, c'est que nul homme, l'ayant appelé de tout son cœur, n'a jamais rien égaré ni jamais été volé. — Vilain, je te ferai larder, s'il ne multiplie et ne garde mon trésor... » Le roi fit lui-même tenir à l'écart le prud'homme et

mit la statue du saint dans son trésor. Mais une nuit, trois voleurs ayant enlevé les coffres, malgré l'image de saint Nicolas, le roi se hâta de s'en prendre au bonhomme et d'ordonner sa mort. Ce fut avec bien de la peine que le vieillard put obtenir un sursis d'un jour, qu'il employa tout entier à prier saint Nicolas.

» Le saint écouta ses plaintes, et apparaissant aux larrons endormis, obtint d'eux la réintégration complète de tous les biens ravis.

» Seigneurs, nous trouvons ces choses dans la vie du saint dont la fête tombe demain ; ne vous étonnez de rien de ce que vous allez voir, car toute l'action est la très fidèle et très exacte représentation du miracle tel que je vous l'ai raconté. C'est le miracle seul de saint Nicolas dont ce jeu est composé. Maintenant, faites-nous silence et vous l'entendrez. »

Après un pareil prologue, on peut juger de l'intérêt que la pièce pouvait offrir aux spectateurs. Aussi bien, je ne me hasarderai pas à la transcrire ici. Toutefois, un point que l'orateur n'a pas pris soin de faire connaître, c'est que le roi païen, témoin du miracle, se convertit avec ses principaux chevaliers, à la honte et au désespoir de son dieu Tervagan ; car l'idole en cet endroit faisait une grimace horrible, qui laissait les spectateurs dans une grande hilarité.

Tels sont les principaux traits de la vie du bienheureux Nicolas, que les artistes du moyen-âge ont si souvent reproduits dans les

sculptures et les vitraux de nos églises. Il n'est pas de figure religieuse si universellement populaire.

Les Russes eux-mêmes ont une confiance outrée et superstitieuse en saint Nicolas. Ils croient que ce saint vint d'Italie au port d'Archangel sur une meule de moulin, et ceux qui fréquentent ces parages de la mer glaciale se croiraient en grand danger de perdre la vie, s'ils s'avisaient d'admettre le moindre doute sur ce merveilleux voyage. Saint Nicolas est le dieu des Russes ; cela est si vrai que dans le peuple toute image de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints est appelée du nom générique de *Saint Nicolas*. La première question qu'on adresse aux habitants d'une maison lorsqu'on y entre est celle-ci : « Où est le dieu ? » et l'on montre au visiteur l'image de saint Nicolas ; celui-ci se prosterne et dit : « Dieu, ayez pitié de moi. »

Après la ville de Myre, le lieu qui a reçu le plus de grâces par l'intercession du saint évêque est la ville de Bari, au royaume de Naples, où son corps fut apporté par des marchands de ce pays en l'année 1087.

En France, Saint-Nicolas-du-Port, près de Nancy, où l'on vénère ses reliques, est depuis bien des siècles un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Qui pourrait dire maintenant le nombre d'églises et de chapelles, de villes et de hameaux qui furent consacrés et placés sous le patronage du glorieux thaumaturge ? Combien plus grand encore le nombre des personnes pour lesquelles son nom est devenu le nom

patronymique. Aussi, la dévotion à saint Nicolas semble avoir surpassé celle des autres amis de Dieu. Saint Pierre Damien disait qu'après l'invocation de la Sainte Vierge, celle de saint Nicolas semble être accompagnée d'une douceur et d'une efficacité toute particulière, tant elle est fréquente en toutes sortes de périls et d'afflictions de corps et d'esprit.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE

> **D'un pas tranquille et sûr,**
> **J'irai te demander la force et le courage**
> **Sur la sainte montagne où brille ton image**
> **Comme une étoile dans l'azur.**
> **(Ex-Voto.)**

Le culte si plein de confiance et d'amour pour la reine du Ciel, qui est un des caractères du peuple de Lyon, a valu à cette ville le titre fortuné de *Ville de Marie.* Au temps de saint Pothin et de saint Irénée, on y voyait déjà plusieurs sanctuaires célèbres; mais ce ne fut que plus tard, sur cette riante colline qui domine la ville et sur l'emplacement du *forum* de Trajan, le Fort-Vieux, aujourd'hui Fourvière, que l'on éleva une

chapelle à *Notre-Dame-de-Bon-Conseil*. Dès lors la dévotion des Lyonnais se tourna insensiblement vers ce sanctuaire, qui devint le sanctuaire privilégié de leur puissante protectrice.

« Le premier anneau de la chaîne des innombrables miracles de protection prodigués par la sainte Vierge à sa chère ville de Lyon fut attaché à Fourvière le 8 septembre 1643. La peste ne cessait presque plus de désoler la cité ; les magistrats conçurent et réalisèrent la pensée de la vouer pour toujours à Notre-Dame de Fourvière ; le vœu fut accompli le jour de la Nativité, 1643, et à partir de cette mémorable alliance contractée entre Marie et les Lyonnais, il n'est plus question de peste et d'épidémie dans les histoires et les archives de Lyon. Jusqu'à la Révolution, les échevins montèrent chaque année à Fourvière, pour s'acquitter du vœu de leurs devanciers, et sitôt que quelque malheur menaçait Lyon, ou même la France, la cité entière élevait les regards et les mains vers la montagne d'où venait un prompt secours (1).

L'anniversaire de la consécration de Lyon à Marie est encore célébré aujourd'hui avec un enthousiasme et une foi qui rappellent cette parole de Pie VII, qui, du haut de cette même montagne, voyant toute la ville et ses alentours couverts de populations à genoux, demandant sa bénédiction, s'écria : « La foi est vivante en France, un pays où elle brille avec tant de piété ne saurait périr. »

(1) *Notre-Dame de Fourvière*, par l'abbé Cahours.

Beaucoup de nos lecteurs ont pu lire déjà dans les feuilles publiques le récit de la manifestation religieuse du 8 septembre 1872 ; mais un fait semblable devait trouver ici sa place :

Dès les cinq heures de l'après-midi, la foule commençait à envahir les quais de la Saône, d'où l'on pouvait apercevoir la chapelle de Fourvière. Du pont d'Ainay jusque bien audelà du pont de la Feuillée, on voyait comme une vaste mer de têtes. Les fenêtres des maisons situées sur le quai étaient également garnies. A mesure que l'heure fixée pour la bénédiction de la ville avançait, la foule grossissait en proportion, non pas une foule tumultueuse, bruyante, mais une foule recueillie, digne et ayant conscience de l'acte de foi qu'elle accomplissait.

Au haut de la colline et au-dessous de la chapelle, un magnifique dais avait été préparé. Au sommet du clocher flottait une oriflamme bleue et blanche. Un peu avant six heures, la procession sortait de la chapelle.

Une haie de soldats escortait le clergé suivi de jeunes filles vêtues de blanc et chantant des cantiques. L'archevêque fermait la marche du cortége, qui se rendit sous le dais dominant la ville.

En ce moment le bourdon de Saint-Jean joignait sa voix à celle des cloches de Fourvière.

Tout-à-coup, un éclair brilla à droite de la chapelle, suivi d'un petit nuage de fumée blanche : un coup de canon retentit, c'était le signal de la bénédiction.

Par un mouvement spontané, toute cette foule de près de cinquante mille personnes, tomba à genoux. Ouvriers, soldats, bourgeois, femmes et enfants étaient confondus, là, sur les quais dans une même pensée.

Un grand silence s'établit, puis un second coup de canon se fait entendre, puis les clairons sonnent, les tambours battent aux champs. L'instant est vraiment solennel.

Au troisième coup de canon, la foule se releva radieuse, et se répandit lentement dans les rues.

Pour les Lyonnais, Fourvière est un mot magique devant lequel l'impiété reste muette, l'indifférence s'efface et la foi fait des merveilles. Il y a là une puissance mystérieuse qui éloigne les fléaux, désarme l'anarchie et inspire à tous une confiance sans bornes. La statue de la Vierge qui domine la chapelle de Fourvière et la ville est comme un phare de salut offert à la société, un drapeau qui rallie tous les partis, pour la défense de l'ordre et de la foi.

Colline sainte ! sanctuaire vénéré ! les pieux pèlerins ne cesseront d'accourir de tous les points de la France et des pays étrangers, pour présenter à Marie leur offrande et leurs vœux les plus chers.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

NOTRE-DAME DE LOURDES.

> **La Conception que je di**
> **Est en décembre à l'huisme di,**
> **L'huisme jor devers l'entrée**
> **Doit la fête être célébrée.**
> (RICHARD WACE.)

La fête de ce jour est l'aurore de toutes les fêtes chrétiennes, puisque Marie, dans sa Conception immaculée, est le présage du salut du monde.

La Conception immaculée de Marie, avant d'être un dogme de foi, était une croyance profondément enracinée dans l'esprit des chrétiens. « Cette opinion, dit Bossuet, a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. »

En 1618, le roi de Naples et son armée firent vœu de combattre et de mourir pour la croyance à l'Immaculée Conception. Vers la fin du XVe siècle, il se forma dans la ville de Rouen une association d'un caractère tout particulier; c'était la société des *Palinods*, espèce d'académie où l'on couronnait les meilleures pièces de littérature sur la pureté et la Conception immaculée de Marie.

Et qui n'a entendu parler des merveilles opérées par la médaille de l'Immaculée Conception, dite *médaille miraculeuse?* C'est vers la fin de l'année 1830, alors que l'impiété relevait fièrement sa tête hideuse, que le type de cette médaille a été révélé à une humble fille de saint Vincent de Paul, à Paris. La Vierge lui apparut comme elle est représentée; c'est-à-dire debout, les pieds posés sur un globe entouré de nuages, les bras tombant vers la terre, et les mains ouvertes; de ses mains s'échappent des rayons de lumière céleste, sa tête un peu penchée en avant semble écouter les prières des hommes, une couronne d'étoiles brille sur son front virginal, et tout autour est gravée cette pieuse invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

« Aujourd'hui la médaille miraculeuse est répandue par milliers sur toutes les parties du globe. Elle s'est multipliée comme les feuilles dans la forêt, comme la poussière dans nos champs; elle traverse les mers sur le cœur du matelot, comme sur celui du vieux capitaine; elle est même devenue un ornement de luxe pour les femmes des infidèles, et on voit des musulmanes s'en faire des pendants d'oreilles. »

« En Europe, et surtout en France, les mères l'attachent au cou de la jeune villageoise, que ses travaux appellent dans les champs, et au cou du conscrit, qui part incertain de revoir le clocher de son hameau; les épouses l'appendent au cou de leurs maris, lorsqu'ils prennent en main le bâton du voyage, et l'on

a vu plus d'une mère la presser avec toute l'ardeur de la foi la plus vive sur les lèvres d'un fils mourant. » (1)

La définition du dogme de l'Immaculée Conception, prononcée par Pie IX, le 8 décembre 1854 a donné à cette fête un lustre qui lui était jusqu'alors inconnu, et a rendu ce jour bien cher à la piété des chrétiens envers Marie. On ne saurait dire l'enthousiasme religieux que cette définition excita de toutes parts. Entre toutes les villes de France, Lyon s'est distinguée et se distingue encore tous les ans, par de joyeuses et brillantes illuminations.

Le privilége qui a distingué Marie dans sa conception lui fut toujours particulièrement cher ; c'est son plus beau titre de gloire, car il est le fondement et le résumé de toutes ses grandeurs. La Mère de Dieu l'a déclaré d'une manière bien frappante dans sa célèbre apparition à la grotte de Lourdes, « Je suis, dit-elle, l'Immaculée Conception. » Comme pour marquer le caractère absolu et en quelque sorte substantiel qui la distingue.

Pendant le printemps de l'année 1858, la sainte Vierge apparut dix-huit fois à une pauvre petite fille de Lourdes, diocèse de Tarbes, au-dessus d'une grotte creusée par la nature dans les flancs des rochers qui dominent le Gave.

Nous n'entreprendrons pas le récit de ces remarquables apparitions, qui eurent lieu en présence d'une foule immense, accourue pour

(1) Vte Walsh. *Tableau poétique dee Fêtes chrétiennes,*

contempler la voyante ravie en extase, pendant qu'elle conversait avec la Vierge immaculée. Ces faits merveilleux, qui ont eu un immense retentissement, ont été consignés dans un ouvrage palpitant d'intérêt, qui a pour titre : *Notre-Dame de Lourdes, par M. H. Lasserre*.

Comme à la Salette, en témoignage de son apparition, la Vierge a fait jaillir du rocher aride une source abondante dont les eaux miraculeuses n'ont cessé de produire des guérisons sans nombre.

Pour accomplir le vœu formulé par la Vierge elle-même, un temple magnifique, dont la construction a coûté deux millions, vient d'être élevé sur le lieu de l'apparition. Mais c'est surtout la grotte convertie en chapelle que les fidèles viennent chercher de fort loin. C'est la grotte qu'ils viennent voir, visiter en détail, toucher de leurs mains et baiser avec un profond respect comme une relique insigne. Plus heureux encore, si en quittant ce lieu vénéré, ils peuvent emporter avec eux une plante, un petit rameau ou du moins quelques feuilles de l'églantier qu'avaient foulées les pieds de la Vierge.

« Ces pèlerinages, dit l'auteur cité plus haut, ont pris un développement sans exemple peut-être dans l'univers ; car jamais, jusqu'à notre époque, ces vastes monuments de la foi populaire n'avaient eu à leur disposition les tout-puissants moyens de transport inventés par la science moderne. Le chemin de fer des Pyrénées, pour lequel un

tracé plus direct était marqué d'abord par Tarbes et Pau, a fait un détour pour passer à Lourdes, où il verse incessamment d'innombrables voyageurs, qui viennent, de tous les points de l'horizon, invoquer la Vierge apparue à la grotte, et demander à la source miraculeuse la guérison de leurs maux. On y accourt non-seulement des diverses provinces de la France, mais encore de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Espagne, de la Suisse, de la Russie, de l'Allemagne. Du fond des lointaines Amériques, de pieux chrétiens se sont levés, et ont franchi les océans pour se rendre à la grotte de Lourdes et s'agenouiller devant ces roches célèbres, que la Mère de Dieu a sanctifiées en les touchant. Souvent, ceux qui ne peuvent venir écrivent aux missionnaires, et demandent qu'on leur fasse parvenir en leur pays un peu de cette eau miraculeuse. Il s'en envoie dans le monde entier.

« Bien que Lourdes soit une petite ville, il y a sur la route qui conduit à la grotte un va-et-vient perpétuel, un mouvement prodigieux d'hommes, de femmes, de prêtres, de voitures, comme dans les rues d'une populeuse cité.

» De soixante à quatre-vingts lieues arrivent presque tous les jours d'immenses processions transportées sur les ailes rapides de la vapeur. Sur la demande des fidèles, le chemin de fer du Midi, organise des trains spéciaux, des trains de pèlerinage. A l'arrivée de ces trains, les cloches de Lourdes sonnent à toute volée. Et, de ces noirs

wagons, sortent et se mettent en procession, dans la cour du chemin de fer, les jeunes filles habillées de blanc, les femmes, les veuves, les enfants, les hommes mûrs, les vieillards, le clergé revêtu de ses habits sacrés. Les bannières et les banderolles flottent au vent. On voit passer la croix du Christ, la statue de la Vierge, l'image des saints. Les chants en l'honneur de Marie éclatent sur toutes les lèvres. L'innombrable procession traverse la ville, qui a, ces jours-là, l'aspect d'une cité sainte, comme Rome ou Jérusalem. A ce spectacle, le cœur s'élève ; il monte vers Dieu et se sent porté de lui-même à ces hauteurs sublimes où des larmes viennent aux yeux et où l'âme est délicieusement oppressée par la présence sensible du Seigneur Jésus. »

A la suite de nos désastres, M. l'abbé Chocarne, curé de Saint-Nicolas de Beaune, diocèse de Dijon, célébrant la messe à la chapelle de Lourdes, reçut l'inspiration d'une manifestation unique dans l'histoire : La France entière en un seul lieu priant pour elle-même. Ce magnifique acte de foi a eu lieu à Lourdes le dimanche 6 octobre 1872, fête de Notre-Dame-du-Rosaire. On vit là une foule innombrable, communiant à la sainte messe qui s'est célébrée sur trente-deux autels, sans interruption, depuis minuit jusqu'à une heure après-midi ; des processions, dont l'une aux flambeaux, auxquelles présidèrent huit archevêques et évêques, et où furent portées deux cent cinquante-deux riches bannières, hommage de toutes les con-

trées de notre malheureuse patrie; ces bannières ornent aujourd'hui le sanctuaire de Notre-Dame-de-Lourdes.

SAINTE LUCIE

> **Et les yeux des aveugles sortant de leur nuit, passeront des ténèbres à la lumière.**
>
> (ISAIE 29.)

La vierge de Syracuse, martyrisée au commencement du IVe siècle, est vulgairement appelée Luce et quelquefois Lucine; elle est invoquée contre les maux d'yeux.

On ne saurait assigner à cette dévotion d'autre origine que le nom même de la sainte qui dérive du mot latin *Lux,* (Lumière). Cette raison était plus que suffisante pour faire croire que sainte Lucie pouvait être invoquée avec succès pour obtenir la guérison de cet organe qui nous rend sensible à la lumière. C'est encore pour le même motif que les vitriers se sont placés sous son patronage, comme sous celui de saint Clair.

La ville de Metz possède une insigne relique de la sainte martyre, qui fut apportée d'Italie par l'empereur Othon 1er, et conservée

actuellement dans une chapelle de l'église Saint-Vincent. Les personnes qui ont confiance en sainte Lucie ont soin de recueillir la poussière des piliers qui soutiennent sa châsse; elles la détrempent avec de l'eau pour l'appliquer sur leurs yeux malades. Cette sainte est encore invoquée dans les hémorragies.

SAINT JOSSE

Il le toucha et la fièvre le quitta sur le champ.
(S. MATHIEU. VIII.)

Ce saint prêtre, qui vécut en ermite dans une solitude de la Picardie, était fils de Judahël, roi des Bretons et contemporain de Dagobert Ier. Le désert où il voulut se retirer, dit la légende, était si aride, qu'il n'offrait pas seulement une fontaine où il pût étancher sa soif; mais le saint frappa la terre de son bâton et il en jaillit une source abondante.

Ce miracle a rendu ce lieu fort célèbre dans toute cette contrée. Les personnes malades de la fièvre viennent à cette fontaine boire de ses eaux et prier dévotement le saint pour leur guérison.

Un poëte du XVI[e] siècle, Agricole Rodolphe, a chanté les salutaires effets qu'il y éprouva lui-même :

« Grand confesseur de Dieu je confesse qu'à toy
Ce que j'ay de santé saint Iosse, je le doy
A ta sainte oraison ; car si je te supplie
Tu m'ostes les frissons de ma mélancolie
(Foyer de fébure quarte) obtenant de mon Dieu
Que je revive encore tout sain de ce bas lieu.
Or, je te salue donc et resalue encore
Reçois les vers voués à celui que j'adore
En tes mérites saints ; et veuille prendre en gré
Ce peu de chant dévot, en ton laus consacré. »

Saint Josse est encore invoqué contre les incendies, en souvenir de plusieurs accidents de ce genre où le saint a témoigné de sa puissante protection.

NOËL

Sus ! pastoureaux et bergers,
Entonnons noë ! noë ! noë !
Sus ! bergers et pastoureaux,
Entonnons nau ! nau ! nau !
(NOEL BOURGUIGNON.)

La fête de Noël venant dans la saison des frimas apparaît comme une fleur embaumée éclose sous la neige.

« Cette fête, dit M. J. Carnaudet, la plus belle de la religion catholique, devait être nécessairement la plus belle des fêtes de la famille chrétienne ; aussi, dans tous les âges, à toutes les époques et chez tous les peuples, on retrouve les fêtes de Noël avec un caractère différent, mais toujours naïves et innocentes.

» Si nous consultons nos souvenirs historiques et nous nous reportons au moyen-âge, nous voyons que la veille de ce grand jour, dès le matin, le seigneur du village et ses vassaux, après s'être parés de leurs riches vêtements, précédés des *hautbois de l'Avent* (1), se rendaient au parc des *coulpes forestières* (2). Là, le prévôt et le sénéchal, après après avoir fait le signe de la croix et répété trois fois à haute et intelligible voix : *Pax sit inter vos*, faisaient sortir et rendaient à leurs maîtres les bœufs et les ânons, car ces animaux étaient pendant ces jours de fête en grande vénération, à cause du bœuf et de l'âne qui se trouvaient près de la crèche à Bethleem.

» A la nuit tombante, commençaient d'autres réjouissances. Dès que la dernière heure du jour s'était fondue dans l'ombre de la nuit, tous les habitants du pays avaient grand soin d'éteindre leurs foyers, puis ils allaient en foule allumer des brandons à la lampe qui brûlait dans l'Eglise en l'honneur de Marie,

(1) On appelait ainsi les musiciens qui jouaient du hautbois.

(2) C'était une enceinte où l'on renfermait les bêtes prises en dommage dans l'étendue du domaine seigneurial.

Mère de Jésus. Un prêtre bénissait les brandons que l'on allait promener dans les champs. Ces brandons portaient le seul feu qui régnât dans le village. C'était le feu bénit et régénéré qui devait jeter de jeunes étincelles sur l'âtre ranimé.

» Cependant, le père de famille, accompagné de ses enfants et de ses serviteurs, allait à l'endroit du logis où, l'année précédente, ils avaient mis en réserve les restes de la bûche de Noël. Ils apportaient solennellement ces tisons ; l'aïeul les déposait dans le foyer et tout le monde se mettait à genoux, récitait le *Pater*, tandis que deux forts valets de ferme apportaient la bûche nouvelle. La bûche nouvelle était toujours la plus grosse qu'on pût trouver ; c'était la plus forte partie du tronc de l'arbre, ou même la souche ; on appelait cela la *Coque* de Noël ; on y mettait le feu et les petits enfants allaient prier dans un coin de la chambre, la face tournée contre le mur, afin, leur disait-on, que la souche leur fît des présents ; et tandis qu'ils priaient l'Enfant Jésus de leur accorder la sagesse, on mettait au bout de la bûche des paquets de fruits confits, des noix et des bonbons.

A onze heures, tous les jeux, tous les plaisirs cessaient. Dès les premiers tintements de la cloche, on se mettait en devoir d'aller à la messe ; on s'y rendait en longues files, avec des torches à la main.

» Avant et après la messe, tous les assistants chantaient des noëls, et on revenait au logis se chauffer à la bûche et faire le réveillon dans un joyeux souper. Outre les lumiè-

res accoutumées, deux cierges animaient l'ordonnance du repas.

» Noël ! Noël ! a été longtemps le cri des Français. Non-seulement il était en usage à la fin de l'Avent, mais encore dans la plupart des circonstances ; il correspondait à notre exclamation de *Vive le roi !* On criait noël surtout au couronnement, aux entrées des souverains et à toutes les grandes fêtes. »

L'office de la nuit de Noël a toujours été célébré entre tous ceux de l'année et solennisé avec une dévotion spéciale. Dans la plupart des églises, il est d'usage d'ériger une crèche, sorte de petit théâtre en forme de grotte ou de cabane, où des personnages en cire habillés avec goût, figurent la naissance du Christ entre le bœuf et l'âne, l'adoration des bergers et celle des Rois mages.

En plusieurs lieux, des enfants habillés en bergers viennent avec des agneaux enrubannés adorer le petit Jésus. Cet usage n'est qu'un souvenir de ce qui se passait dans nos vieilles cathédrales au moyen-âge. La naissance du Sauveur avec ses circonstances principales, y étaient représentées par des acteurs. Une jeune fille à genoux représentait la Vierge Marie, un enfant de chœur vêtu de blanc, avec des aîles d'azur, figurait un ange. Il s'approchait de la jeune fille et lui récitait l'*Ave Maria*, auquel celle-ci répondait : *Fiat*, (Que votre volonté soit faite) ; Ceci se disait au commencement de la messe. Mais après l'Evangile, on voyait apparaître l'ange qui annonçait aux bergers la grande nouvelle ; rien

n'était oublié et le bœuf et l'âne y avaient leur place.

Cet âne, que la tradition nous représente dans l'étable où naquit le Sauveur, avait une fête et un office spécial en ces solennités de Noël. On choisissait un âne beau et bien fait. Après l'avoir couvert de riches parements, on le conduisait en procession à l'église et l'on commençait la messe ; l'*Introït*, le *Kyrie* et le *Gloria* étaient terminés par ce cri trois fois répété : Hihan ! Hihan ! Hihan ! De même après l'*Ite missa est*, le peuple répondait en chœur : Hihan ! Hihan ! Hihan !

Après l'épitre, on entonnait la célèbre prose de l'âne : *Orientis partibus*. Chaque verset était accompagné de ce refrain en langue vulgaire :

> **Hez, sire asne, ça chantez,**
> **Belle bouche rechignez ;**
> **Vous aurez du foin assez**
> **Et de l'avoine à planter.**
> **Hez va ! hez va ! hez va ! hez !**
> **Bialx sire asne, ça allez**
> **Belle bouche, ça chantez.**

« Telle est, dit Onésime Leroy, cette fête de l'âne, dont on a trop souvent exagéré le ridicule, sans en daigner rechercher l'esprit, idée étrange si l'on veut, mais que l'on comprendra, si l'on sent combien il est naturel de s'abandonner à la joie la plus folle en éprouvant un grand bonheur, et de se figurer que le plus stupide animal n'y peut être insensible (1).

(1) *Etudes sur les Mystères.*

On ferait un curieux volume à rappeler les variétés de fêtes qui partout animent le jour de Noël. Dans la Picardie, un berger portant dans une riche corbeille un agneau nouveau-né, le présente à la bénédiction de l'officiant; il est suivi de plusieurs bergers et bergères à la houlette traditionnelle et munis de paniers chargés de fleurs et de fruits. L'agneau qui figure dans la cérémonie est considéré ensuite comme le protecteur du troupeau. On le laisse mourir de vieillesse dans la ferme assez heureuse pour le posséder. Des légendes racontent les malheurs survenus aux troupeaux dont le chef, regardé comme privilégié, avait été vendu par un maître avare et cupide.

La fête de Noël a le secret d'inspirer la charité chrétienne; dans les pays où la foi est encore vive, on voit des familles qui, pour honorer celle de Nazareth, invitent à leur table un vieillard pauvre, une pauvre femme, un pauvre enfant; d'autres habillent un enfant pauvre.

A Rome, dans l'église d'*Ara Cœli*, chaque année, un enfant à qui l'usage permet en ce jour de prendre la parole dans le lieu saint, prêche la foule et la convie à aimer et à imiter l'Enfant-Jésus. C'est la fête des enfants; on aime à entendre ces voix pures qui enseignent la vérité aux docteurs, comme l'Enfant-Jésus dans le temple.

» Du cristal ou de l'or que notre cœur émane
» Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant. » (1).

(1) Lamartine. *Harmonies.*

En Flandre, les petits enfants accompagnent en foule leurs parents à la messe dite de *Missus*, qui se célèbre de grand matin, le mercredi avant le quatrième dimanche de l'Avent. Les enfants assistent à cette messe en tenant à la main une bougie allumée, et sont persuadés qu'en agissant ainsi le petit Jésus leur apportera une *quignole* à la Noël. On appelle *quignole* une sorte de gâteau en forme de losange au milieu duquel, le plus souvent est fixée une statuette en sucre représentant le divin Enfant. Chaque enfant qui a été sage trouve sous son oreiller, en se réveillant le jour de Noël, une belle *quignole* que le petit Jésus est venu lui apporter pendant la nuit.

SAINT ETIENNE

> **Martyr dont le nom est une joie dans l'Eglise, ranime le monde languissant par ton céleste parfum.**
> (Adam de St-Victor.)

Saint Etienne marche en tête de cette légion innombrable d'hommes dont Pascal a dit : « Je crois des témoins qui se laissent

égorger. » Aussi sa mémoire fut toujours célébrée solennellement dans l'Eglise; sa légende, à laquelle l'imagination populaire n'a rien ajouté, a eu un grand retentissement. Le corps du glorieux martyr, enseveli avec soin par les fidèles, fut retrouvé en 417, sous le règne d'Honorius, d'une façon toute miraculeuse. « L'invention des reliques de saint Etienne, dit l'abbé Darras, est l'un des événements miraculeux les plus considérables et les plus authentiques de l'histoire de l'Eglise. Il produisit une sensation immense (1).

En effet, ce jour fut une véritable journée de prodiges par la multitude de guérisons miraculeuses qui s'opérèrent à son tombeau.

La translation de ses reliques à Jérusalem eut lieu le jour de Noël (2). Or, à l'instant où on les leva, une pluie bienfaisante commença à tomber et mit fin à la sécheresse qui désolait depuis plusieurs mois la Palestine.

En France, le culte de saint Etienne a toujours brillé de l'éclat le plus vif.

En effet, outre le nombre infini de chapelles, de monastères et de paroisses qui lui sont dédiés, on y compte treize cathédrales qui le reconnaissent pour patron. Metz et Besançon possèdent une relique insigne du saint martyr.

Les tailleurs de pierre se sont placés sous son patronage.

---

(1) *Histoire universelle de l'Eglise Catholique*, t. XII.

(2) C'est en mémoire de cette translation que la fête de saint Etienne a été fixée au 26 décembre.

SAINT JEAN EVANGÉLISTE

La violence du poison fut impuissante contre lui ; il commanda à la mort, aux maladies, il parla en maître aux démons.
(PROSE D'ADAM DE ST-VICTOR.)

Une croyance profondément enracinée dans les esprits au moyen-âge, c'était la croyance en la pierre philosophale. Les alchimistes avaient imaginé qu'il existait des *métaux parfaits* comme l'or et l'argent, et des *métaux imparfaits* comme le mercure et le plomb, et qu'il était possible de changer ces derniers en or, au moyen d'une substance inconnue.

Vainement les hommes se sont épuisés à la recherche de ce grand secret, le *grand-œuvre* n'a pas fait de sensibles progrès.

Mais une opinion non moins étrange et qui avait cours dès le VIe siècle, affirmait que saint Jean avait travaillé au grand-œuvre et qu'il en a eu le secret.

Saint Isidore de Séville, au VIe siècle, l'exprime ainsi : « Entre autres vertus, Jean eut un don, le plus grand de tous ; il changea en or les petites branches des arbres des forêts et les cailloux du fond de la mer en diamants ; il rendit même à leur premier état des fragments de pierres précieuses. »

Adam de saint Victor, au XII[e] siècle, a dit aussi :

> **Il jouit à présent d'un immense trésor,**
> **Celui dont les mains bienheureuses**
> **Ont su changer des baguettes en or,**
> **Et des cailloux en pierres précieuses (1).**

Les alchimistes ont donc conclu que saint Jean était un parfait connaisseur des sciences occultes, et l'ont toujours regardé comme leur père et leur maître. Oui, nous devons le reconnaître, l'apôtre a connu la vraie pierre philosophale, et bien d'autres avec lui, c'est-à-dire une grande foi jointe à une sainteté éminente, dons du Ciel que les alchimistes ne possédaient pas et cherchaient à remplacer par la science.

L'attribut distinctif de saint Jean est l'aigle. Comme l'aigle qui s'élève au haut des airs, l'apôtre s'est élevé dans son évangile à une hauteur à laquelle l'esprit humain ne peut entièrement arriver. Mais l'art chrétien a souvent représenté cet évangéliste tenant d'une main un calice, duquel s'échappent des serpents. Cet attribut est puisé dans sa légende.

Un prêtre des idoles, nommé Aristodème, fit à l'apôtre cette proposition : « Je vais te donner à boire un breuvage empoisonné ; si tu n'en éprouves aucun mal, je resterai convaincu que ton Dieu est le seul véritable. » L'apôtre accepte la proposition, il prend la coupe empoisonnée, et après s'être muni du signe de la croix, il boit tout le poison qu'elle contient et n'en éprouve aucun mal. Ce n'est

(1) Traduction du *Journal des Savants*.

donc pas sans raison que le saint apôtre est invoqué dans les empoisonnements.

La fête du martyre de saint Jean à la porte Latine est la fête des imprimeurs-libraires. Toute la raison de ce patronage réside dans un jeu de mots. Au moyen d'un calembourg dont l'esprit français s'accommode volontiers, on en est venu à prendre la féte de saint Jean-Porte-Latine comme patronale des libraires, parce qu'ils *portent du latin*. Pour exercer les professions de libraires et d'imprimeurs, il fallait « être congru en langue latine et savoir lire le grec. »

En Champagne, cette fête est encore celle des vignerons, parce qu'ils *portent la tine*.

Enfin, si l'apôtre est invoqué contre les brûlures, c'est en mémoire du prodige qui eut lieu à la porte Latine. Domitien avait ordonné qu'on jetât le saint vieillard dans une chaudière d'huile bouillante; mais Dieu voulut que son serviteur échappât au supplice; l'huile se changea pour lui en un bain rafraîchissant et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

Dans sa vie, saint Jean nous apparaît comme l'homme bon, l'homme charitable par excellence. Ce caractère du disciple bien-aimé du Sauveur, lui a valu dans tous les temps les hommages et les prières des fidèles. Le pauvre, pour intéresser plus efficacement la pitié du riche, demandait l'aumône au nom de saint Jean, et ce nom réveillait dans les cœurs une pensée de charité.

LES SAINTS INNOCENTS

> Nous vous saluons, premières fleurs des martyrs, vous que le fer a moissonné dès vos premiers jours ! Vous, roses naissantes que l'ouragan a emportées toutes fraîches et toutes belles.
>
> (HYMNE.)

« Une religion toute de pureté et de tendresse doit aimer les enfants, aussi la religion catholique les amène souvent dans ses sanctuaires et se plaît à les montrer dans ses solennités ; elle en fait les frères des anges (1). »

Elle leur a donné pour protecteurs dans le Ciel ces jeunes martyrs dont le sang a coulé autour du berceau de l'Enfant Jésus.

Le 28 décembre est donc la fête des petits enfants ; pourquoi ne recevraient-ils pas ce jour-là la bénédiction qu'on a coutume de leur donner le lundi de Pâques ? Il semble qu'à la bénédiction du prêtre s'ajouterait celle de leurs protecteurs.

Pour fêter les enfants de chœur, autrefois, dans nos cathédrales, on leur donnait le pas sur le chapitre. C'était un enfant qui présidait l'office et qui donnait la bénédiction aux le-

(1) Vte Walsh. *Tableau poétique des Fêtes chrétiennes.*

çons. Mais, comme on pouvait s'y attendre, la raison ne présida pas toujours au cérémonial de cette fête. De la *fête des enfants*, l'abus fit la *fête des fous*, et l'Eglise dut intervenir pour faire cesser les ignobles bouffonneries qui profanaient le sanctuaire.

SAINTE COLOMBE

> **Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,**
> **D'un nom mélodieux nous l'avons baptisée.**
> (LAMARTINE)

Sainte Colombe, née en Espagne, de parents idolâtres qui la persécutaient, vint chercher un refuge dans les Gaules pour y embrasser le Christianisme. Ce fut à Vienne, en Dauphiné, qu'elle reçut le baptême ; là on voit encore dans l'église des bénédictines, une chapelle qui porte cette inscription : *Baptisterium Sanctæ Columbæ*. Si partant des Pyrénées pour se rendre à Sens, par Vienne, on suit les voies romaines, on y trouvera un grand nombre de localités du nom de *Sainte-Colombe*, par lesquelles la sainte a dû passer et où sa mémoire est en grande vénération.

Le martyre de la jeune chrétienne, qui eut lieu vers l'an 279, eut un grand retentisse-

ment ; sa jeunesse, son origine, les circonstances merveilleuses qui accompagnèrent son triomphe étaient bien propres à exciter l'admiration des hommes. Colombe eut la tête tranchée sur le bord d'une source aujourd'hui célèbre, qu'on appelle *Fontaine d'Azon*. Elle est située entre les villages de Saint-Clément et de Saint-Denis, au diocèse de Sens.

Avant de terminer ce cycle festival, il est bon de dire un mot sur un usage dont nous avons cité de nombreux exemples. Déjà nous avons vu les fontaines de sainte Geneviève, de sainte Solange, de sainte Godelive, de sainte Clotilde, de sainte Reine, etc.; mais si l'on parcourait la vie des saints et les coutumes religieuses particulières à chaque province, on ne tarderait pas à être frappé de cette multitude de sources et de fontaines placées sous la garde du saint patron de l'endroit, et auxquelles les populations attribuent des propriétés remarquables.

Dès la plus haute antiquité, nous remarquons ce privilége qu'ont eu certaines fontaines d'attirer la vénération des peuples. « Le culte de l'eau, dit Saint-Grégoire de Tours, était une partie essentielle de la religion des Celtes. Ce culte de l'eau subsista dans les Gaules longtemps même après que le christianisme y eut été établi. » On comprend, en effet, que ces eaux possédant pour la plupart des qualités bienfaisantes, l'Eglise dut prendre le sage parti de faire tourner à la gloire de Dieu, les pratiques mêmes de l'idolâtrie, en plaçant ces fontaines sous la protection d'un saint. Il est incontestable que ces

glorieux patrons se sont plu à témoigner que ce culte leur était agréable par les guérisons extraordinaires qui s'y sont maintes fois opérées.

C'est à la vierge Marie que le plus grand nombre de ces fontaines est consacré. Autrefois, on croyait que les anges chantaient eux-mêmes au bord des sources que sanctifiait l'image de leur Reine.

Pour en revenir à la *Fontaine d'Azon*, nous voyons en 620, Clotaire élever en cet endroit le royal monastère de *Sainte-Colombe-lez-Sens*.

Au XIe siècle, on y éleva une superbe église qui reçut la consécration de la main du pape Alexandre II. Aujourd'hui encore, de nombreux pèlerins de la Bourgogne et de la Champagne accourent sur cette terre bénie, mais désolée ; car le fanatisme protestant et le marteau révolutionnaire y ont fait de tristes ravages.

Déjà, au XVIIe siècle, la critique gallicane, « semblable, dit l'abbé Darras, au glaive du soldat romain, avait prétendu effacer le nom de sainte Colombe du souvenir des populations chrétiennes. Mais, grâce à Dieu, la reconnaissance publique a protesté contre le vandalisme d'une prétendue science, et le culte de sainte Colombe a survécu aux attaques des modernes dénicheurs de saints. » (1)

Une partie des reliques de sainte Colombe a été retrouvée récemment, et leur translation a eu lieu le 31 août 1853, avec une pompe et une magnificence extraordinaires.

(1) *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. VIII.

Elles furent portées au monastère d'où elles avaient été autrefois arrachées, et Mgr l'archevêque de Sens bénit la première pierre de l'église qui illustre aujourd'hui le tombeau de la patronne du pays Sénonais.

MÉTIERS, PROFESSIONS & CONDITIONS
DIVERSES
AVEC LEURS PATRONAGES

Métiers	Patronages
Accusés innocents.	Saint Nicolas.
Alchimistes	Saint Jean, évangéliste.
Apothicaires	Saint Côme et saint Damien. Saint Nicolas.
Archers	Saint Sébastien.
Artilleurs Artificiers	Sainte Barbe
Armuriers	Saint Georges
Aubergistes	Saint Julien-l'Hospitalier. Saint Martin.
Avocats	Saint Yves.
Barbiers	Sainte Catherine.
Bergers	Saint Benezet. Saint Druon.
Bergères	Sainte Germaine. Sainte Solange. Sainte Geneviève.
Bijoutiers	Saint Louis.
Blanchisseuses	Sainte Claire. Saint Laurent.
Bouviers	Saint Blaise.
Bouchers	Saint Antoine. Saint Barthelemy.
Boulangers	Saint Honoré.
Brasseurs	Saint Médard. Saint Adrien. Saint Arnould.

Brossiers Canonniers	Sainte Barbe.
Cardeurs	Saint Blaise. Sainte Madeleine.
Carrossiers	Saint Eloi.
Chapeliers	Saint Jacques-le-Majeur.
Chasubliers	Saint Louis.
Chaussetiers	Saint Blaise.
Chandeliers	La Purification. Saint Jean-Porte-Latine.
Charbonniers	Saint Alexandre.
Charcutiers	Saint Antoine.
Charrons	Sainte Catherine.
Charretiers	Saint Richard.
Chaudronniers	Saint Eloi.
Chasseurs	Saint Hubert. Saint Eustache.
Chevaliers	Saint Georges. Saint Michel.
Chirurgiens	Saint Côme et Saint Damien.
Ciriers	La Chandeleur. Sainte Geneviève.
Cloutiers.	Saint Cloud.
Colléges	Saint Louis de Gonzague.
Couteliers	Saint Eloi.
Cordonniers	Saint Crépin et saint Crépinien
Cordiers	La Conversion de saint Paul.
Couvreurs	Sainte Barbe. L'Ascension.
Cuisiniers	Saint Laurent.
Drapiers	Saint Blaise.
Ecoliers	Saint Nicolas. Saint Symphorien.
Enfants (petits)	Saints Innocents.

Epiciers	Saint Michel. Saint Nicolas. La Purification
Exilés	Saint Joseph.
Faïenciers	Saint Antoine de Padoue.
Femmes enceintes	N.-D. de Bonne-Délivrande. N.-D. de Liesse. Sainte Marguerite. S. Léonard.
Fleuristes	Sainte Dorothée.
Financiers	Saint Mathieu.
Filles	Sainte Catherine.
Filles pénitentes	Sainte Madeleine.
Forgerons Fondeurs	Saint Eloi.
Fouleurs	Saint Michel.
Fraisières	Saint Antoine de Padoue.
Fripiers	Sainte Anne. Saint Maurice. Saint Roch.
Hôteliers	Sainte Marthe. Saint Julien-l'Hospitalier.
Horlogers	Saint Eloi.
Incendiés	Saint Donat.
Imprimeurs	Saint Jean-Porte-Latine.
Institutrices.	Sainte Anne. Sainte Ursule.
Jardiniers	Saint Fiacre,
Jeunes gens	Saint Joseph.
Laboureurs	Saint Isidore.
Libraires	Saint Jean-Porte-Latine.
Lingères	Sainte Véronique.
Luthiers	Sainte Cécile.
Maçons	L'Ascension. Saint Blaise.
Maîtres d'école.	Saint Babylas.

Mariniers	Saint Nicolas.
Médecins	Saint Côme et saint Damien. Saint Luc.
Mendiants	Saint Julien l'Hospitalier.
Mères de famille	Sainte Anne.
Merciers	Saint Louis. Saint Michel. Saint Juste.
Menuisiers	Sainte Anne.
Ménétriers	Saint Julien l'Hospitalier. Saint Genet.
Meûniers	Saint Martin. Sainte Anne.
Mineurs	Sainte Barbe.
Militaires	Saint Georges. Saint Maurice. Saint Martin.
Musiciens	Sainte Cécile.
Nourrices	Sainte Agathe.
Navigateurs	Sainte Elme.
Notaires	Saint Yves. Saint Jean-Porte-Latine.
Orfèvres	Saint Eloi.
Pâtissiers	Saint Louis. Saint Michel.
Parfumeurs	Sainte Madeleine.
Pèlerins	Rois Mages.
Pêcheurs	Saint André.
Peintres	Saint Luc.
Perruquiers	Saint Louis.
Philosophes	Sainte Catherine.
Plâtriers	Les Cinq Couronnés.
Portefaix	Saint Christophe.
Pompiers	Sainte Barbe.

Pontifes (ingénieurs)	Saint Beuezet.
Potiers	Saint Pierre.
Prisonniers.	Saint Léonard. N.-D. de Bonne-Délivrance.
Relieurs	Saint Barthelemy. Saint Jean-Porte-Latine.
Repasseuses de linge	Saint Laurent.
Sages-femmes	Sainte Salomé.
Sculpteurs	Les Cinq Couronnés.
Selliers	Saint Eloi.
Serruriers	Saint Eloi. Saint Pierre-aux-Liens.
Servantes	Sainte Blandine. Sainte Zyte
Tapissiers	L'Annonciation.
Tailleurs de pierre	Saint Etienne.
Tailleurs (négociants)	Saint Homobon. Saint Jean-Baptiste.
Tanneurs	Saint Barthelemy.
Teinturiers	Saint Maurice. Sainte Lydie.
Théologiens	Saint Thomas d'Aquin.
Tisserands	L'Annonciation.
Tonneliers	Sainte Anne. Sainte Madeleine.
Tourneurs	Saint Claude. Sainte Anne.
Vanniers	Saint Antoine.
Vignerons	Saint Urbain. Saint Vincent. Saint Vernier.
Vins (marchands de)	Saint Nicolas. Saint Martin.
Vitriers	Saint Clair.

Verriers	Sainte Luce. Saint Laurent.
Voyageurs	Saint Julien l'Hospitalier. Saint Joseph. Rois Mages.

MALADIES, INFIRMITÉS, FLÉAUX

ACCIDENTS

AVEC LEURS PATRONAGES

Accidents de voyage	Saints Anges Gardiens. N.-D. de Roc-Amadour.
Agonisants	Saint Sébastien. Saint Joseph. Saint Benoît.
Boîteux	Saint Claude.
Brûlures	Saint Jean évangéliste.
Cancers	Saint Gilles. Sainte Aldegonde.
Chancres	Saint Fiacre.
Choses oubliées	Saint Antoine de Padoue
Dangers	Médaille miraculeuse. Médaille de saint Benoît.
Ecrouelles	Saint Marcou.
Enfer	Saint Patrice. Saint Nicolas.
Empoisonnements	Saint Jean évangéliste.
Epilepsie.	Saint Jean-Baptiste.
Epidémies	N.-D. de Fourvière. N.-D. de la Garde. Saint Eloi.
Feu sacré	Sainte Geneviève. Saint Antoine. N.-D. des Ardents. Saint Martial.
Fistule	Saint Fiacre.

Fièvre	Sainte Geneviève, sainte Godelive, sainte Clotilde, sainte Aldegonde, Saint Sigismond, saint Josse, saint Julien de Brioude.
Folie	Saint Mathurin. Saint Hubert.
Gale	Sainte Reine.
Gelée	Saint Urbain.
Goutte	Saint Stapin.
Gravelle	Saint Fiacre. Saint Emilien.
Grêle	Saint Abdon.
Hémorragies	Médaille de saint Benoît. Sainte Luce.
Hérésies	Saint Sébastien.
Hernies	Saint Emilien
Incendies	Sainte Agathe. Saint Nicolas. Saint Laurent. Saint Josse.
Influences malignes	Eau bénite. Rameau bénit. Fleurs de la Fête-Dieu. Sainte Clotilde. Saint Jean-Baptiste.
Insultes	Saint Georges.
Lèpre	Saint Lazare. Saint Laurent.
Maladies des bestiaux	Saint Blaise. Saint Roch.
Maladies des enfants	Sainte Aldegonde, Ste Clotilde. Saint Blaise, Saint Valéric. Saint Maurand, Saint Claude. Saint Gilles.
Maladies des chevaux	Saint Eloi.
Maléfices	Médaille de saint Benoît. Sainte Croix. Eau bénite.

Maux de dents	Sainte Apolline.
Maux de gorge	Saint Blaise. Sainte Aldegonde.
Maux de tête	Sainte Apolline. Saint Denis. Sainte Aldegonde.
Maux d'yeux	Sainte Luce. Sainte Geneviève.
Mort subite	Sainte Barbe. Sainte Aldegonde. Sainte Brigitte. Saint Christophe. Saint Michel.
Morsures des serpents	Saint Paul. Saint Hubert.
Orages	Cierges bénits. Saint Christophe. Saint Abdon.
Objets perdus	Saint Antoine de Padoue. Sainte Anne.
Paralytiques	Sainte Clotilde.
Peste.	Sainte Rosalie. Saint Sébastien. Saint Roch. N.-D. de la Garde.
Pluie	Saint Médard. Saint Léonard. Saint Isidore.
Plaies	Saint Roch.
Possédés du démon	Saint Mathurin. Sainte Aldegonde Saint Hubert.
Rage	Saint Hubert.
Récoltes	Saint Marc. Les Rogations. Sainl Abdon. Sainte Radegonde.

Sécheresses	Sainte Solange. Saint Léonard.
Spasmes.	Saint Jean-Baptiste.
Stérilité des femmes	Saint Gilles. N.-D. de Liesse.
Teigne	Sainte Reine.
Tentations	Saint Nom de Jésus. N.-D. de Bonne-Délivrance. Médaille de saint Benoît. SS. Anges gardiens. St Michel.
Tempête sur mer	Saint Nicolas. N.-D. de la Garde.
Tonnerre	Saint Christophe. Sainte Barbe.
Voleurs.	Saint Nicolas.

TABLE

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES

FIN

DOUAI. — IMPRIMERIE DECHRISTÉ, RUE JEAN-DE-BOLOGNE.